3 1761 07978429 4

THEATRE COMPLET

DE

BRIEUX

de l'Académie Française

TOME SIXIÈME

Les Avariés - Les Hannetons
La Petite Amie

1923

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN, BOUTELLEAU ET Cie ÉDITEURS - PARIS

THÉATRE COMPLET

DE

BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SIXIÈME

12

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée à part).
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Evasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'Ecole des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois Filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Maternité, pièce en trois actes.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
Simone, pièce en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.
Suzette, comédie en trois actes.
La Foi, pièce en cinq actes.
La Femme seule, pièce en trois actes.
Les Bourgeois aux champs, comédie en trois actes.
Les Américains chez nous, comédie en trois actes.
Trois bons Amis, comédie en trois actes.
L'Avocat, comédie en trois actes.

EN COLLABORATION :

AVEC M. PAUL HERVIEU

L'Armature, pièce en cinq actes.

AVEC M. JEAN SIGAUX

La Déserteuse, pièce en quatre actes.

CHEZ DELAGRAVE :

Voyage aux Indes et en Indo-Chine, 1 volume.
Au Japon, 1 volume.

B.85.32.9

THÉATRE COMPLET

DE

BRIEUX

Eugène

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SIXIÈME

Les Avariés. — Les Hannetons.
La Petite Amie.

1923

350018
3. 5. 38 -

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN, BOUTELLEAU ET Cie, ÉDITEURS — PARIS
155, Rue Saint-Honoré, Place du Théâtre-Français et 7, Rue du Vieux-Colombier.

PQ
2201
B5
1921
t. 6
cop. 2

De cet ouvrage il a été tiré à part, sur papier de Hollande, 25 exemplaires numérotés et paraphés par les éditeurs.

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Russie, la Suède et la Norvège.
Copyright 1923, by Delamain, Boutelleau et Cie. — Paris.

LES AVARIÉS

PIÈCE EN TROIS ACTES

Répétée au Théatre Antoine en novembre 1901.

Interdite par la Censure.

Représentée pour la première fois à Liége,
au Théatre du Gymnase Direction Van Missiel), le 6 mars 1902,

Et pour la seconde fois. le lendemain, à Bruxelles,
au Théatre du Parc (Direction Darmand et Reding).

L'interdiction ayant été levée en 1905, la pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au Théatre Antoine, *le 22 février 1905.*

Monsieur le Professeur A. FOURNIER

Membre de l'Académie de Médecine

Monsieur,

Je vous demande la permission de vous dédier cette pièce.

La plupart des idées qu'elle cherche à vulgariser sont les vôtres.

Je pense, avec vous, que la syphilis perdra considérablement de sa gravité lorsqu'on osera parler ouvertement d'un mal qui n'est ni une honte ni un châtiment et lorsque ceux qui en sont atteints, sachant quels malheurs ils peuvent propager, connaîtront mieux leurs devoirs envers les autres et envers eux-mêmes.

Croyez, Monsieur, à ma respectueuse sympathie.

BRIEUX.

PERSONNAGES

	A Liége.	*A Bruxelles.*	*Au Théâtre Antoi*
	—	—	1905
			—
LE DOCTEUR	MM. Beuve.	MM. Dumeny.	MM. Mosnier.
L'AVARIÉ	Hébert.	André Hall.	Léon Bernar
LE BEAU-PÈRE. . .	Blanchard.	Jahan.	Desfontaines
UN PÈRE	Bailly.	Barnoll.	Degeorge.
UN ÉLÈVE.	Saint Didier.	Renoux.	Verse.
LE RÉGISSEUR . . .	X***.	X***.	Antoine.
L'ÉPOUSE	Mmes Andrée.	Mmes Van Doren.	Mmes Van Doren.
LA MÈRE	Petit.	Henriot.	Grumbach.
LA NOURRICE . . .	Renot.	Labady.	Miller.
UNE FILLE	Vartilly.	Jeanne Lion.	Jeanne Lion.
UNE OUVRIÈRE. . .	Martinière.	Jeanne Bergé.	Marlex.
UNE DOMESTIQUE.	James.	Jenny Marx.	Darsenne.

LES AVARIÉS

ACTE PREMIER

Le cabinet du docteur.

Décor pose en angle.

A droite, un grand vitrail, représentant un sujet religieux et tenant presque tout le panneau. Devant, sur des colonnes, des bronzes et des marbres. Parallèlement, un très long et très large bureau Louis XIV chargé de papiers et de statuettes.

Entre le bureau et le vitrail, le fauteuil du docteur.

De l'autre côté, un second fauteuil, presque face à la rampe — un tabouret.

A gauche, premier plan, porte d'entrée qui, ouverte, laisse voir une galerie ornée de tapisseries, de statues et de tableaux.

Plus loin, une grande vitrine-bibliothèque. Au-dessus, trois toiles représentant Wallace, Dupuytren et Ricord. Des bustes de médecins célèbres.

Une petite table et deux chaises.

Au fond, une petite porte.

Le cabinet, somptueux, est littéralement encombré d'objets d'art.

SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGISSEUR.

Mesdames et Messieurs,

L'auteur et le directeur ont l'honneur de vous prévenir que cette pièce a pour sujet l'étude de la syphilis dans ses rapports avec le mariage.

Elle ne contient aucun sujet de scandale, aucun spectacle répugnant, aucun mot obscène, et elle peut être entendue par tout le monde, si l'on estime que les femmes n'ont pas absolument besoin d'être sottes ou ignorantes pour être vertueuses.

RIDEAU

SCÈNE II

LE DOCTEUR, L'AVARIÉ. — *Le rideau se relève après quelques instants. Georges, gros garçon de vingt-six ans, très troublé, très ennuyé, entre par la petite porte du fond, descend en scène, reprend sa canne, ses gants et son chapeau posés sur le tabouret, et s'assied sur le fauteuil, devant le bureau. Il pousse un grand soupir.*

Le docteur, quarante ans, fort, l'air d'un homme supérieur, en redingote avec une rosette rouge, entre à son tour et va s'asseoir à sa place.

L'AVARIÉ, *les yeux ronds, bonasse, mais pas ridicule.*

Eh bien, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR.

Eh bien! monsieur, il n'y a aucun doute.

L'AVARIÉ, *s'essuyant le front.*

Il n'y a aucun doute... Dans quel sens?

LE DOCTEUR.

Dans le mauvais... (*Il écrit. Georges pâlit, reste un moment sans rien dire, terrifié. Il soupire de nouveau.*) Vous vous en doutiez bien un peu, allons!...

L'AVARIÉ.

Non, monsieur...

LE DOCTEUR.

Cependant...

L'AVARIÉ.

Mon Dieu!...

Il est anéanti.

LE DOCTEUR, *qui a fini d'écrire et voit son état.*

Ne vous alarmez pas, monsieur. Sur sept hommes que vous rencontrez dans la rue, dans le monde ou au théâtre, il y en a au moins un qui est ou qui a été dans votre cas, un sur sept, quinze pour cent...

L'AVARIÉ, *sans éclat, comme à lui-même.*

Moi, je sais bien ce que je vais faire.

LE DOCTEUR.

Moi aussi. Voilà votre ordonnance. Vous allez la porter chez le pharmacien pour la faire exécuter.

L'AVARIÉ, *prenant l'ordonnance.*

Non, monsieur...

LE DOCTEUR.

Si, monsieur, vous ferez comme tout le monde.

L'AVARIE.

Non. Parce que ma situation n'est pas celle de tout le monde. Je sais bien ce que je vais faire.

Geste à la tempe.

LE DOCTEUR.

Cinq fois sur dix, dans le fauteuil où vous êtes, on me montre ce geste-là. Très sincèrement... Chacun se croit plus malheureux que tous les autres... A la réflexion, et après m'avoir écouté, on comprend que cette maladie est une compagne avec laquelle on peut vivre; comme dans tous les ménages, l'accord est au prix de concessions réciproques, voilà tout... Allons, monsieur, je vous le répète, il n'y a rien là que de très ordinaire, de très naturel, de très commun... c'est un accident qui peut arriver à

tout le monde, et c'est sous une représentation de ce mal, si improprement appelé mal français, car il n'y en a pas de plus universel, qu'on pourrait presque, en s'adressant aux professionnels de l'amour vénal, écrire les vers fameux :

Voilà ton maître...
Il l'est, le fut, ou le doit être.

L'AVARIÉ, *qui a mis l'ordonnance dans la poche extérieure de sa jaquette.*

Mais moi, monsieur, j'aurais dû être épargné !

LE DOCTEUR.

Pourquoi ? Parce que vous êtes un homme du monde ? Parce que vous êtes riche ? Regardez autour de vous, monsieur. Croyez-vous que ces objets d'art parmi lesquels figurent, hélas ! à cinq exemplaires, le *Mercure* de Jean de Bologne, six fois celui de Pigalle et trois reproductions — en cire, c'est leur excuse — de l'introuvable *Amour blessé* de Paccini) croyez-vous que tout cela m'ait été offert par des chemineaux ?

L'AVARIÉ, *geignant.*

Mais je ne suis pas un noceur, monsieur le docteur !... mais ma jeunesse pourrait être donnée en exemple à tous les jeunes gens... Il n'en est pas un... vous entendez... pas un qui se soit amusé avec plus de prudence... Enfin, si je vous disais que dans toute ma vie, je n'ai eu que deux maîtresses, qu'est-ce que vous me répondriez ?

LE DOCTEUR.

Je vous répondrais qu'une seule aurait suffi pour vous amener chez moi.

L'AVARIÉ.

Non, monsieur le docteur, pas une de ces deux-là. Je vous dis : personne, personne au monde n'a eu autant que moi la peur de ce qui m'arrive ; personne, pour l'éviter, n'a mis dans l'arrangement de sa vie autant de soins,

autant de réflexion, n'a pris autant de précautions minutieuses. Ma première maîtresse, ç'a été la femme du meilleur de mes amis, et je l'avais choisie, elle, à cause de lui; et lui, non parce qu'il m'était le plus cher, mais parce que je le savais de mœurs pures et rigides, jaloux, surveillant sa femme, et ne la laissant pas imprudemment se créer de nouvelles relations toujours dangereuses. Elle-même, je la maintenais dans l'appréhension, dans la terreur de ce mal. Je lui disais que presque tous les hommes en étaient atteints, afin qu'elle n'eût pas l'idée de me tromper. Mon pauvre ami est mort dans mes bras, cela seul pouvait me séparer d'elle... J'ai pris ensuite une jeune ouvrière...

LE DOCTEUR.

Vous n'aviez plus d'amis de mœurs assez rassurantes ?

L'AVARIÉ.

Non, monsieur le docteur... Les mœurs d'aujourd'hui, vous savez ce que c'est.

LE DOCTEUR.

Mieux que personne.

L'AVARIÉ.

J'ai donc pris une jeune ouvrière, honnête, chargée de famille, et dans le besoin. Une grand'mère infirme, un père maladif, trois petits frères. C'est moi qui faisais vivre tout ce monde-là... On m'adorait, on m'appelait l'oncle Raoul, — parce que je n'avais pas été assez simple pour donner mon vrai prénom, n'est-ce pas ?...

LE DOCTEUR.

Oh !... un prénom, à la rigueur... Enfin, c'est toujours plus prudent.

L'AVARIÉ.

Certes !... Je l'avais prévenue et j'avais fait savoir aux parents que si elle me trompait, je la quitterais immédiatement. Alors, tout le monde me la surveillait, monsieur.

Je n'ai jamais passé un dimanche autre part que dans ma famille. C'est une tradition. A cause de cela j'avais ramené ma petite amie à la religion : la messe, les vêpres, le salut, c'étaient pour elle d'honnêtes occasions de sortie. Sa mère l'accompagnait à l'église parce que je leur avais loué deux chaises à l'année et qu'elles étaient fières de voir leur nom gravé sur une plaque de cuivre. Elle ne sortait jamais seule, monsieur. Il y a trois mois, lorsqu'il a été question de mon mariage, j'ai dû la quitter. Tout le monde pleurait. Je n'invente et je n'exagère rien, tout le monde pleurait. — Vous voyez que je ne suis point un méchant homme. On me regrette partout où je passe...

LE DOCTEUR.

Vous étiez très heureux. Quelle idée avez-vous eue de changer ?

L'AVARIÉ, *étonné de la question.*

Pour me faire une situation... Mon père était notaire, et, avant sa mort, il avait exprimé le désir que j'épouse celle qui est aujourd'hui ma fiancée et dont la dot va me servir à acheter une étude, — un beau parti, monsieur le docteur, une jeune fille charmante que j'adore, — car notez bien que je l'adore, — et j'en suis, je crois pouvoir le dire, tendrement aimé. Tout, j'avais tout pour vivre dans une tranquille félicité. Monsieur, ceux qui me connaissent m'enviaient. (*S'attendrissant sur lui-même.*) Et il a fallu que des camarades imbéciles m'entraînent après le dîner d'enterrement de ma vie de garçon... Et voilà où j'en suis!... Je n'ai pas de chance, je n'ai jamais eu de chance ! J'en connais qui mènent une vie de débauchés. il ne leur arrive rien, à ces animaux-là !... Moi, pour un malheureux écart, voilà mon avenir perdu, mon existence empoisonnée... Qu'est-ce que je vais devenir ?... Tout le monde me fuira... Je suis un paria, un pestiféré... Alors ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux que je disparaisse ? Au moins je ne souffrirai plus ! Vous voyez bien qu'il n'y a

personne de plus malheureux que moi !... (*Pleurant.*) Il n'y a personne, je vous dis, monsieur, il n'y a personne ! (*Dans son mouchoir.*) Oh ! la la, la la, la la !

LE DOCTEUR, *se levant et allant à lui en souriant.*

Il faut être un homme et ne pas pleurer comme un enfant.

L'AVARIÉ, *dans ses larmes.*

Mais, monsieur, si j'avais fait la noce, si j'avais passé mon temps dans des brasseries, avec des cocottes, je comprendrais : je dirais que j'ai ce que j'ai mérité.

LE DOCTEUR.

Non.

L'AVARIÉ.

Non ?

LE DOCTEUR.

Non. Vous ne le diriez pas, mais peu importe. Continuez.

L'AVARIÉ.

Si, je le sens bien. Je suis honnête, je dirais que je l'ai mérité. Mais rien ! rien ! Je me suis privé de tout plaisir. J'ai travaillé, j'ai bûché, j'avais apporté de l'ordre même dans le côté désordonné de ma vie, et mes deux petites amies m'aidaient à préparer mes examens. Je leur avais appris à me pousser des colles et c'est grâce à elles que je suis docteur en droit. Ah ! si j'avais su !... Si j'avais su !... Si j'avais su, monsieur, j'aurais été un être ignoble ; oui, ignoble ! Ç'aurait toujours été cela de gagné !... Quand je pense !... quand je pense à quelles hontes, à quels maux répugnants, à quelles catastrophes effroyables je suis condamné !...

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous me chantez là ?

L'AVARIÉ.

Oui... oui... je sais... Les cheveux qui tombent, la

camomille comme cocktail, la petite voiture sur le trottoir comme automobile, avec une tige à poignée comme volant de direction et un larbin derrière pour l'avance à l'allumage... Et je ferai ga, ga, ga, ga .. (*Pleurant.*) Voilà ce qui restera du beau Raoul..., car j'étais le beau Raoul!...

LE DOCTEUR.

Mon cher monsieur, vous allez essuyer vos yeux une dernière fois, vous moucher, mettre votre mouchoir dans votre poche et m'écouter à sec.

L'AVARIÉ, *obéissant.*

Oui, docteur, mais je vous préviens, vous perdez votre temps.

LE DOCTEUR.

Je vous déclare...

L'AVARIÉ.

Je sais ce que vous allez me dire.

LE DOCTEUR.

Dans ce cas, vous n'avez plus rien à faire ici... Allez-vous-en!

L'AVARIÉ.

Puisque j'y suis, je vous écoute, docteur.

LE DOCTEUR.

Si vous avez de la volonté et de la persévérance, il ne vous arrivera rien de ce que vous prévoyez.

L'AVARIÉ.

Évidemment. Votre devoir est de me dire cela.

LE DOCTEUR.

Je vous dis qu'il y en a cent mille comme vous à Paris, alertes et bien portants. Je m'en rapporte à vous-même..., enfin!... des petites voitures... on n'en voit pas tant que cela, allons!

L'AVARIÉ.

Ça, c'est vrai!

LE DOCTEUR.

Et d'ailleurs ceux qui sont dedans n'y sont pas tous pour la raison que vous croyez. Pas plus que vos cent mille confrères, vous ne serez victime de catastrophe. Le mal est sérieux, rien de plus.

L'AVARIÉ.

Vous voyez bien, c'est une maladie grave!

LE DOCTEUR.

Oui.

L'AVARIÉ.

Une des plus graves.

LE DOCTEUR.

Oui, mais vous avez la chance...

L'AVARIÉ.

La chance?

LE DOCTEUR.

... Relative, si vous voulez — mais vous avez la chance d'être atteint de celle des maladies graves sur laquelle nous avons les moyens d'action les plus énergiques et les plus certains.

L'AVARIÉ.

Oui... oui... des remèdes pires que le mal.

LE DOCTEUR.

Vous vous trompez!

L'AVARIÉ.

Vous ne me ferez pas croire qu'on peut guérir.

LE DOCTEUR.

On le peut.

L'AVARIÉ.

... Et que je ne suis pas condamné à...

LE DOCTEUR.

Je vous le jure.

L'AVARIÉ.

Vous ne vous trompez pas... vous ne me trompez pas... On m'avait dit...

LE DOCTEUR, *haussant les épaules.*

On vous avait dit... On vous avait dit!... Je parie que vous connaissez la législation du mur mitoyen chez les Chinois.

L'AVARIÉ.

Oui, naturellement! mais je ne vois pas quel rapport...

LE DOCTEUR.

Au lieu de vous l'apprendre, monsieur, on aurait beaucoup mieux fait de vous dire ce qu'est le mal dont vous souffrez... Vous en auriez peut-être eu assez peur pour éviter de le contracter.

L'AVARIÉ.

Oh! monsieur! qui est-ce qui aurait pu croire cela d'une femme aussi distinguée!... Vous pensez bien que je n'ai pas été choisir une fille des rues... Elle habite rue de Berne — un beau quartier.

LE DOCTEUR.

Le quartier n'y fait rien. Cette maladie-là n'est pas comme tant d'autres, elle n'a pas de préférence pour les malheureux.

L'AVARIÉ.

Mais, monsieur, c'est presque une honnête femme! C'est l'amie de la maîtresse d'un de mes camarades, laquelle est une femme mariée, et elle demeure avec sa mère qui était en voyage... Elle ne voulait pas m'écouter : je l'ai suppliée pendant une demi-heure. Il a fallu pour la décider que je lui promette une bague comme celle de son amie et elle m'a fait retirer mes chaussures pour monter l'escalier, afin de ne pas donner mal à penser au concierge.

LE DOCTEUR.

Eh bien, si l'on vous avait renseigné, vous auriez su que ces circonstances ne sont pas des garanties.

L'AVARIÉ.

Vous avez raison, docteur, on nous laisse vraiment trop ignorer...

LE DOCTEUR.

Oui, trop...

L'AVARIÉ.

On ne peut pourtant pas étaler cela dans les journaux.

LE DOCTEUR.

Parce que ?...

L'AVARIÉ.

Je vous en parle savamment. Mon père était propriétaire d'un petit journal de province, et si jamais nous avions seulement imprimé le nom de cette maladie, quelle pluie de désabonnements!

LE DOCTEUR.

Mais vous publiez des romans sur l'adultère.

L'AVARIÉ.

Dame. L'abonné aime ça.

LE DOCTEUR.

Vous avez raison, c'est l'éducation du public qu'il faut faire.

L'AVARIÉ.

Et puis, qu'est-ce qu'on y gagnerait, après tout, à être renseigné sur ce mal ?

LE DOCTEUR.

Le connaissant mieux, on l'éviterait plus.

L'AVARIÉ.

Ce qu'il faudrait, ce serait un moyen de l'éviter tout à fait.

LE DOCTEUR.

Oh ! c'est bien simple.

L'AVARIÉ.

Dites.

LE DOCTEUR.

Cela n'a plus d'intérêt pour vous... Mais quand vous aurez un fils, vous pourrez le lui donner, ce moyen.

L'AVARIÉ.

C'est ?...

LE DOCTEUR.

... De n'aimer qu'une femme... de la prendre vierge et de l'aimer assez pour qu'elle ne vous trompe pas. Voilà ce que vous direz à vos fils.

L'AVARIÉ.

Je pourrai donc avoir des enfants ?

LE DOCTEUR.

Certes !

L'AVARIÉ.

Bien portants ?

LE DOCTEUR.

Bien portants. Je vous le répète. Si vous vous traitez comme il convient, longuement, consciencieusement, vous aurez peu de chose à redouter.

L'AVARIÉ.

C'est certain ?

LE DOCTEUR.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

L'AVARIÉ.

Alors, je pourrai me marier.

LE DOCTEUR.

Vous pourrez vous marier.

L'AVARIÉ.

Vous ne me trompez pas, n'est-ce pas ?... Vous ne me

donneriez pas cette confiance... Vous n'exposeriez pas... Dans combien de temps pourrai-je me marier ?

LE DOCTEUR.

Dans trois ou quatre ans.

L'AVARIÉ.

Comment, dans trois ou quatre ans... pas avant ?

LE DOCTEUR.

Pas avant !

L'AVARIÉ.

Pourquoi ? Je vais donc être malade pendant tout ce temps-là ? Vous me disiez tout à l'heure...

LE DOCTEUR.

Le mal ne sera plus dangereux pour vous-même, mais vous, vous serez dangereux pour les autres.

L'AVARIÉ.

Mais, docteur, je me marie dans un mois.

LE DOCTEUR.

C'est impossible !

L'AVARIÉ.

Je ne puis pas faire autrement. Le contrat est préparé, les bans sont publiés... j'ai donné ma parole...

LE DOCTEUR.

Voilà bien les clients ! Tout à l'heure vous cherchiez votre revolver : maintenant, vous voulez vous marier dans un mois !

L'AVARIÉ.

Parce qu'il le faut !

LE DOCTEUR.

Je vous le défends.

L'AVARIÉ.

Cela ne peut pas être sérieux. Du moment que le mal n'est pas ce que j'imaginais et qu'on peut en guérir, je ne me suicide pas. Et du moment que je ne me suicide pas,

je reprends la suite de mon existence. Je tiens mes engagements : je me marie.

LE DOCTEUR.

Non.

L'AVARIÉ.

Si... Mon mariage manqué, monsieur le docteur, ce serait un désastre. Vous en parlez ainsi parce que vous ignorez. Moi, je n'y tenais pas à me marier... J'avais comme une seconde famille; je vous ai dit : les enfants m'adoraient... C'est ma tante, une vieille fille pleine de tendresse qui m'y a poussé. Ma mère s'est enthousiasmée de ce projet : elle ne désire plus rien que de bercer ses petits-enfants. Elle veut me voir « établi », comme elle dit. Depuis qu'il est question de ce mariage, c'est pour elle une idée fixe, et elle se demande vingt fois par jour si elle vivra assez longtemps pour assister à la réalisation de son rêve. Si je reculais maintenant, ma mère mourrait de chagrin, et ma tante me déshériterait. C'est elle qui a la fortune de la famille. Mais je passe là-dessus. Et mon beau-père! Mon beau-père est un homme à cheval sur les principes, sévère, violent. Il ne plaisante pas avec les choses sérieuses, et cela pourrait me coûter cher, mais très cher, tout à fait cher. Ajoutez à cela qu'il a un culte pour sa fille. Il me demanderait raison... je ne sais pas ce qui se passerait... Ainsi il y va de la santé de ma mère, de l'héritage de ma tante, de mon avenir, de mon honneur, et peut-être de ma vie. Enfin, je vous dis que j'ai donné ma parole.

LE DOCTEUR.

Il faudra la reprendre.

L'AVARIÉ.

Vous y tenez! Mais en supposant même que ce soit possible, je ne saurais reprendre ma signature apposée au bas de l'acte par lequel je m'engage à payer, dans deux mois, la charge de notaire que j'ai achetée.

LE DOCTEUR.

Monsieur, toutes ces...

L'AVARIÉ.

Vous ne direz pas que j'avais manqué de prudence puisque je n'ai disposé de la dot qu'après la lune de miel...

LE DOCTEUR.

Monsieur, toutes ces considérations me sont étrangères. Je suis médecin et rien que médecin. Je ne puis que vous déclarer ceci : si vous vous mariez avant trois ou quatre ans, vous serez un criminel.

L'AVARIÉ.

Non, monsieur, vous n'êtes pas qu'un médecin, vous êtes aussi un confesseur. Vous n'êtes pas qu'un savant et ne pouvez pas vous contenter, après m'avoir observé comme vous observeriez une chose inerte dans votre laboratoire, de me dire : « Vous avez ceci, la science dit cela. Maintenant allez-vous-en ». — Toute mon existence dépend de vous. Votre devoir est de m'écouter, parce que lorsque vous saurez tout, vous me comprendrez — et vous trouverez le moyen de me guérir dans un mois.

LE DOCTEUR.

Mais je me tue à vous dire qu'il n'existe pas, ce moyen ! Je ne serai certain de votre guérison — autant qu'on peut être certain — que dans trois ou quatre ans.

L'AVARIÉ.

Je vous dis que vous en trouverez un. Écoutez-moi, monsieur, si je ne me marie pas, je ne touche pas la dot. Voulez-vous me dire comment je paierai les billets que j'ai signés?

LE DOCTEUR.

Oh! si la question se pose ainsi, c'est tout simple. Je vais vous donner un moyen de vous tirer d'affaire. Vous allez vous mettre en rapport avec un homme riche, vous

ferez tout pour capter sa confiance et lorsque vous y aurez réussi, vous le dévaliserez.

L'AVARIÉ.

Je n'ai pas le cœur à plaisanter.

LE DOCTEUR.

Je ne plaisante pas. Voler cet homme, l'assassiner même, ce ne sera pas un crime plus grand que celui que vous commettriez en prenant une jeune fille en bonne santé, en vous emparant de sa dot, même s'il faut pour cela l'exposer aux conséquences épouvantables du mal que vous lui aurez donné.

L'AVARIÉ.

Conséquences épouvantables?...

LE DOCTEUR.

...Et dont la plus épouvantable n'est pas la mort...

L'AVARIÉ.

Mais vous me disiez tout à l'heure...

LE DOCTEUR.

Tout à l'heure je ne vous disais pas tout. Même atténué, supprimé à peu près par nos remèdes, le mal reste mystérieux, menaçant, et, somme toute, assez grave pour que ce soit une infamie d'y exposer votre fiancée afin de vous épargner un ennui, si gros qu'il soit.

L'AVARIÉ.

Mais est-il donc certain que ce malheur arriverait?

LE DOCTEUR.

Même dans la meilleure intention, je ne veux pas mentir. Non, ce n'est pas absolument certain. C'est probable. Et il est une autre vérité que je dois vous dire maintenant. Nos remèdes ne sont pas infaillibles. Dans un certain nombre de cas, — un très petit nombre — à peine cinq pour cent, ils restent sans effet. Vous pouvez être

une de ces exceptions. Votre femme pourrait en être une. Alors?... Alors... j'emploierai votre mot de tout à l'heure : il faudrait s'attendre aux pires catastrophes.

L'AVARIÉ.

Donnez-moi un conseil.

LE DOCTEUR.

Je n'en ai qu'un à vous donner. Ne vous mariez pas. Vous avez une dette qui ne vous sera peut-être pas réclamée, mais qu'un créancier impitoyable peut aussi venir tout à coup, à longue échéance, exiger brutalement Allons! vous êtes homme d'affaires. Le mariage est un contrat. Vous marier sans rien dire, c'est entrer dans une société avec une dissimulation de passif. C'est bien le terme, n'est-ce pas? C'est une malhonnêteté et cela devrait tomber sous le coup de la loi.

L'AVARIÉ.

Comment faire?

LE DOCTEUR.

Allez trouver votre beau-père, et dites-lui nettement la vérité.

L'AVARIÉ.

Alors, ce n'est pas un délai de trois ou quatre ans qu'il m'imposera. Il me refusera à tout jamais son consentement.

LE DOCTEUR.

Dans ce cas, ne lui dites rien.

L'AVARIÉ.

Si je ne lui donne pas un motif, je ne sais pas ce qu'il fera. C'est un homme à se livrer aux pires violences. Et ma fiancée sera encore perdue pour moi. Écoutez, monsieur le docteur, par tout ce que je vous ai dit, vous pouvez me croire un homme d'argent. C'est vrai, je crois que notre premier devoir est de nous faire une situation. On ne m'a appris que cela pendant mon enfance et

ma jeunesse. Au temps où nous vivons, tout est là, et je n'aurais pas recherché celle que je dois épouser si elle avait été sans fortune. (*Ému.*) C'est tout naturel. Mais elle a tellement de qualités, elle est tellement meilleure que moi, monsieur, que je l'aime... comme on aime dans les romans... Mon plus gros chagrin, ce n'est pas de ne pas avoir l'étude que j'ai achetée, bien que ce soit un rude crève-cœur et une dure déception ; mon plus gros chagrin, c'est de la perdre, elle... Si vous la voyiez, si la connaissiez... vous me comprendriez... (*Tirant son portefeuille.*) J'ai là sa photographie... (*Doucement le docteur refuse du geste.*) Je vous demande pardon. Je suis ridicule... Ça m'arrive souvent. Seulement mettez-vous à ma place... je l'aime tant !...

LE DOCTEUR.

C'est pour cela qu'il ne faut pas l'épouser.

L'AVARIÉ.

Mais si je refuse sans rien dire, on devinera la vérité, et je serai déshonoré.

LE DOCTEUR.

On n'est pas déshonoré parce qu'on est malade.

L'AVARIÉ.

Avec ça. Les gens sont si bêtes ! Moi, moi-même hier encore, j'aurais ri de quelqu'un que j'aurais su dans mon cas actuel, je l'aurais fui, je l'aurais méprisé... Si j'étais le seul encore à souffrir ! Mais elle, monsieur, elle m'a pris en affection, je vous jure, elle est si bonne ! Elle va avoir un chagrin...

LE DOCTEUR.

Moindre que celui qu'elle aurait eu plus tard.

L'AVARIÉ.

Ça va être un scandale.

LE DOCTEUR.

Vous en évitez un plus grand.

L'AVARIÉ, *mettant sans ostentation deux louis sur le bureau et reprenant ses gants, sa canne et son chapeau, en se levant.*

Je vais réfléchir... Je vous remercie, monsieur le docteur... Je reviendrai la semaine prochaine, comme vous me l'avez dit... probablement.

Il va pour sortir.

LE DOCTEUR, *se levant.*

Non. Je ne vous reverrai pas la semaine prochaine, et même, vous ne réfléchirez pas. Vous êtes venu ici sachant ce que vous aviez, vous êtes venu me demander des conseils avec l'intention de n'en tenir compte que s'ils étaient conformes à votre désir. Une superficielle honnêteté vous a poussé à courir cette chance de mettre votre conscience à couvert. Vous avez voulu avoir quelqu'un sur qui rejeter, plus tard, les conséquences de cet acte dont vous entrevoyez la culpabilité... Ne protestez pas. Beaucoup de ceux qui viennent ici pensent et agissent comme vous pensez et comme vous voulez agir. Mais le mariage, fait contre ma volonté a été, le plus souvent, une telle source de calamités, que maintenant j'ai toujours peur de n'avoir pas été assez persuasif, et il me semble que je suis tout de même un peu la cause de ces malheurs. Je devrais pouvoir les empêcher, car ils ne se produiraient pas si ceux qui en sont les auteurs savaient ce que je sais et avaient vu ce que j'ai vu. Jurez-moi, monsieur, que vous allez rompre ce mariage.

L'AVARIÉ.

Je ne vous le jurerai point, monsieur le docteur. Je ne puis que vous répéter : je vais réfléchir.

LE DOCTEUR.

Réfléchir à quoi ?

L'AVARIÉ.

A ce que vous m'avez dit.

LE DOCTEUR.

Mais ce que je vous ai dit est vrai. Vous ne pouvez me faire d'objections nouvelles. J'ai répondu à celles que vous m'avez présentées. Donc, votre conviction doit être établie.

L'AVARIÉ.

Mon Dieu, monsieur, vous avez deviné juste en pensant qu'avant de vous venir voir je m'étais un peu renseigné. D'abord, est-il bien certain que j'aie le mal dont vous me croyez atteint? Vous l'affirmez et c'est peut-être vrai. Mais les médecins, et les plus savants, se trompent quelquefois... N'ai-je pas entendu dire que votre maître Ricord avait soutenu qu'à une certaine époque le mal n'était plus contagieux. Il a prouvé son affirmation par des exemples. Aujourd'hui vous produisez de nouveaux exemples pour dire qu'il avait tort. Je veux bien, moi! Seulement j'ai bien le droit de réfléchir... Et si je réfléchis, je m'aperçois que tous les maux dont vous me menacez ne sont que des maux probables. Malgré votre désir de m'effrayer, vous avez bien été forcé de me dire qu'il était possible que mon mariage n'ait aucune conséquence fâcheuse pour ma femme.

LE DOCTEUR, *qui se contient à peine.*

Continuez, je vous répondrai.

L'AVARIÉ.

Vos remèdes sont puissants, me disiez-vous, et pour que surviennent les catastrophes que vous m'annonciez il faudrait que je fusse parmi les rares exceptions que vous constatez et que ma femme encore fût au nombre de ces mêmes exceptions rares. — Si un mathématicien appliquait à ces données le calcul des probabilités, le résultat de son opération exprimerait certainement par un chiffre

si infime la chance d'une catastrophe, qu'en mettant en regard cette probabilité vague d'un malheur provoqué par mon mariage et la certitude absolue d'une série de contrariétés, de douleurs, de troubles, de larmes et d'accidents peut-être tragiques que causerait ma retraite, le mathématicien plus que vous homme de science, et d'une science plus infaillible — conclurait que la sagesse est non pas avec vous, monsieur le docteur, mais avec moi.

LE DOCTEUR.

Ah! vous croyez, monsieur! Vous vous trompez. Vingt cas identiques au vôtre ont été observés patiemment — du début à la fin. Dix-neuf fois, la femme a été infectée par son mari, vous entendez, dix-neuf fois sur vingt; vous croyez que le mal est sans danger, et vous vous attribuez le droit d'imposer à votre femme la chance, comme vous dites, d'être une de ces exceptions où nos soins sont sans résultat!... Eh bien! Il faut que vous sachiez tout. Il faut que vous connaissiez le mal que votre femme, sans être consultée, aura des chances de contracter. Prenez ce livre, monsieur, c'est celui de mon maître... lisez... lisez vous-même... ici... j'ai marqué le passage... Vous ne voulez pas lire? Écoutez-moi. (*Il lit avec passion.*) « J'ai eu le spectacle d'une malheureuse jeune femme convertie en un véritable monstre par le fait d'une syphilide phagédénique. Le visage — ou, disons mieux, ce qui restait du visage — n'était qu'une nappe cicatricielle. »

L'AVARIÉ.

Assez, monsieur, de grâce!

LE DOCTEUR.

Non. Non. J'irai jusqu'au bout. J'ai ici une bonne action à faire et ce n'est pas la sensibilité de vos nerfs qui pourra m'arrêter!... (*Il continue.*) « De la lèvre supérieure, pas trace, l'arcade dentaire supérieure apparaissait à nu... » Allons, je m'arrête, j'ai pitié de vous, de vous

qui acceptez pour un autre, pour une femme que vous dites aimer, l'éventualité d'un mal dont vous ne pouvez pas supporter la description. Or, de qui cette femme tenait-elle la syphilis? Ce n'est pas moi qui parle, c'est ce livre. — « D'un misérable doublé d'un imbécile qui n'avait pas craint d'aborder le mariage en pleine explosion secondaire (comme cela fut établi plus tard), et qui, de plus, avait jugé bon de ne pas faire traiter sa femme pour ne pas éveiller les soupçons ». Ce qu'a fait cet homme, c'est ce que vous voulez faire, monsieur.

L'AVARIÉ.

Je mériterais toutes ces épithètes et de plus brutales encore si je me mariais, en sachant que mon mariage provoquera de telles épouvantes. Mais cela, je ne le crois pas. — Vous et vos maitres, vous êtes des spécialistes, et vous êtes, par conséquent, portés à tout rattacher à ce qui fait l'objet de vos études; un cas tragique, exceptionnel, exerce sur vous comme une fascination et vous ne le croyez jamais assez en lumière...

LE DOCTEUR.

Je connais l'argument.

L'AVARIÉ.

Laissez-moi continuer, je vous en supplie. Vous m'avez dit que sur sept hommes, il y avait un syphilitique, vous m'avez dit qu'il y en avait cent mille à Paris, qui allaient et venaient, alertes et bien portants...

LE DOCTEUR.

Il y en a cent mille en effet qui momentanément ne sont pas, d'une façon apparente, sous l'influence de leur diathèse. Mais des milliers ont passé dans nos hôpitaux, victimes des plus effroyables ravages que notre pauvre corps puisse supporter. Ceux-là, vous ne les voyez pas, — et ils ne comptent pas pour vous... Mais encore, s'il ne s'agissait que de vous, vous pourriez tenir ce raisonne-

ment. Ce que je déclare, ce que j'affirme de toute la violence de ma conviction, c'est que vous n'avez pas le droit d'exposer une créature humaine à des éventualités — rares, je le sais, mais terribles, je le sais mieux encore. Qu'avez-vous à répondre ?

L'AVARIÉ.

Rien ! Là, vous avez raison... Je ne sais plus quoi penser...

LE DOCTEUR.

En vous interdisant le mariage, est-ce que je vous l'interdis à tout jamais ? Est-ce que je vous donne à croire que vous ne serez jamais guéri ? Non, je vous laisse au contraire toutes les espérances. Mais je vous demande un délai de trois ou quatre ans parce que pendant ce temps-là, je pourrai savoir si vous êtes au nombre de ces malheureux que je plains de tout mon cœur et pour lesquels le mal est sans pitié ; parce, que pendant ce temps-là, vous serez dangereux pour votre femme et pour vos enfants. Les enfants ! Je ne vous en ai pas encore parlé !... (*Tendre, persuasif.*) Allons, monsieur, vous êtes un brave homme ; vous êtes trop jeune pour que certaines choses ne vous émeuvent pas, pour être insensible à la pitié... Il n'est pas possible que je ne trouve pas le chemin de votre cœur et que je ne vous impose pas ma conviction. Mon émotion en vous parlant vous prouve bien que je compatis à votre tristesse et que je souffre avec vous. C'est au nom de ma sincérité que je vous supplie. Vous l'avez reconnu : vous n'avez pas le droit d'exposer votre femme à de telles détresses. Mais il n'y a pas qu'elle que vous pouvez frapper, vous pourrez encore l'atteindre dans ses enfants, dans vos enfants... Et je vous exclus pour un moment de ma pensée, vous et elle ; c'est au nom de ces innocents que je vous implore ; c'est l'avenir, c'est la race que je défends ! Écoutez-moi... écoutez-moi. Sur les vingt ménages dont je vous parlais, quinze seulement ont eu

des enfants Ils en ont eu vingt-huit à eux quinze. Savez-vous combien il en a survécu ? Trois, monsieur. Trois sur vingt huit. La syphilis est surtout une grande tueuse d'enfants. — Hérode regne en France et sur toute la terre et recommence chaque année son massacre d'innocents. Et si ce n'est pas blasphémer contre la Vie sacrée, je dis que les plus heureux sont ceux qui ont disparu. Visitez les hôpitaux d'enfants. Nous connaissons le type de l'enfant des syphilitiques. Ce type est classique et les médecins les désignent entre tous, ces petits vieux qui ont l'air d'avoir déjà vécu et d'avoir gardé le stigmate de toutes nos infirmités, de toutes nos déchéances. Ce sont des victimes de pères qui se sont mariés en ignorant ce que vous savez maintenant, ce que je voudrais pouvoir aller crier sur les places publiques!... Je vous ai tout dit sans rien dramatiser. Réfléchissez. Pesez, à présent, le pour et le contre, faites la somme des malheurs possibles et des misères certaines. Mais méfiez-vous de vous-même, et songez bien qu'il y a dans un des plateaux de la balance les malheurs d'autrui, et dans l'autre, vos propres malheurs. Prenez garde d'être injuste.

L'AVARIÉ.

Bien. Je cède. Je ne me marierai pas. J'inventerai je ne sais quoi... j'obtiendrai un délai de six mois... mais plus, je ne puis.

LE DOCTEUR.

Il me faut trois ans, il me faut quatre ans.

L'AVARIÉ.

Non, docteur. Ayez pitié de moi... Vous pourrez me guérir d'ici là.

LE DOCTEUR.

Non, non, non!

L'AVARIÉ, *suppliant.*

Si, la science est toute-puissante...

LE DOCTEUR.

La science n'est pas Dieu. Il ne se fait plus de miracles.

L'AVARIÉ.

Si vous le vouliez bien!... Vous êtes un grand savant, Cherchez, inventez, trouvez! Essayez sur moi quelque méthode nouvelle. — Doublez, décuplez les doses. — Faites-moi souffrir. Je me livre à vous. Tout, je supporterai tout, je vous le jure... Il doit bien y avoir un moyen de me guérir en six mois... Tenez, je ne réponds pas de moi après ce délai... Alors, c'est au nom de ma femme et au nom des enfants que je vous en prie. Pour eux, faites quelque chose!...

LE DOCTEUR.

Mais assez, monsieur, assez!

L'AVARIÉ.

A genoux, je me mettrai à genoux. Oh! si vous faisiez cela! je vous bénirais, je vous adorerais comme on adore un dieu!... Toute ma reconnaissance, toute ma vie... la moitié de ma fortune!... Par grâce, docteur, exaucez-moi, inventez quelque chose, faites une découverte... ayez pitié!...

LE DOCTEUR.

Vous voudriez que je fisse pour vous plus que pour tous les autres?

L'AVARIÉ.

Oui.

LE DOCTEUR.

Sachez donc, monsieur, que pour chacun de nos malades, nous faisons tout ce que nous pouvons, que ce soit le plus grand personnage ou le dernier venu de nos services d'hôpital. Nous n'avons pas de secrets en réserve pour les gens plus fortunés ou plus infortunés que les autres et qui sont plus pressés de guérir.

L'AVARIÉ.

Adieu, docteur.

LE DOCTEUR.

Au revoir, monsieur.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le bureau particulier de Georges.

A gauche, une fenêtre. Devant cette fenêtre un bureau, pas trop grand, sur lequel est un téléphone. Un fauteuil. La personne qui serait assise à ce bureau tournerait le dos au public.

A droite du bureau, un fauteuil, puis une petite table chargée d'ouvrages de femme.

Des fleurs, une chaise près de cette table.

Tout à fait au premier plan, entre la fenêtre et la rampe, un fauteuil très profond.

Au fond, une bibliothèque coquette.

A droite, au fond, en pan coupé, une porte d'entrée.

Un piano et son tabouret, une chaise.

Une table de salon, avec des fleurs, devant la bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ÉPOUSE, *puis* L'AVARIÉ. *Au lever du rideau, Henriette est assise près de la petite table voisine du bureau. Elle travaille à un coquet bonnet d'enfant. Après un moment, elle en coiffe son poing.*

L'EPOUSE.

Voilà encore un petit bonnet que je vais pouvoir envoyer à la nourrice. Qu'elle sera gentille là-dessous, ma petite Germaine !... Allons, Maimaine, faisez une risette à sa maman !... Oh ! amour...

Elle embrasse le bonnet et se remet au travail. Entre Georges par le fond.

L'AVARIÉ, *ouvrant la porte et restant dans l'antichambre, où il se débarrasse.*

Allô, allô! (*Rire.*) Ah! ah! ah!

L'ÉPOUSE, *qui s'est levée très gaie, très franche.*

Oh! tu sais, j'avais reconnu ta voix.

L'AVARIÉ.

C'est pas vrai... (*Baiser.*) Bonjour, petite femme adorée... elle a été attrapée, la pauvre petite femme. (*Rire.*) Ah! ah! ah!

L'ÉPOUSE, *riant aussi.*

Ne ris donc pas comme ça.

L'AVARIÉ, *changeant de voix.*

« Allô! allô!... madame Georges Dupont? » (*Contrefaisant une voix de femme timide.*) « Oui... monsieur... c'est moi monsieur... » Et je sentais que tu rougissais, au bout du fil.

L'ÉPOUSE, *toujours riant.*

Je n'ai pas dit « c'est moi, monsieur », avec ce ton-là... J'ai dit « oui monsieur » tout simplement.

L'AVARIÉ.

« Allô, madame Georges Dupont? Est-ce que Georges est là? (*Rire.*) Tu marchais!... ah! ne viens pas dire que tu ne marchais pas. (*En voix de femme.*) « Non, monsieur... qui est-ce qui me parle? » Je ne pouvais plus me tenir... « c'est moi Gustave... » Tu marchais toujours.

L'ÉPOUSE.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ton ami Gustave...

L'AVARIÉ

Et quand j'ai ajouté : (*Toujours en imitant la voix de Gustave.*) « Tu vas bien ce matin? » Tu as fait un « quoi? » si ahuri, un « quoi » en l'air, comme ça : « quoi? »

L'ÉPOUSE.

Oui, mais alors, j'ai deviné que c'était toi.

L'AVARIÉ.

Je crois bien, j'ai éclaté de rire... Je me suis bien amusé...

Il s'assied en face d'elle à droite, près de la cheminée, sur un bras de fauteuil et la contemple, heureux.

L'ÉPOUSE, *assise également et le regardant, heureuse.*

Quel drôle de bonhomme tu fais !

L'AVARIÉ.

Moi ?

L'ÉPOUSE, *toujours gaie.*

Si je ne te connaissais pas comme je te connais, depuis longtemps... et après un an de mariage.

L'AVARIÉ, *curieux.*

Tu me connais... Eh bien... Dis !... Parle !... Dis ce que tu penses de moi...

L'ÉPOUSE.

Tu es inquiet, tu es jaloux, tu es soupçonneux... Tu passes ta vie à te mettre toi-même des mouches dans ton lait et à inventer des combinaisons savantes pour les en retirer.

L'AVARIÉ, *content qu'on parle de lui.*

Moi... tu crois ça... ah ! tu crois ça... Et puis encore, dis encore ce que tu crois.

L'ÉPOUSE.

Ce n'est pas vrai ?

GEORGES, *un rire qui est un aveu.*

Après ?

L'ÉPOUSE.

Ce n'est pas un piège que tu m'as tendu ce matin ?

L'AVARIÉ, *de même.*

Non...

L'ÉPOUSE.

Tu as d'abord voulu être certain que je n'étais pas sortie... Tu m'avais priée de ne pas aller au Louvre aujourd'hui.

L'AVARIÉ, *naïf.*

Oui, c'est vrai...

L'ÉPOUSE.

Et comme tu soupçonnes tout le monde... même moi !...

L'AVARIÉ.

Non, pas toi.

L'ÉPOUSE.

Si, et je ne t'en veux pas parce que tu es ainsi depuis toujours et parce que je sais qu'au fond de tout cela il y a beaucoup de timidité et un peu de souffrance.

L'AVARIÉ, *grave.*

On s'est tant moqué de moi lorsque j'étais petit.

L'ÉPOUSE, *gaie.*

Et puis tu as peut-être des raisons de n'avoir pas confiance dans la réserve de l'ami intime du mari, gros conquérant.

L'AVARIÉ, *riant.*

Ah ! ah ! je ne sais pas ce que tu veux dire, ma parole !

L'ÉPOUSE.

Et si je t'avais répondu, croyant parler à Gustave : « Ça va bien, et toi » ?

GEORGES, *riant.*

Oui, c'est un jeu qu'il ne faudrait pas conseiller à tout le monde. (*Changeant de conversation.*) Tu ne sais pas... En arrivant... Justin...

L'ÉPOUSE.

Eh bien ?

L'AVARIÉ.

Il a déclaré vouloir une augmentation.

L'ÉPOUSE.

Il a bien choisi son moment.

L'AVARIÉ.

N'est-ce pas ?... Je lui ai demandé si la vente de mes cigares ne lui suffisait pas.

L'ÉPOUSE.

Alors ?...

L'AVARIÉ.

Il s'est fâché et m'a rendu son tablier. Cette fois, je l'ai accepté. Il est furieux.

L'ÉPOUSE.

Tu as bien fait.

L'AVARIÉ.

Il partira à la fin du mois, et nous en serons débarrassés... Maman va être enchantée... Dis-moi, elle n'a pas envoyé de dépêche, maman ?

L'ÉPOUSE.

Non.

L'AVARIÉ.

Alors, c'est qu'elle ne reviendra que demain.

L'ÉPOUSE.

Si elle s'écoutait, elle ne la quitterait jamais sa petite-fille.

L'AVARIÉ.

Tu ne vas pas être jalouse ?

L'ÉPOUSE.

Je suis un peu inquiète... Je sais bien que s'il y avait eu quelque chose ta mère nous aurait télégraphié.

L'AVARIÉ.

Dès hier, comme il était convenu.

L'ÉPOUSE.

Nous aurions peut-être mieux fait de le garder avec nous, notre bébé.

L'AVARIÉ.

Tu reviens là-dessus?

L'ÉPOUSE.

Non... non... Ne gronde pas... Je reconnais que l'air de Paris ne lui convenait pas.

L'AVARIÉ.

Tu crois encore que la poussière de mes dossiers eût été meilleure à respirer pour elle que l'air de la campagne.

L'ÉPOUSE, *riant.*

Mais je te dis que non...

GEORGES.

Je sais bien qu'il y a le square, avec les odeurs de friture et les militaires.

L'ÉPOUSE.

Ne me taquine pas. Tu as raison.

L'AVARIÉ.

Ah! Ce n'est pas malheureux que tu le reconnaisses une fois au moins.

L'ÉPOUSE.

Et puis elle est très bien. La nourrice est une brave femme.

L'AVARIÉ.

Et elle est fière, la nourrice, d'élever la petite-fille de monsieur le député.

L'ÉPOUSE.

Mon père n'est pas député de cet arrondissement-là, mais tout de même...

L'AVARIÉ.

Mais tout de même il est député du département.

L'ÉPOUSE.

C'est juste.

L'AVARIÉ.

Je l'entends, la nourrice, avec ses commères : (*Imitant*

le paysan à la parisienne.) « J'avions bè d'la chance, jarniguè... j'avions la fille à la fille de not' députai... Serviteur, ma bonne dame... Qu'elle est aussi grosse que not' petit viau... Et pis qu'alle est intelligente jarniguè... alle comprend tout... j'avions bè d'la chance, jarniguè... J'avions la fille à la fille de notre députai !... »

L'ÉPOUSE, *riant.*

Qu'il est bête !... Qu'il est bête... D'abord elle ne parle pas comme ça...

L'AVARIÉ.

Dis tout de suite que je ne sais pas faire les imitations, n'est-ce pas?

L'ÉPOUSE.

Je ne dis pas ça.

L'AVARIÉ.

Et tu crois que s'il n'avait pas été certain, mille fois certain, que la petite serait bien soignée, maman l'aurait donnée à cette nourrice... et qu'elle ne l'aurait pas déjà ramenée, elle qui va la voir toutes les semaines...

L'ÉPOUSE.

Quelquefois deux fois par semaine.

L'AVARIÉ.

Oui...

L'ÉPOUSE.

Ah! notre petite Germaine peut se vanter d'avoir une grand'mère qui l'aime un peu...

L'AVARIÉ.

Je crois.

L'ÉPOUSE.

Aussi je l'adore, ta mère... Elle me fait un peu oublier mon malheur de n'avoir plus la mienne... elle est si bonne...

L'AVARIÉ.

Nous sommes tous comme ça dans la famille.

L'ÉPOUSE.

Figure-toi, un jour... la dernière fois que nous sommes allés là-bas... avec elle... tu étais sorti... je ne sais pas où tu étais allé...

L'AVARIÉ.

Voir un bahut du seizième...

L'ÉPOUSE.

Ah! oui, ton fameux bahut!

Elle rit.

L'AVARIÉ.

Parlons pas de ça... tu disais...

L'ÉPOUSE.

Tu n'étais pas là, la nourrice était à la messe, je crois.

L'AVARIÉ.

Ou chez le marchand de vins... continue, continue...

L'ÉPOUSE.

Moi, j'étais dans la petite chambre, et bonne maman se croyait toute seule avec Germaine... Je l'entendais... Elle lui en racontait de toutes les couleurs... Des jolis petits mots... bêtas si tu veux, mais tendres... J'avais à la fois envie de rire et envie de pleurer.

L'AVARIÉ.

Elle devait l'appeler « mon petit bon Dieu? »

L'ÉPOUSE.

Juste! Tu l'as entendue?

L'AVARIÉ.

Non, mais c'est comme ça qu'elle m'appelait quand j'étais petit.

L'ÉPOUSE.

C'est ce jour-là qu'elle a juré que la petite l'avait reconnue et qu'elle avait ri.

L'AVARIÉ.

Oh! Eh bien, et une autre fois, ici... Je suis entré dans

sa chambre, à maman, elle ne m'avait pas entendu parce que la porte était entr'ouverte, et je l'ai vue, elle était en extase devant un des petits souliers de baptême qu'elle a voulu qu'on lui donne... Tu sais...

L'ÉPOUSE.

Oui, oui.

L'AVARIÉ.

Attends donc... elle l'a pris et elle l'a embrassé...

L'ÉPOUSE.

Alors, qu'est-ce que tu as dit?

L'AVARIÉ.

Rien, je me suis retiré tout doucement, tout doucement, et, à travers la porte, j'ai envoyé un gros baiser à la bonne grand'mère.

L'ÉPOUSE.

Et qu'elle n'a pas été longtemps à s'habiller, l'autre jour, après avoir reçu la lettre de la nourrice, pour aller prendre le train de huit heures cinquante-neuf.

L'AVARIÉ.

Il n'y avait pourtant rien...

L'ÉPOUSE.

Oh non! mais après tout, elle a peut-être eu raison... et peut-être j'aurais dû aller avec elle...

L'AVARIÉ.

Tu es naïve ma pauvre Henriette! Tu crois tout ce qu'on te dit... moi, j'ai bien flairé tout de suite, la vérité... La nourrice veut nous tirer une carotte... veux-tu parier?... Tiens, je te parie quelque chose... qu'est-ce que tu veux parier... Tu ne veux pas?... Veux-tu... Tiens... je te parie le beau collier... Tu sais, avec la grosse perle?

L'ÉPOUSE.

Non, j'aurais trop peur de gagner.

L'AVARIÉ.

T'es bête ! (*Rire.*) Tu crois donc que je ne l'aime pas autant que tu l'aimes, ma petite gosse... Sais-tu seulement l'âge qu'elle a... Non, mais son âge... là... exactement... Ah! tu vois!... elle a quatre-vingt et onze jours et huit heures... (*Rire.*) ah ! ah !... Hein, quand elle marchera toute seule!... On la reprendra avec nous... Il faut attendre encore au moins six mois.

L'ÉPOUSE.

Oui, six mois, c'est long. Je pense : si tu n'avais pas fait retarder notre mariage de six mois, elle serait là aujourd'hui.

L'AVARIÉ.

Je t'ai déjà répété cent fois que je n'avais fait que mon devoir... Enfin, réfléchis, voilà un médecin qui me dit que je suis peut-être poitrinaire... Je n'allais pas me marier...

L'ÉPOUSE.

Est-ce que tu as l'air d'un poitrinaire toi !... C'est un âne, ton médecin.

L'AVARIÉ.

Ça, en général, je te l'accorde, ils ne sont pas forts.

L'ÉPOUSE.

Et tu voulais attendre trois ou quatre ans même...

L'AVARIÉ.

Oui, pour être certain que vraiment je n'avais rien aux poumons...

L'ÉPOUSE.

Tu m'appelais naïve, tout à l'heure, et toi parce qu'un médecin...

L'AVARIÉ.

Mais tu sais bien que réellement j'avais, paraît-il, un commencement de bronchite chronique... Je sentais bien... quand je respirais, un peu fort... tiens, comme cela...

un peu plus fort encore... comme cela... oui... j'éprouvais ici et là de chaque côté de la poitrine une lourdeur, un embarras...

L'ÉPOUSE.

Ce n'est pas cela qui aurait dû faire reculer notre mariage.

L'AVARIÉ, *debout.*

Si, si. C'était un devoir, je te dis. Je n'avais pas le droit de te donner un époux phtisique... et t'exposer toi-même... Je ne regrette rien... Seulement, les célébrités... à présent, ça me fait rire... Non, mais si je connaissais quelqu'un de malade, je lui dirais : « Vous savez, les célébrités à quarante francs la consultation... je ne vous les conseille pas! »

L'ÉPOUSE.

Celui-là demandait quatre ans pour te guérir...

L'AVARIÉ.

Dame... Tu sais... ce sont des médecins, mais ce sont des hommes, il faut bien qu'ils vivent, n'est-ce pas... alors, des consultations à ce prix-là, ils aiment mieux qu'il y en ait beaucoup !

L'ÉPOUSE.

Et un petit médecin de rien du tout t'a guéri en trois mois.

L'AVARIÉ.

Un petit médecin de rien du tout... J'ai trouvé son adresse à la quatrième page de mon journal... c'est même embêtant que je l'aie perdue... et oubliée... mais oubliée, là, tout à fait... Je sais bien vaguement que c'est dans le quartier des Halles, mais on me dirait : « Tu vas le retrouver ou on te coupera le cou », je serais forcé de me laisser couper le cou... c'est vrai...

L'ÉPOUSE.

Et voilà pourquoi Germaine a six mois de moins qu'elle ne devrait avoir.

L'AVARIÉ.

Ça fait que nous la garderons plus longtemps... Dame!... Elle se mariera six mois plus tard, comme ça.

L'ÉPOUSE.

Oh! ne m'en parle pas. J'ai déjà de la peine de penser qu'elle se mariera un jour.

L'AVARIÉ.

Moi, je me vois montant, avec elle à mon bras, l'escalier de la Madeleine.

L'ÉPOUSE.

Pourquoi de la Madeleine?

L'AVARIÉ.

Je ne sais pas... Je la vois sous son voile blanc, et moi en habit... décoré.

L'ÉPOUSE.

Décoré!... qu'est-ce que tu aurais fait pour être décoré?

L'AVARIÉ.

Je ne sais pas... mais je me vois décoré... explique ça comme tu voudras, moi, je me vois décoré... Je vois aussi, tout comme si j'y étais, les mollets blancs du suisse, sa hallebarde, les petites modistes et un marmiton faisant la haie.

L'ÉPOUSE.

C'est loin, tout cela.

L'AVARIÉ.

Dame, oui.

L'ÉPOUSE.

Heureusement... (*Se levant.*) Allons! Tu veux bien que j'aille faire mes visites maintenant?

L'AVARIÉ.

Va, ma petite femme... va... moi je vais travailler dur pendant ce temps-là... Tu ne seras pas en bas que j'aurai déjà le nez dans mes paperasses... Au revoir.

L'ÉPOUSE.

Au revoir.

Baiser. Elle sort par le fond, à droite. Dès qu'elle est sortie, Georges allume une cigarette et va s'étendre dans le fauteuil de gauche, après s'être arrêté un moment devant la glace... Il fredonne... Comme il ne se trouve pas encore assez à l'aise, il déplace le fauteuil de son bureau pour y mettre ses pieds. Bouffées de fumée; chantonnement. Béatitude. Entre madame Dupont par la gauche.

SCÈNE II

L'AVARIÉ, LA MÈRE.

L'AVARIÉ, *se levant.*

Tiens, maman ! Comment se fait-il ? Nous n'avons pas reçu de dépêche... Nous ne t'attendions que demain... Henriette vient de sortir... on peut la rappeler.

LA MÈRE.

Non... Je ne voulais pas qu'Henriette fût là à mon arrivée.

L'AVARIÉ.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de la scène, est coupé par de longs silences avant chaque réplique.

LA MÈRE.

J'ai ramené l'enfant et la nourrice.

L'AVARIÉ.

Est-ce que la petite est malade ?

LA MÈRE.

Oui.

L'AVARIÉ.

Qu'est-ce qu'elle a ?

LA MÈRE.

Rien de grave... pour le moment, du moins.

L'AVARIÉ.

Il faut envoyer chercher le docteur.

LA MÈRE.

Je viens de chez lui.

L'AVARIÉ.

Bon. Je ne sortirai pas. Je vais l'attendre.

LA MÈRE.

Je l'ai vu.

L'AVARIÉ.

Tu as eu de la chance de le trouver !

LA MÈRE.

Je lui avais télégraphié de là-bas. Je lui ai porté la petite.

L'AVARIÉ.

C'était donc si pressé ?

LA MÈRE.

D'après ce que m'avait dit le médecin de la nourrice, j'avais hâte d'être rassurée.

L'AVARIÉ.

Et en somme, il n'y a rien de grave ?

LA MÈRE.

Pour le moment.

L'AVARIÉ.

Quand tu es arrivée là-bas, comment as-tu trouvé Bébé ?

LA MÈRE.

Assez bien, mais j'ai fait venir le médecin tout de suite.

L'AVARIÉ.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

LA MÈRE.

Qu'il fallait retirer notre petite et la mettre au biberon.

L'AVARIÉ.

En voilà une idée !

LA MÈRE.

Il m'a déclaré que le mal dont elle souffrait pouvait devenir très grave. Alors, sans rien lui dire, j'ai décidé Nounou, et nous avons pris le train.

L'AVARIÉ.

Enfin... quelle maladie a-t-elle?

LA MÈRE, *après réflexion.*

Je ne sais pas.

L'AVARIÉ.

Tu ne l'as pas demandé ?

LA MÈRE.

Si.

L'AVARIÉ, *commencement d'inquiétude.*

Eh bien ?

LA MÈRE, *après un silence.*

Il m'a répondu évasivement.

L'AVARIÉ, *sans accent.*

Il n'en savait rien lui-même, probablement.

LA MÈRE, *après un silence.*

Probablement.

Pendant tout ce qui suit, ils évitent de se regarder en face.

L'AVARIÉ.

Mais notre médecin, lui... t'a dit...

LA MÈRE.

Ce n'est pas chez lui que je suis allée.

L'AVARIÉ.

Ah !

Un très long silence.

GEORGES, *à voix plus basse.*

Pourquoi ?

LA MÈRE.

Celui de la nourrice m'avait tellement effrayée...

L'AVARIÉ.

Vraiment ?

LA MÈRE.

Oui... c'est un mal...

Silence.

L'AVARIÉ, *angoissé.*

Alors ?...

LA MÈRE.

Je lui ai demandé si le cas était assez grave pour qu'on ne se contente pas de notre médecin ordinaire.

L'AVARIÉ.

Qu'est-ce qu'il a répondu ?

LA MÈRE.

Que si nous en avions les moyens, il serait préférable, en effet, de voir une célébrité.

L'AVARIÉ, *essayant de se reprendre.*

Et... où t'a-t-il envoyée ?

LA MÈRE, *lui donnant une carte de visite.*

Là !

L'AVARIÉ.

Il t'a envoyée chez ce médecin-là ?

LA MÈRE.

Oui. Tu le connais ?

L'AVARIÉ.

Non... oui... Je l'ai rencontré, je crois... je ne sais pas. (*Tout bas.*) Mon Dieu !

LA MÈRE, *après un silence.*

Il va venir te parler.

L'AVARIÉ, *osant à peine prononcer les mots.*

Il est donc inquiet ?

LA MÈRE.

Non. Il veut te parler !

L'AVARIÉ.

Il veut me parler !

LA MÈRE.

Oui.

L'AVARIÉ, *résigné.*

C'est bien.

LA MÈRE.

Lorsqu'il a vu la nourrice — que j'avais laissée au salon — il m'a rappelée dans son cabinet et m'a dit : « Madame, il m'est impossible de continuer à donner des soins à cet enfant, si je n'ai pas, aujourd'hui même, une conversation avec le père ». — J'ai dit : « Bien... » et je lui ai donné ton adresse. Il ne tardera pas.

L'AVARIÉ, *sans larmes, à lui-même, bas.*

Ma pauvre petite fille !

LA MÈRE, *le regardant.*

Oui, c'est une pauvre petite.

L'AVARIÉ, *après un long silence.*

Maman...

LA MÈRE, *qui a entendu ouvrir la porte.*

Chut !

Entre une domestique qui vient dire quelques mots à madame Dupont.

LA MÈRE, *à Georges.*

C'est lui !... (*A la domestique.*) Faites entrer. (*A Georges.*) Si tu as besoin de moi, je suis là.

Elle sort par la gauche. Entre le docteur par la droite.

SCÈNE III

GEORGES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *à la femme de chambre.*

Alors, on viendra me chercher ici, n'est-ce pas, lorsque l'enfant sera réveillé ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur le docteur.

Elle sort.

L'AVARIÉ, *dans la plus grande émotion.*

Bonjour, monsieur le docteur... Vous ne me reconnaissez pas ?

LE DOCTEUR, *sans éclat.*

Vous... c'est vous... (*Découragé plus que colère.*) Vous vous êtes marié et vous avez un enfant... après ce que je vous ai dit... (*Chuchoté.*) Vous êtes un misérable.

L'AVARIÉ.

Laissez-moi vous expliquer.

LE DOCTEUR.

Rien. Il ne peut pas y avoir d'explication à ce que vous avez fait.

L'AVARIÉ, *suppliant, après un silence.*

Vous allez bien soigner ma petite fille tout de même, n'est-ce pas ?

Le docteur hausse les épaules.

LE DOCTEUR, *à voix basse.*

Imbécile !

L'AVARIÉ, *qui n'a pas entendu.*

J'ai pu seulement retarder de six mois.

LE DOCTEUR, *sans dureté.*

En voilà assez, monsieur. Tout cela ne me regarde pas. J'ai eu tort même de vous montrer mon indignation. J'aurais dû vous laisser vous juger vous-même. Je n'ai à m'occuper ici que du présent et de l'avenir, de l'enfant et de la nourrice.

L'AVARIÉ.

Elle n'est pas en danger?

LE DOCTEUR.

La nourrice est en danger d'être contaminée.

L'AVARIÉ.

Non, mais... mon enfant?

LE DOCTEUR.

Jusqu'à présent, les symptômes ne sont pas inquiétants.

L'AVARIÉ.

Merci, docteur. (*Détaché.*) Alors, vous me disiez, pour la nourrice... Est-ce que vous consentiriez à ce que j'appelle maman, elle sait mieux que moi...

LE DOCTEUR.

Comme vous voudrez...

L'AVARIÉ, *allant à la porte et revenant très ému.*

J'ai une prière à vous adresser, monsieur. Faites que ma femme, faites que personne ne sache rien de ce qui s'est passé... Si ma pauvre femme apprenait que c'est moi qui suis la cause... c'est pour elle que je vous supplie... Elle, elle n'est pas coupable.

LE DOCTEUR.

Je ferai tout mon possible pour qu'elle ignore la véritable nature de la maladie, je vous le promets.

L'AVARIÉ.

Oh! comme je vous remercie... comme je vous remercie...

LE DOCTEUR.

Ne me remerciez pas... C'est pour elle et non pour vous, en effet, que je consentirai à mentir.

L'AVARIÉ.

Et maman?

LE DOCTEUR.

Madame votre mère connait la vérité.

L'AVARIÉ.

Mais...

LE DOCTEUR.

Je vous en prie, monsieur... Nous avons à causer assez longuement de choses très sérieuses.

Georges va à la porte du fond et fait entrer sa mère.

SCÈNE IV

LA MÈRE, LE DOCTEUR, L'AVARIÉ. *Madame Dupont salue le docteur, lui fait signe de s'asseoir dans le fauteuil qui est près de la cheminée et s'assied sur la chaise voisine de la petite table. Georges s'assied à gauche, devant le bureau.*

LE DOCTEUR.

Madame, j'ai prescrit un traitement pour l'enfant, j'espère améliorer son état et prévenir de nouvelles manifestations. Mais mon devoir et le vôtre ne s'arrêtent pas là. S'il en est temps encore, il faut sauvegarder la santé de la nourrice.

LA MÈRE.

Dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Il faut cesser l'allaitement.

LA MÈRE.

Il faut changer cette nourrice ?

LE DOCTEUR.

Madame, l'enfant ne peut plus être élevé au sein, ni par cette nourrice, ni par aucune nourrice saine.

LA MÈRE.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Parce que l'enfant donnerait son mal à celle qui lui donnerait son lait.

LA MÈRE.

Mais, docteur... Si on la met au biberon, notre petite, elle va mourir.

L'AVARIÉ, *éclatant en sanglots.*

Oh! ma pauvre petite fille... mon Dieu! mon Dieu! c'est moi... c'est moi... oh! oh!

LE DOCTEUR.

L'allaitement bien dirigé, au lait stérilisé...

LA MÈRE.

Cela peut convenir aux enfants bien portants, mais à trois mois on ne peut pas retirer le sein à un pauvre bébé comme le nôtre, chétif et malade. Plus que tout autre, cet enfant a besoin d'une nourrice. Est-ce vrai ?

LE DOCTEUR.

C'est vrai, mais...

LA MÈRE.

Dans ce cas, entre la vie de l'enfant et la santé d'une nourrice, vous comprenez bien que mon choix est fait.

L'AVARIÉ, *sanglots.*

Oh! oh! oh!

LE DOCTEUR.

Madame, votre amour pour ce bébé vient de vous faire dire une férocité. Vous n'avez pas à choisir. Je m'oppose-

rai à l'allaitement. La santé de cette femme ne vous appartient pas.

LA MÈRE.

La vie de notre enfant non plus, ne vous appartient pas. Comment! S'il y a un moyen de la sauver, c'est de lui donner plus de soins qu'à aucun autre et vous voudriez que je la mette à un mode de nourriture que vous, les médecins, vous condamnez même pour les enfants vigoureux. Vous croyez que je vais me la laisser prendre comme cela. Elle aura le lait qu'il lui faut, je vous en réponds! Ma pauvre petite! Il y aurait une chose — une seule — qu'on pourrait faire pour la sauver, et je la négligerais! Mais je serais une criminelle! La nourrice! la nourrice!... nous saurons faire notre devoir... on la soignera, on l'indemnisera, mais notre enfant avant tout!... Non, monsieur, non... Tout ce qu'on pourra faire pour sauver notre bébé, je le ferai, quoi que ça doive coûter... Mais... faire ce que vous dites... vous n'y pensez pas!... c'est comme si je la tuais. (*Larmes.*) Oh! mon pauvre petit ange, mon petit bon Dieu!

Georges n'a cessé de sangloter pendant que sa mère parlait. Aux derniers mots, ses sanglots deviennent presque des cris. Il frappe du pied, il se tire les cheveux, il souffre comme d'une violente douleur physique.

L'AVARIÉ.

Oh! oh! oh! mon petit enfant! mon petit enfant! oh! oh! oh! (*Bas.*) Misérable! Je suis un misérable... Je suis un criminel!

LE DOCTEUR.

Il faut vous calmer, madame, il faut vous calmer... Ce n'est pas avec des sanglots que vous améliorerez la situation... vous devez l'envisager avec sang-froid.

LA MÈRE, *se calmant.*

Vous avez raison, monsieur... Je vous demande pardon,

mais si vous saviez ce que c'est pour moi, cet enfant... J'en ai perdu un à cet âge-là... Je suis vieille... Je suis veuve... Je n'espérais pas vivre assez longtemps pour être grand'mère... Vous avez raison... Calme-toi, Georges... Ce serait mal l'aimer que de nous laisser aller à des larmes... Nous allons causer, monsieur, et sérieusement, froidement... mais je vous déclare que jamais vous ne me déciderez à placer l'enfant dans des conditions qui ne soient pas les meilleures conditions possibles... Je ne veux pas, pour elle, du biberon qui la tuerait. Voilà!...

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans la situation où nous sommes. Eh bien! madame, je vous déclare que toujours, vous entendez, toujours, les parents qui ont passé outre à mes conseils, s'en sont cruellement repentis.

LA MÈRE.

Ce dont je me repentirais, ce serait...

LE DOCTEUR.

Mais vous ne savez pas ce dont est capable une nourrice, vous ne savez pas ce que la rancune, légitime d'ailleurs, jointe à la rapacité, à l'avidité, à la méchanceté des paysans peut inspirer à ces gens-là... pour lesquels le bourgeois est toujours un peu un ennemi, et qui sont féroces lorsqu'ils peuvent se venger sur lui de leur infériorité.

LA MÈRE.

Oh! qu'est-ce qu'elle peut faire?

LE DOCTEUR.

Ce qu'elle peut faire?... mais elle peut vous faire un procès.

LA MÈRE.

Elle est beaucoup trop bête pour avoir cette idée-là.

LE DOCTEUR.

D'autres la lui donneront.

LA MÈRE.

Et trop pauvre pour en payer les premiers frais.

LE DOCTEUR.

Allez-vous donc profiter de son ignorance et de sa pauvreté? D'ailleurs, elle pourrait obtenir l'assistance judiciaire.

LA MÈRE.

Cela ne se serait jamais vu.

LE DOCTEUR.

Vous croyez? Je connais pour ma part une dizaine de procès de ce genre, et toujours, lorsqu'il y a eu certitude, les parents ont été condamnés.

LA MÈRE.

Vous devez vous tromper, monsieur le docteur, pas dans notre cas. Pas quand il s'est agi de sauver la vie d'un pauvre petit innocent

LE DOCTEUR.

Plusieurs faits identiques se sont présentés... Je pourrais vous donner les dates des jugements.

L'AVARIÉ, *se levant.*

J'ai là le Dalloz, le répertoire.

Il atteint un livre et l'apporte au docteur.

LA MÈRE.

C'est inutile...

LE DOCTEUR, *à l'Avarié.*

Vous pourrez vous convaincre. Les parents ont été condamnés, une fois ou deux, à payer à la nourrice une rente viagère et les autres fois à lui verser une indemnité dont le chiffre a varié entre trois et huit mille francs.

LA MÈRE.

Oh! s'il y avait un procès, nous aurions un bon avocat. Nous pouvons payer et choisir le meilleur, et il demanderait sans doute au tribunal lequel des deux, de la nourrice ou de l'enfant, a donné le mal à l'autre.

LE DOCTEUR.

Vous ne vous apercevez pas que ce serait une monstruosité.

LA MÈRE.

Oh! moi je ne le dirais pas. Mais l'avocat, lui, c'est son métier... Enfin, par ce moyen-là ou par un autre, il nous ferait gagner notre procès.

LE DOCTEUR.

Et le scandale qui en résulterait, vous y avez pensé?

L'AVARIÉ, *qui feuilletait son Dalloz.*

Voilà l'arrêt dont parlait le docteur... six mille francs...

Il apporte son livre.

LE DOCTEUR.

Vous le ferez lire par madame... Puisque vous avez le répertoire de jurisprudence, donnez-moi donc le volume qui précède celui-là.

L'AVARIÉ, *empressé.*

Oui, docteur, tout de suite.

LE DOCTEUR.

Oui, madame, avez-vous pensé au scandale de la publicité?

L'AVARIÉ, *revenant.*

Monsieur le docteur... voulez-vous me permettre de vous donner un petit renseignement... Dans les arrêts de ce genre, on ne met pas les noms.

LE DOCTEUR.

On les dit à l'audience.

L'AVARIÉ.

C'est vrai.

LE DOCTEUR.

Et êtes-vous certain qu'il ne se trouverait pas un journal pour publier le jugement...

LA MÈRE.

De quoi se mêlent-ils, ces sales journaux?

LE DOCTEUR.

Alors, vous voyez le scandale? Quelle honte ce serait pour vous?

L'AVARIÉ.

Le docteur a raison, maman...

LE DOCTEUR.

Quelle catastrophe!...

L'AVARIÉ.

Surtout pour un notaire.

Il retourne chercher le volume demandé.

LA MÈRE.

Nous empêcherons qu'elle fasse le procès. Nous lui donnerons ce qu'elle nous demandera.

LE DOCTEUR.

Alors, vous vous livrez poings liés aux risques d'un chantage. Je connais une famille qui a ainsi « chanté » pendant douze ans.

L'AVARIÉ.

Voulez-vous me permettre, monsieur le docteur... On pourrait lui faire signer un reçu.

LE DOCTEUR, *méprisant.*

Pour solde de tout compte?

L'AVARIÉ.

C'est cela même... Voilà le volume.

LA MÈRE.

Et elle serait encore bien contente de rentrer dans son pays avec un bon magot qui lui permettrait d'acheter une maisonnette et un bout de terre. Dans ce pays-là, il n'en faut pas tant pour vivre.

Entre la nourrice.

LA NOURRICE.

Monsieur, la p'tite est réveillée...

LE DOCTEUR.

Je vais la voir. (*A madame Dupont.*) Nous reprendrons tout à l'heure cette conversation.

LA MÈRE.

Parfaitement... Vous n'avez pas besoin de la nourrice, docteur?

LE DOCTEUR.

Non, madame.

LA MÈRE.

Nounou, voulez-vous rester... attendez une minute... j'ai à vous parler.

Le docteur sort.

SCÈNE V

L'AVARIÉ, LA MÈRE, LA NOURRICE.

LA MÈRE, *bas à son fils.*

J'ai trouvé le moyen de tout arranger. Si nous la mettons au courant et si elle accepte, le docteur n'aura plus rien à dire, n'est-ce pas?

L'AVARIÉ.

Évidemment.

LA MÈRE.

Je vais lui promettre que nous lui donnerons deux mille francs, lorsqu'elle partira, si elle consent à continuer l'allaitement.

L'AVARIÉ.

Deux mille francs, est-ce assez?

LA MÈRE.

Je verrai. Si elle hésite, j'irai plus loin. Laisse-moi faire.

L'AVARIÉ.

C'est cela.

LA MÈRE, *à la nourrice.*

Nounou, vous savez que la petite est un peu malade.

LA NOURRICE.

Mais non, madame.

LA MÈRE.

Si.

LA NOURRICE.

Mais madame, je l'ai bien soignée, je l'ai toujours tenue bien propre.

LA MÈRE.

Je ne vous dis pas le contraire. Mais elle est malade : les médecins l'ont dit.

LA NOURRICE.

Tiens! la belle malice!... Les médecins, s'ils ne vous trouvaient pas toujours quelque chose, on dirait qu'ils ne savent point leur métier.

LA MÈRE.

Notre médecin est un grand médecin. Vous avez bien vu vous-même que l'enfant avait des petits bobos.

LA NOURRICE.

Mais ça, madame, c'est des feux, c'est l'âcreté du sang qui ressort... faut pas vous tourmenter... Je vous dis, moi, que c'est la force du sang... c'est pas ma faute... je vous jure qu'elle n'a manqué de rien, et que je l'ai toujours tenue bien propre...

LA MÈRE.

On ne vous reproche rien...

LA NOURRICE.

Mais qu'est-ce qu'on peut me reprocher?... qu'est-ce qu'on peut me reprocher!... ah! quel malheur! Elle est mignonne, la petite, elle est un peu maigriote... dame .. C'est une enfant de Paris... mais elle se porte bien, j'en réponds.

LA MÈRE.

Non, je vous dis... Elle est enrhumée du cerveau... elle a des bobos dans le fond de la gorge.

LA NOURRICE.

Mais c'est le médecin qui l'aura égratignée avec cette cuiller qu'il lui mettait dans la bouche par le mauvais bout... Enrhumée du cerveau, ça, c'est vrai... mais si c'est qu'elle a eu froid, je ne peux pas dire quand... j'y comprends rien, rien, rien de rien. Je la tiens toujours bien couverte : elle a jusqu'à trois couvertures... Ou alors, c'est quand vous êtes venue l'avant-dernière fois, que vous êtes tout le temps à ouvrir les fenêtres, à la maison.

LA MÈRE.

Mais encore une fois, nous ne vous faisons pas de reproches.

LA NOURRICE.

Oui... Je sais ce que parler veut dire... On a beau être du village...

LA MÈRE.

Quoi? Qu'est-ce que vous vous imaginez ?

LA NOURRICE.

C'est bon... On a beau être du village...

LA MÈRE.

Je vous répète encore une fois qu'on ne vous reproche rien...

LA NOURRICE, *suivant son idée.*

Si je m'attendais à ça, par exemple ?...

Elle s'essuie les yeux.

LA MÈRE.

On ne vous reproche rien. Seulement nous voulons vous prévenir, vous pouvez gagner la maladie de l'enfant...

LA NOURRICE, *boudeuse.*

Le rhume de cerveau !... Ben, si j' le gagne, ça ne sera pas le premier. Je m' moucherai !

LA MÈRE.

Peut-être même des boutons.

LA NOURRICE, *ricanant.*

Oh! oh! oh!... ah! ma pauvre dame, nous ne sommes pas des gens de la ville, nous, on n'a pas la peau sensible... Ben quoi!... des boutons, qu'est-ce que ça peut nous faire, des pauvres gens comme nous? On n'a pas le teint blanc comme les dames de Paris, bé sûr! vu qu'on est le plus souvent dans les champs, au soleil et à la pluie, qu'à se fourrer des pommades sur le museau... C'est pas pour offenser madame que je dis ça... Si madame cherche un prétexte, c'est pas encore celui-là qui est le bon.

LA MÈRE.

Mais quel prétexte? Qu'est-ce que vous voulez dire?

LA NOURRICE.

C'est bon.

LA MÈRE.

Parlez.

LA NOURRICE.

On a beau être du village...

LA MÈRE.

Je ne comprends pas... Je vous jure que je ne comprends pas.

LA NOURRICE.

Je comprends, moi...

LA MÈRE.

Alors, expliquez-vous.

LA NOURRICE.

Je ne veux point le dire.

LA MÈRE.

Si. Il le faut, je le veux.

LA NOURRICE.

Eh bien...

LA MÈRE.

Allons...

LA NOURRICE.

Eh ben ! voilà : on a beau être de son village, on n'est pas plus bête que les autres pour ça... J'ai bien deviné pourquoi qu'on me cherche chicane. C'est monsieur qui aura grondé parce que vous m'avez promis trente francs de plus par mois si je venais à Paris... (*Elle va vers Georges.*) Mais, monsieur, est-ce que ce n'est pas naturel ? Est-ce qu'il ne faut pas mettre mon petit quelque part, et puis que mon pauvre homme mange à sa faim ? Nous ne sommes que des pauvres gens de la campagne.

L'AVARIÉ.

Vous vous trompez, nourrice... Il n'y a rien de tout cela. Maman a eu raison. Et je suis tellement loin de rien lui reprocher que, tout au contraire, je trouve qu'elle n'a pas assez promis. Et je vais vous faire, moi, une autre promesse. Lorsque vous partirez, lorsque Bébé sera en âge d'être sevré, pour vous remercier, nous vous donnerons...

LA MÈRE, *faisant tourner la nourrice vers elle.*

Nous vous donnerons en plus de vos gages, — vous entendez — en plus de vos gages. Nous vous donnerons cinq cents francs... et peut-être mille... si la petite est tout à fait en bonne santé, bien entendu.

LA NOURRICE, *stupéfaite.*

Vous me donnerez cinq cents francs... à moi... pour moi... (*Cherchant à comprendre.*) mais .. ça... ça n'était pas convenu... vous n'y êtes point forcés...

LA MÈRE.

Non.

LA NOURRICE, *à elle-même.*

C'est point naturel, alors...

LA MÈRE.

Si. C'est parce que Bébé aura besoin de plus de soins...

Vous aurez un peu plus de peine... Il faudra lui faire prendre des médicaments... votre tâche sera un peu plus délicate, un peu plus difficile...

LA NOURRICE.

Oui... Alors... c'est pour être sûre que je la soignerai bien... Vous vous dites : « Comme ça, la nourrice a son intérêt... » Je comprends...

LA MÈRE.

Alors, c'est entendu?

LA NOURRICE.

Oui, madame...

LA MÈRE.

Vous ne viendrez pas plus tard nous faire des reproches... nous sommes bien d'accord... nous vous avons prévenue que l'enfant était malade et que vous pouviez gagner son mal. A cause de cela, à cause des soins plus nombreux dont elle a besoin, nous vous promettons cinq cents francs à la fin de l'allaitement. C'est bien cela...

LA NOURRICE.

Ma bonne dame, vous aviez parlé de mille francs...

LA MÈRE.

Va pour mille francs...

L'AVARIÉ, *passant par derrière les deux femmes, tout à fait à droite, tirant un peu sa mère à part.*

C'est malheureux qu'on ne puisse pas le lui faire signer, tout cela...

LA MÈRE, *à la nourrice.*

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu sur la somme... — vous voyez... précisément... j'oubliais déjà que j'avais parlé de mille francs — nous vous ferons un petit papier... et vous aussi, de votre côté, vous nous en ferez un...

LA NOURRICE.

C'est ça, comme pour quand on prend à bail.

Entre le docteur.

LA MÈRE.

Voilà le docteur... allez, nounou... c'est convenu...

LA NOURRICE, *en s'en allant, passant à gauche devant le bureau, et remontant entre le bureau et la fenêtre pour sortir par le fond gauche.*

Oui, madame... (*A elle-même.*) C'est pas clair, tout ça...

Elle sort.

SCÈNE VI

L'AVARIÉ, LA MÈRE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

L'état est toujours le même, nullement inquiétant.

Il va s'asseoir dans le fauteuil de Georges comme pour écrire une ordonnance.

LA MÈRE.

Monsieur le docteur, vous allez désormais pouvoir donner tous vos soins au bébé et à la nourrice sans aucun scrupule. Pendant votre absence, nous avons fait de la bonne besogne. La nourrice a été mise au courant de la situation et elle l'accepte, en même temps qu'une indemnité dont le chiffre est même arrêté, d'accord avec elle.

LE DOCTEUR.

Madame, la maladie que la nourrice contractera presque infailliblement en allaitant l'enfant est trop grave par ses conséquences possibles, conséquences lointaines qui peuvent aller jusqu'à l'infirmité, et même jusqu'à la mort — pour qu'une indemnité quelle qu'elle soit puisse payer le dommage que vous aurez causé.

LA MÈRE.

Mais elle accepte ! Elle est bien maîtresse d'elle-même... elle a bien le droit...

LE DOCTEUR.

Je ne suis pas certain qu'elle ait le droit de vendre sa propre santé, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle n'a pas le droit de vendre celle de son mari et celle de ses enfants. Ce mal, si elle en est atteinte, il est à peu près certain qu'elle le communiquera à son mari, aux enfants qu'elle a, et la santé et la vie de ceux qu'elle aurait plus tard seraient gravement compromises. C'est tout cela qu'elle ne peut vendre... Allons, madame, vous voyez bien qu'un marché de ce genre n'est pas possible. Si le malheur n'est pas accompli, il faut tout faire pour l'éviter.

LA MÈRE.

Vous ne défendez pas nos intérêts, monsieur !

LE DOCTEUR.

Madame, je défends ceux du plus faible.

LA MÈRE.

Si nous avions appelé notre médecin qui nous connait, il aurait pris parti pour nous, lui.

LE DOCTEUR.

J'en doute, madame. (*Se levant.*) Mais il est encore temps de l'appeler.

L'AVARIÉ.

Maman ! Je vous en supplie, docteur.

LA MÈRE, *suppliante.*

Ne nous abandonnez pas, monsieur. Vous devez bien excuser... Si vous saviez, cette enfant, ce que c'est pour moi !... Je vous dis : Il me semble que j'ai attendu qu'elle soit là pour mourir... ayez pitié de nous, ayez pitié d'elle... vous parlez du plus faible... Est-ce que ce n'est pas elle, la plus faible ? Vous l'avez vue ! vous avez vu ce pauvre

petit corps si menu, ce petit amas de souffrance qu'elle est déjà. Est-ce qu'elle ne vous inspire aucune commisération... Je vous en prie, je vous en prie...

L'AVARIÉ.

Je vous en supplie, docteur.

LE DOCTEUR.

Eh oui ! j'ai pitié d'elle ! oui, je voudrais pouvoir la sauver et je ferai tout pour cela, mais ne me demandez pas de sacrifier à un enfant chétif, d'une vie incertaine et probablement malheureuse, la santé d'une femme saine et robuste. Il est inutile que nous continuions à discuter ensemble.

LA MÈRE, *s'exaltant.*

Eh bien ! je ne suivrai pas vos conseils, je ne vous écouterai pas...

LE DOCTEUR.

Il y a déjà quelqu'un ici qui regrette de ne pas m'avoir écouté.

L'AVARIÉ.

Oui, pour mon malheur !... pour notre malheur à tous.

LA MÈRE, *de plus en plus exaltée.*

Eh bien... si c'est une faute... si c'est un crime... si je dois en souffrir tous les remords dans cette vie et tous les châtiments dans l'autre, j'accepte tout. A moi, à moi seule, je prends cette responsabilité. Elle est effroyablement lourde, je le sais... Je l'accepte tout de même... Je suis profondément chrétienne, monsieur, et je crois aux peines éternelles... Pour sauver ma petite fille, je consens à me perdre à jamais. Oui ! j'y suis résolue !... Je ferai tout pour conserver cette existence : Dieu me jugera... et s'il me condamne, tant pis pour moi.

LE DOCTEUR.

Cette responsabilité, je ne vous la laisserai pas prendre, car il faudrait que j'en accepte ma part, et je m'y refuse.

LA MÈRE.

Comment ferez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je préviendrai la nourrice. Je la renseignerai exactement, complètement, ce que vous n'avez pas fait, j'en suis certain.

LA MÈRE.

Comment vous! vous médecin! appelé dans une famille qui vous donne sa confiance, qui vous livre ses secrets les plus terribles et ses atroces misères, vous trahiriez...

LE DOCTEUR.

Si c'est une trahison, madame, la loi me l'ordonne... Et même si la loi était muette, je ne laisserais pas une famille de braves gens s'égarer jusqu'à commettre un crime. Ou je me retire, ou vous faites cesser l'allaitement, ou je parle.

LA MÈRE.

Vos menaces... vos menaces!... Vous abusez de la puissance que vous donne votre savoir... Vous savez que c'est vous que nous voulons, auprès de ce berceau, et que nous croyons en vous... et vous nous menacez de nous abandonner... Cet abandon, c'est la mort de l'enfant, peut-être. Et si je vous écoute, si nous cessons, c'est la mort encore... (*Affolée.*) Mais il n'y a donc pas un moyen... Ah! pourquoi, mon Dieu! pourquoi ne permettez-vous pas qu'il soit possible que je me sacrifie, moi !... Je voudrais pouvoir me donner... je voudrais qu'on puisse prendre ma vieille défroque, ma vieille chair, mes vieux os, et que je serve à quelque chose. Oh !... comme je consentirais à ce qu'elle m'envahisse, cette atroce maladie, comme je m'offrirais à elle, — avec quelles joies, avec quelles délices! — si dégoûtante et si affreuse qu'elle soit, si épouvantable !... oui, comme je la prendrais sans peur, sans regret, si mes pauvres vieux seins vides pouvaient encore donner à cet enfant le lait qui lui conserverait la vie !

L'AVARIÉ.

Maman ! maman !

Ils pleurent tous les deux.

LE DOCTEUR, *ému.*

Oh ! les pauvres gens !

LA MÈRE, *résignée, s'asseyant sur la chaise où était l'épouse au lever du rideau.*

Alors, dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur.

LE DOCTEUR.

Cesser l'allaitement et conserver ici la nourrice comme nourrice sèche, afin qu'elle n'aille pas porter le mal ailleurs. Ne vous exagérez pas les dangers qui en résulteront pour l'enfant. Je suis d'ailleurs extrêmement ému par votre douleur, et je ferai tout, je vous le jure, pour que votre bébé recouvre, le plus tôt possible, une santé parfaite. J'espère y réussir, et bientôt. A demain.

L'AVARIÉ *et* LA MÈRE.

Merci, docteur, merci.

La mère reste assise. Georges reconduit le docteur.

SCÈNE VII

L'AVARIÉ, LA MÈRE.

L'AVARIÉ, *allant à sa mère et voulant l'embrasser.*

Maman !

LA MÈRE, *le repoussant avec fermeté, mais sans violence.*

Laisse-moi.

L'AVARIÉ, *qui s'est éloigné.*

Ne sommes-nous pas assez malheureux, sans encore nous haïr ?

LA MÈRE.

Dieu te punit de ta débauche en frappant ton enfant.

L'AVARIÉ, *avec un haussement d'épaules douloureux.*

Tu crois... il n'y a même pas d'homme assez méchant et assez injuste pour commettre l'acte que tu prêtes à ton Dieu !

LA MÈRE.

Oui, je sais, tu ne crois à rien.

L'AVARIÉ.

Pas à ce Dieu-là !

Paraît la nourrice, entrée par la gauche peu après la sortie du docteur.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Madame, j'ai réfléchi : j'aime mieux m'en retourner tout de suite dans mon pays et n'avoir que les cinq cents francs.

LA MÈRE.

Qu'est-ce que vous dites ? Vous voulez retourner dans votre pays ?

LA NOURRICE.

Oui, madame.

L'AVARIÉ.

Mais, il y a dix minutes, vous n'y pensiez pas.

LA MÈRE.

Que s'est-il passé depuis tout à l'heure ?

LA NOURRICE.

J'ai réfléchi.

LA MÈRE.

A quoi ?

LA NOURRICE.

Ben, j'm'ennuie de mon petit et de mon mari.

L'AVARIÉ.

Depuis dix minutes ?... Il y a autre chose.

LA MÈRE.

Évidemment, il y a autre chose.

LA NOURRICE.

Non, madame.

LA MÈRE.

Si.

LA NOURRICE.

Ben... J'ai peur que l'air de Paris ne soit pas bon pour moi.

LA MÈRE.

Attendez d'en avoir fait l'expérience.

LA NOURRICE.

J'aime mieux retourner tout de suite chez nous.

LA MÈRE.

Mais enfin, dites-nous pourquoi.

LA NOURRICE.

Je vous le dis. J'ai réfléchi.

LA MÈRE.

A quoi ?

LA NOURRICE.

J'ai réfléchi.

LA MÈRE.

Oh ! quelle tête de bois vous avez !... J'ai réfléchi... j'ai réfléchi... A quoi, je vous demande.

LA NOURRICE.

Ben, à tout.

LA MÈRE.

Vous ne savez pas nous dire à quoi ?

LA NOURRICE.

Je vous dis... à tout!

LA MÈRE.

Tenez... vous êtes une imbécile.

L'AVARIÉ, *passant devant sa mère.*

Laisse-moi lui parler.

LA NOURRICE.

Je sais bien que nous ne sommes que des gens de la campagne.

L'AVARIÉ.

Écoutez-moi, Nounou... Tout à l'heure vous aviez peur qu'on vous renvoie, vous étiez contente des gages que ma mère avait fixés. En plus de ces gages, nous vous avons promis une forte somme pour vous en retourner... maintenant, vous nous dites que vous voulez partir... Là... tout d'un coup... Il y a une raison... voyons... voyons... il faut qu'il y ait une raison... Est-ce qu'on vous a fait quelque chose ?

LA NOURRICE.

Non, monsieur.

L'AVARIÉ.

Alors ?

LA NOURRICE.

J'ai réfléchi.

L'AVARIÉ, *s'impatientant.*

Mais ne répétez donc pas toujours la même chose! J'ai réfléchi... Ça ne veut rien dire... (*Doucement.*) Allons, dites-moi pourquoi vous voulez vous en aller... (*Silence.*) Hein ?

LA NOURRICE.

Je vous dis... J'ai ré...

L'AVARIÉ.

C'est comme si on parlait à une bûche.

LA MÈRE, *descendant un peu.*

D'abord, vous n'avez pas le droit de vous en aller.

LA NOURRICE.

Je veux m'en aller.

LA MÈRE.

Je ne vous laisserai pas partir...

L'AVARIÉ.

Eh! Laisse-la partir, après tout... Nous ne pouvons pas l'attacher ici... (*A la nourrice.*) Eh bien! puisque vous voulez partir, vous partirez. Seulement j'ai bien le droit de vous dire que vous êtes aussi bête que vos bestiaux.

LA NOURRICE.

Je ne dis pas non.

L'AVARIÉ.

Et je ne vous paierai pas votre mois commencé... et vous paierez vous-même votre voyage en chemin de fer.

LA NOURRICE.

Ça, nous verrons.

L'AVARIÉ.

Oui, vous le verrez. Et vous allez le voir tout de suite. Allez-vous-en, je ne vous retiens pas. Bonsoir...

LA MÈRE.

Ne t'emporte pas, Georges! (*A la nourrice.*) Ce n'est pas sérieux, Nounou, répondez.

LA NOURRICE.

J'aime mieux m'en retourner tout de suite dans mon pays et n'avoir que mes cinq cents francs.

L'AVARIÉ.

Quoi?

LA MÈRE.

Qu'est-ce que vous me racontez?...

L'AVARIÉ.

Cinq cents francs?

LA MÈRE.

Quels cinq cents francs?

LA NOURRICE.

Ceux que vous m'avez promis, tiens !

L'AVARIÉ.

Nous vous avons promis cinq cents francs, nous ?

LA NOURRICE.

Oui.

LA MÈRE.

Lorsque le bébé serait sevré, et si nous étions contents de vous, oui !

LA NOURRICE.

Non, vous avez dit que vous me les donneriez quand je partirais. Alors je pars, il me les faut.

LA MÈRE.

D'abord, faites-moi le plaisir de me parler sur un autre ton, vous entendez.

LA NOURRICE.

Vous n'avez qu'à me donner mon argent, je ne dirai plus rien.

L'AVARIÉ.

Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! je vous mets à la porte, moi ! Comme ça, c'est tout de suite fini !

LA MÈRE.

Parfaitement !

L'AVARIÉ.

Allez-vous-en !

LA NOURRICE.

Donnez-moi mes cinq cents francs.

L'AVARIÉ, *lui désignant la porte du bras droit.*

Vous allez me foutre le camp, vous entendez, et plus vite que ça.

LA NOURRICE.

Dites donc, vous... vous pourriez me parler plus poliment, hein ?

L'AVARIÉ.

Voulez-vous vous en aller!... voulez-vous vous en aller?... Faut-il que j'envoie chercher des sergents de ville?

LA NOURRICE.

Des sergents de ville?... pourquoi faire?

L'AVARIÉ.

Pour vous mettre dehors, espèce de... Vous vous conduisez comme une voleuse.

LA NOURRICE.

Voleuse... Moi... parce que?...

L'AVARIÉ.

Parce que vous réclamez de l'argent qui ne vous appartient pas...

LA MÈRE.

Parce que vous abandonnez ce pauvre petit être... Vous êtes une méchante femme.

L'AVARIÉ.

Et je vais vous faire sortir, moi!

Il la prend par le bras.

LA NOURRICE.

Ah! c'est comme ça!... Vous voulez que je vous le dise, pourquoi je m'en vais?

L'AVARIÉ.

Oui, dites-le donc!

LA MÈRE.

Dites-le donc!

Henriette est entrée dans le bruit de la dispute sans que personne ne la voie.

LA NOURRICE.

Eh bien, je m'en vais parce que je n'ai pas envie d'attraper une sale maladie ici.

LA MÈRE.

Voulez-vous vous taire!

L'AVARIÉ.

Voulez-vous vous taire!

LA NOURRICE.

Oh! vous n'avez pas besoin d'avoir peur qu'on entende: tout le monde le sait... Justin a écouté à la porte ce que vous disait votre médecin... Il m'a tout dit...

L'AVARIÉ.

Taisez-vous!

LA MÈRE, *la saisissant par le bras.*

Je vous dis de vous taire!

LA NOURRICE.

Lâchez-moi! lâchez-moi! On m'a dit que votre gosse, on ne l'élèverait pas, et qu'il était pourri parce que son père a une sale maladie qu'on attrape avec les femmes des rues.

On entend deux grands cris stridents, jetés par Henriette qui s'abat à terre dans des sanglots de crise nerveuse.

L'AVARIÉ.

Mon Dieu!

Il va vers elle.

L'ÉPOUSE, *lui échappant, se raidissant, dans l'attitude du dégoût, de la haine et de la plus profonde terreur, comme une folle.*

Ne me touchez pas! Ne me touchez pas!

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet du docteur dans l'hôpital dont il est le médecin en chef.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau entrent LE DOCTEUR, *et son* ÉLÈVE.

LE DOCTEUR.

Dites-moi, mon cher ami, ce n'est pas vous qu'il attend, le monsieur que nous venons de voir dans le couloir ?

L'ÉLÈVE.

Non, ce n'est pas moi.

LE DOCTEUR.

Alors, c'est mon député... Est-ce que vous connaissez ce nom-là?... Qu'est-ce que j'ai fait de sa carte ? (*Il cherche sur son bureau.*) La voici... (*Lisant.*) « Loches, député de la Sarthe »...

L'ÉLÈVE.

C'est le fameux Loches.

LE DOCTEUR.

Tiens, oui, député de la Sarthe... C'est l'orateur violent, n'est-ce pas?...

L'ÉLÈVE.

Violent et éloquent.

LE DOCTEUR.

C'est un homme comme cela qu'il nous faudrait... Il est très préoccupé de questions sociales.

L'ÉLÈVE.

Très.

LE DOCTEUR.

Je suppose qu'il cherche à se documenter et qu'il veut créer à la Chambre un mouvement en faveur des projets de loi dont nous demandons l'adoption depuis si longtemps Voilà ce qu'il m'écrit... « Loches, député de la Sarthe, présente ses compliments... *et cætera*... et lui serait reconnaissant de vouloir bien le recevoir demain dimanche. Ce n'est pas pour une consultation. »

L'ÉLÈVE.

Il est très possible, en effet, qu'il s'occupe de cette question.

LE DOCTEUR.

C'est pour lui que j'ai fait venir le numéro de la salle Saint-Charles et le 28... Pendant que je tiens un député, je vais le documenter, je vous en réponds.

L'ÉLÈVE.

Vous n'avez pas besoin de moi?

LE DOCTEUR.

Pas du tout, mon cher ami. Au revoir.

L'ÉLÈVE.

Au revoir mon cher maître.

Il va pour sortir.

LE DOCTEUR.

Alors... voulez-vous dire qu'on le fasse entrer, monsieur Loches? Vous serez bien gentil. Au revoir.

L'élève sort. Entre le député.

SCÈNE II

LE MÉDECIN, LE BEAU-PÈRE.

LE BEAU-PÈRE, *après salutations et invitation à s'asseoir.*

Je vous remercie, docteur, d'avoir bien voulu me recevoir en dehors de vos heures habituelles. Ce qui m'amène auprès de vous est particulièrement douloureux. Je suis le beau père de M. Georges Dupont Après l'épouvantable révélation qui lui a été faite, ma fille est revenue avec son enfant, et je viens vous prier de vouloir bien continuer à donner vos soins à cet enfant, mais chez moi.

LE MÉDECIN.

Bien, monsieur.

LE BEAU-PÈRE.

Merci... Maintenant, j'ai à vous parler du misérable qui est la cause de tous ces malheurs.

LE MÉDECIN, *très doux.*

Veuillez m'excuser, monsieur, mais je ne puis vous suivre sur ce terrain. Cette question est extra-médicale et ne rentre pas dans mes attributions.

LE BEAU-PÈRE, *voix sourde.*

Je vous demande pardon, docteur, et si vous voulez m'écouter un moment, vous partagerez mon avis. Les projets de vengeance que j'ai formés depuis hier, depuis que ma pauvre fille est arrivée tenant son enfant sur ses bras, après les révélations que vous savez, je ne vous les dirai pas. Je vous prie de m'excuser si je vous parle dans cette fièvre, j'ai peine à contenir la colère et l'indignation qui m'étouffent. Je m'étais promis de vous entretenir de

cela avec calme, mais dès que ma pensée s'arrête sur cet homme dont l'ignominie rejaillit sur nous, et qui vient de me frapper, moi et les miens, si brutalement, si lâchement, je ne suis plus maître de moi... je suis pris d'un tremblement nerveux... je... C'est abominable!... Ma fille!... A vingt-deux ans! docteur!... à vingt-deux ans.

Silence.

LE MÉDECIN.

Je respecte et je comprends votre douleur, mais croyez-moi, monsieur, vous n'êtes pas dans un état d'esprit à prendre des résolutions...

LE BEAU-PÈRE, *se reprenant.*

Si. Je me dominerai et j'ai profondément réfléchi toute cette nuit. Après les projets auxquels je faisais allusion et que j'ai fini par rejeter, je me suis arrêté à celui-ci, d'accord avec ma fille : nous voulons obtenir le divorce le plus tôt possible. Je viens donc vous prier de nous donner le certificat qui servira de base à notre instance.

LE MÉDECIN.

Quel certificat?

LE BEAU-PÈRE.

Une constatation de la nature du mal dont cet homme est atteint.

LE MÉDECIN.

Vous me voyez désolé, monsieur. Ce certificat, je ne puis vous le fournir.

LE BEAU-PÈRE.

Comment cela?

LE MÉDECIN.

La règle du secret professionnel me l'interdit...

LE BEAU-PÈRE.

Il n'est pas possible que votre devoir soit de prendre parti pour un criminel contre les victimes qui sont d'honnêtes gens.

LE MÉDECIN.

J'ajouterai, pour éviter toute discussion, que même, si j'étais libre, je vous le refuserais encore.

LE BEAU-PÈRE.

Parce que ?

LE MÉDECIN.

Je me reprocherais de vous avoir aidé à obtenir ce divorce.

LE BEAU-PÈRE.

Alors, parce que vous professez telles ou telles théories, parce que l'exercice de votre profession, en vous faisant le témoin constant de semblables misères, vous a rendu insensible ou sceptique, il faut que ma fille continue à porter toute sa vie le nom de cet individu!

LE MÉDECIN.

C'est par intérêt pour madame votre fille que je vous résiste.

LE BEAU-PÈRE.

Un intérêt qui se manifeste de cette façon !...

LE MÉDECIN, *très doux*.

Dans la surexcitation où vous êtes, monsieur, vous allez probablement m'injurier avant cinq minutes. Cela ne me troublerait pas, j'en ai vu bien d'autres. Mais vous devez comprendre pourquoi je refusais tout à l'heure de vous suivre sur ce terrain. Puisque j'ai commis la faute de m'y laisser entraîner, je dois vous donner la raison de mon attitude. Vous me demandez un certificat afin de prouver au tribunal que votre gendre est atteint de syphilis ?

LE BEAU-PÈRE.

Oui.

LE MÉDECIN.

Vous ne réfléchissez pas à ceci : c'est qu'en même temps, vous attesterez publiquement que votre fille a été exposée à la contagion... Avec un tel aveu, aveu officiellement

enregistré dans les dossiers des avocats, croyez-vous qu'elle trouvera facilement à se remarier plus tard?

LE BEAU-PÈRE.

Elle ne se remariera jamais.

LE DOCTEUR.

Elle dit cela aujourd'hui. Pouvez-vous affirmer qu'elle le dira encore dans cinq ans, dans dix ans... D'ailleurs, vous ne l'obtiendrez pas ce divorce, puisque je vous refuse le certificat qui serait la preuve nécessaire.

LE BEAU-PÈRE.

J'aurai d'autres moyens d'établir cette preuve. Je ferai examiner l'enfant par un autre médecin.

LE DOCTEUR.

Vous trouvez donc que cette pauvre petite n'est pas encore assez mal partagée, à ses débuts dans l'existence? Elle a une tare physique. Vous voulez y ajouter un certificat de syphilis congénitale qui la suivra toute sa vie?

LE BEAU-PÈRE.

Alors, les victimes seront frappées, si elles cherchent à se défendre! Alors, la loi ne me donne aucune arme contre celui qui, sachant son état, prend une jeune fille saine, confiante, innocente, la salit du résultat de ses débauches, la rend mère d'un pauvre petit être dont l'avenir est tel que ceux qui l'aiment le plus ne savent s'ils doivent faire des vœux pour sa vie ou pour sa delivrance immédiate! Cet homme a infligé à celle qu'il a épousée la suprême insulte, il l'a rendue victime du plus odieux attentat. Il l'a avilie. Il lui a pour ainsi dire imposé le contact avec la fille des rues dont il lui a transmis la tare. Il a créé entre elle et cette femme à tout le monde, je ne sais quelle mystérieuse parenté. C'est le sang empoisonné de cette prostituée qui empoisonne son enfant et qui l'empoisonne elle-même. Cette

créature abjecte, elle vit, en nous, elle est dans la famille et il l'a fait asseoir à notre foyer. Il a souillé l'imagination et la pensée de ma pauvre petite comme il a souillé son corps et il a lié à jamais, dans son esprit, l'idée de l'amour qu'elle avait placé si haut à je ne sais quelles horreurs d'hôpital. Il l'a atteinte dans sa dignité et dans sa pudeur, dans son amour et dans son enfant; il l'a frappée de déchéance physique et morale. Il l'a comme inondée de bassesses. — Et la loi est ainsi, et les mœurs sont telles que cette femme ne peut se séparer de cet homme qu'à l'aide d'un procès dont le scandale retombera sur elle ou sur son enfant! Eh bien, je ne m'adresserai pas à la loi. Depuis hier je me demandais si mon devoir n'était pas d'aller trouver ce monstre et de l'abattre d'une balle dans la tête, comme on fait d'un chien enragé. Je ne sais quelle faiblesse — quelle lâcheté — il n'y a pas d'autre mot — m'avait retenu et m'avait décidé à m'adresser à la loi. Puisque la loi ne me défend pas, je me ferai justice moi-même. Sa mort sera peut-être un bon avertissement pour les autres.

LE MÉDECIN, *posant son chapeau.*

Vous passerez en cour d'assises.

LE BEAU-PÈRE.

Et je serai acquitté.

LE MÉDECIN.

Oui! Mais après la révélation publique de toutes vos misères. Le scandale sera plus grand, le malheur sera plus grand, voilà tout. Et qui vous dit que le lendemain de votre acquittement vous ne verriez pas se dresser devant vous un autre juge, plus autorisé et plus sévère; qui vous dit que votre fille, comprenant sa détresse que vous auriez faite définitive, prise enfin de pitié pour celui que vous auriez tué, ne vous demanderait pas impérieusement de quel droit vous auriez agi, de quel droit vous

auriez fait une orpheline, qui, elle aussi, pourrait un jour exiger des comptes!

LE BEAU-PÈRE, *parlant avant que le médecin ait fini.*

Alors, qu'est-ce que je dois faire?

LE MÉDECIN, *immédiatement.*

Pardonner.

Silence.

LE BEAU-PÈRE, *sans énergie.*

Jamais!

LE MÉDECIN.

Mais, enfin, monsieur, pour être aussi inflexible, êtes-vous donc bien certain qu'il n'a pas dépendu de vous, à un moment donné, d'épargner à votre fille la possibilité d'un tel malheur?

LE BEAU-PÈRE.

Moi! Il aurait dépendu de moi... J'aurais une part de responsabilité...

LE MÉDECIN.

Eh oui, monsieur! Lorsqu'il a été question de ce mariage, vous vous êtes certainement informé de l'état de fortune de votre futur gendre; vous avez demandé qu'on établisse devant vous que son rapport était constitué par de bonnes valeurs, cotées à la Bourse, vous avez aussi pris des renseignements sur sa moralité; vous n'avez oublié qu'un point, le plus important, c'est de lui demander s'il était en bonne santé. Vous ne l'avez point fait.

LE BEAU-PÈRE.

Non.

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

LE BEAU-PÈRE.

Parce que ce n'est pas l'usage.

LE DOCTEUR.

Eh bien, il faudrait que cela devint l'usage, et qu'un

père de famille, avant de donner sa fille à un homme, prit autant de précautions qu'une administration qui accepte un employé.

LE BEAU-PÈRE.

Vous avez raison, il faudrait qu'une loi...

LE DOCTEUR.

Eh non, monsieur! Ne faites pas une loi nouvelle, nous en avons déjà trop. Il n'en est pas besoin. Il suffirait qu'on sût un peu mieux ce qu'est la syphilis. La coutume s'établirait bien vite pour un fiancé de joindre à toutes les paperasses qu'on lui demande un certificat de médecin, une patente nette attestant qu'il n'a pas à subir de quarantaine et qu'on peut l'accueillir dans une famille sans avoir à redouter d'accueillir la peste avec lui. Ce serait bien simple. Une fois l'habitude prise, le fiancé, de même qu'il va chez le prêtre chercher un billet de confession avant d'aller à l'église, passerait chez le médecin prendre un bulletin de santé avant d'entrer à la mairie. Et vous empêcheriez beaucoup de malheurs... Aujourd'hui, avant de conclure un mariage, on réunit les deux notaires des familles. Il serait au moins aussi utile de réunir leurs médecins. Vous voyez, monsieur, que votre enquête sur votre gendre a été incomplète. Votre fille pourrait vous demander pourquoi, vous, père, qui devez savoir ces choses, vous n'avez pas eu souci de sa santé autant que de sa fortune. Je vous dis qu'il faut pardonner.

LE BEAU-PÈRE.

Jamais.

LE DOCTEUR.

Allons, monsieur... puisqu'il faut employer le dernier argument, je l'emploierai. Pour être aussi sévère et aussi impitoyable êtes-vous donc vous-même sans péché?

LE BEAU-PÈRE.

Je n'ai pas eu de maladie honteuse, moi!

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas cela que je vous demande. Je vous demande si vous ne vous êtes jamais exposé à en avoir une. Vous vous y êtes exposé!... Alors ce n'est pas de la vertu que vous avez eue, monsieur... c'est de la chance. Et c'est une des choses qui m'irritent le plus, ce terme de « maladie honteuse » que vous venez d'employer. Comme toutes les autres maladies, celle-là est une de nos misères et il n'y a jamais de honte à être malheureux — même si on l'a mérité. *S'animant.*) Allons! Allons!... il faudrait s'entendre! Parmi les hommes les plus rigoristes, parmi ceux qui, dans leur pudeur de bourgeois anglais, n'osent pas prononcer le nom de la syphilis, ou qui prennent les mines les plus effarouchées, les plus dégoûtées, lorsqu'ils consentent à en parler, qui traitent les syphilitiques comme des coupables, je voudrais savoir combien il y en a qui ne se sont jamais exposés à pareille mésaventure, combien il y en a qui n'ont possédé que des vierges. Ceux-là, seuls, ont le droit de parler. Combien sont-ils? Sur mille hommes, y en a-t-il quatre? Eh bien! ces quatre-là exceptés — entre tous les autres et les syphilitiques, il n'y a que la différence d'un hasard... (*D'un trait.*) Et encore, la sympathie devrait-elle aller à ceux-ci, puisqu'ils souffrent, et que s'ils ont commis la même faute, ils ont, du moins, eux, le mérite de l'expiation. (*Se reprenant.*) Non, qu'on me laisse tranquille une bonne fois avec cette hypocrisie!... Rappelez-vous votre jeunesse. Ce qui atteint votre gendre, vous l'avez mérité autant que lui, plus que lui, peut-être. Ayez donc pour lui la pitié, la bienveillance que doit avoir le coupable impuni pour le coupable moins heureux sur lequel le châtiment s'est abattu. Hein?

LE BEAU-PÈRE.

Vous avez des façons à vous de présenter les choses...

LE DOCTEUR.

N'ai-je pas raison?

LE BEAU-PÈRE.

Peut-être, mais je ne puis pourtant pas dire cela à ma fille, pour la décider à retourner avec son mari.

LE DOCTEUR.

Vous lui donnerez d'autres arguments.

LE BEAU-PÈRE.

Lesquels, mon Dieu?

LE DOCTEUR.

Lesquels? Il n'en manque pas. Vous lui direz qu'une séparation serait un malheur pour tous, que son mari est le seul qui puisse avoir assez de dévouement pour l'aider à sauver son enfant. Vous lui direz qu'avec ces ruines de son premier bonheur, elle peut s'en édifier un autre fort enviable. Vous ajouterez à cela tout ce que votre cœur de brave homme vous inspirera et nous nous arrangerons pour que le prochain enfant du couple réconcilié soit robuste et vigoureux.

LE BEAU-PÈRE.

Est-ce possible?

LE DOCTEUR.

Oui! oui! oui! Mille fois oui! Il y a une phrase que je répète à chaque occasion et que je voudrais afficher sur les murs, c'est celle-ci : « La syphilis est une impérieuse personne qui ne veut pas qu'on méconnaisse sa puissance. Elle est terrible pour qui la croit insignifiante et bénigne pour qui sait combien elle est dangereuse. Elle est comme certaines femmes, elle ne se fâche que si on la néglige. » Vous direz encore cela à votre fille... vous la jetterez dans les bras de son mari, dont elle n'a plus rien à redouter, et je vous garantis que vous serez un joyeux grand-père dans deux ans d'ici.

LE BEAU-PÈRE.

Vous m'avez troublé, docteur. Je ne sais si je pourrai jamais aller jusqu'à l'oubli, mais je vous promets de ne

commettre aucun acte irréparable et de ne pas m'opposer à un rapprochement si, dans un laps de temps que je ne puis évaluer, ma pauvre enfant se résignait au pardon.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! Mais si vous avez une autre fille, gardez-vous de la faute que vous avez commise lorsque vous avez marié la première.

LE BEAU-PÈRE.

Est-ce que je savais ?

LE DOCTEUR.

Ah ! voilà ! vous ne saviez pas ! Vous êtes père et vous ne saviez pas ! Vous êtes député, vous avez assumé la charge et l'honneur de faire les lois, et vous ne savez pas! Vous ignorez la syphilis, comme probablement vous ignorez l'alcoolisme et la tuberculose ?

LE BEAU-PÈRE.

Mais...

LE DOCTEUR.

Bon. Je vous excepte si vous voulez. Je parle des autres, de ces cinq cents et je ne sais combien qui sont là-bas, au bout du pont, et s'intitulent les Représentants du peuple. Ils ne parviennent pas à trouver une heure pour parler de ces trois dieux farouches auxquels l'Égoïsme et l'Indifférence font chaque jour de terribles, d'épouvantables sacrifices humains. Ils n'ont pas de loisirs pour combattre la Trinité féroce qui supprime chaque jour des milliers d'existences. L'alcoolisme ! Il faudrait interdire la fabrication des poisons et restreindre le nombre des débitants, mais comme on a peur des gros distillateurs qui sont riches et puissants et des petits débitants qui sont les maîtres du suffrage universel, on s'endort la conscience en se lamentant sur l'immoralité de la classe ouvrière, et en faisant des petites brochures ou des sermons. Fumistes !... La tuberculose ! on sait bien que le vrai remède, ce serait

le salaire suffisant et la démolition des logements insalubres dans lesquels on entasse ceux qui travaillent, ceux qui sont à la fois les plus utiles et les plus malheureux. On n'en veut pas de ce remède, parbleu ! Alors, on invite les ouvriers à ne pas cracher par terre. C'est admirable ! Mais la syphilis, pourquoi ne vous en occupez-vous pas ? Pourquoi donc, un jour, après avoir fait des ministres chargés de défendre toutes sortes de choses, n'en feriez-vous pas un chargé de défendre la santé publique ?

LE BEAU-PÈRE.

Mon cher docteur, vous tombez dans le travers français qui consiste à considérer le gouvernement comme la cause de tous les maux. Montrez-nous le chemin, messieurs les savants, et puisqu'il s'agit de choses que vous connaissez, et que nous ignorons, commencez par nous indiquer les mesures que vous croyez nécessaires...

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! elle est bien bonne... Il y aura dix-huit ans bientôt qu'un projet de cette nature, élaboré par l'Académie de médecine, approuvé par elle à *l'unanimité*, a été envoyé au ministre compétent. On n'en à jamais entendu reparler.

LE BEAU-PÈRE.

Croyez-vous donc qu'il y ait véritablement des mesures...

LE DOCTEUR.

Vous allez les indiquer vous-même. Voici ce qui s'est passé. Hier, en recevant votre carte et en y lisant votre qualité, j'ai cru que vous désiriez vous documenter, et après vous avoir fixé, ici, l'heure de votre visite, j'ai fait sortir de mon service deux personnes que je voulais vous montrer. Rassurez-vous, je ménagerai vos nerfs, aucun de ceux et de celles que vous allez voir n'a de tare apparente. Je m'étais dit hier : « Enfin, voilà un député qui va prendre en main la cause qui nous est chère... » Je m'étais

trompé. Vous veniez pour un autre sujet. Tant pis. — Je vous tiens, je ne vous lâche pas.

Et je vais vous donner la preuve que notre plus grande ennemie c'est l'ignorance. Vous entendez, l'ignorance... Vous allez voir... (*Il va à la porte.*) Cela me met hors de moi. Qu'est-ce que vous voulez ! Nous ne pouvons pourtant pas aller les chercher, les malades. (*A une femme au dehors.*) Entrez, madame. (*Au beau-père.*) Tenez, en voici un exemple... Voilà une femme qui est très sérieusement atteinte... Je le lui ai dit... Je lui ai dit de venir tous les huit jours... (*A la femme.*) Est-ce vrai ?

L'OUVRIÈRE.

Oui, monsieur.

SCÈNE III

LES MÊMES, UNE OUVRIÈRE.

LE DOCTEUR, *colère.*

Et il y a combien de temps que vous êtes venue ?

L'OUVRIÈRE.

Trois mois.

LE DOCTEUR.

Trois mois ! Alors, vous croyez que je puis vous soigner dans ces conditions-là ! J'y renonce, vous entendez, vous me découragez !... Vous me découragez !... Enfin, pourquoi n'êtes-vous pas venue ?... Vous ne savez donc pas que vous avez une maladie grave, très grave ?...

L'OUVRIÈRE.

Oh ! si, monsieur, je le sais bien, puisque mon mari en est mort.

LE DOCTEUR, *s'adoucissant.*

Votre mari en est mort?

L'OUVRIÈRE.

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Il ne s'était pas soigné?

L'OUVRIÈRE.

Non, monsieur.

LE DOCTEUR.

Ça ne vous a pas servi d'exemple?

L'OUVRIÈRE.

Je ne demanderais pas mieux que de venir aussi souvent que vous le diriez, mais ça coûte trop cher.

LE DOCTEUR.

Comment, ça coûte trop cher?

LE BEAU-PÈRE.

Les consultations sont gratuites?

L'OUVRIÈRE.

Oui, monsieur. Mais elles sont aux mêmes heures que le travail. Et puis, c'est loin de chez nous, ici. On est beaucoup de malades il faut attendre son tour... C'est une matinée... quelquefois une journée de perdue... Et le patron mécontent vous menace de vous mettre à la porte... Alors, on reste sans venir jusqu'à ce qu'on ne puisse plus faire autrement... Et puis...

LE DOCTEUR.

Quoi?

L'OUVRIÈRE.

Oh! rien, monsieur, vous êtes déjà trop bon.

LE DOCTEUR.

Si, parlez...

L'OUVRIÈRE.

Eh bien... Je sais bien que je ne devrais pas faire la

dégoûtée... Mais je n'ai pas toujours été aussi pauvre... Avant le malheur de mon mari nous étions établis... Alors, n'est-ce pas, on est un peu fier... J'ai toujours vécu de mon travail... Je ne suis pas une fille des rues... Alors, d'attendre comme ça, avec tout le monde... d'être forcé de dire tout haut, devant tout le monde, toutes ses misères... J'ai tort, je sais bien... je me raisonne... mais, tout de même, c'est dur, monsieur, je vous assure que c'est bien dur...

LE DOCTEUR.

Pauvre femme... (*Un temps. Très doux.*) C'est votre mari qui vous a contagionnée ?

L'OUVRIÈRE.

Oui monsieur... Tout ce qui nous est arrivé vient de lui... Nous étions établis en province... il a pris le mal... il est devenu à moitié fou... il ne savait plus gouverner sa maison... il faisait des commandes à tort et à travers, pour des sommes considérables... On ne pouvait pas payer à l'échéance.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ne s'est-il pas soigné ?

L'OUVRIÈRE.

Il ne savait pas... Alors, on a tout vendu, et nous sommes venus à Paris... Mais nous n'avions plus un sou. Il s'est décidé à aller à la consultation à un hôpital.

LE DOCTEUR.

Eh bien ?...

L'OUVRIÈRE.

On lui a bien donné la consultation, mais on lui a refusé les médicaments.

LE DOCTEUR.

Comment cela ?

L'OUVRIÈRE.

Parce que nous n'étions à Paris que depuis trois mois.

Quand on n'a pas six mois de domicile, on n'a pas le droit aux remèdes pour se soigner.

LE BEAU-PÈRE.

Est-ce vrai, cela ?

LE DOCTEUR.

Oui, monsieur, c'est le règlement.

L'OUVRIÈRE.

Vous voyez que ça n'est pas notre faute.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez pas d'enfants ?

L'OUVRIÈRE.

Je n'ai jamais pu mener une grossesse jusqu'à la fin... Mon mari a été pris tout au début de notre mariage... pendant qu'il faisait ses vingt-huit jours... Il y a des femmes autour des casernes...

Silence.

LE DOCTEUR.

Allons, c'est bon... voilà mon adresse... vous viendrez chez moi le dimanche matin... (*Arrivé à la porte il lui glisse une pièce dans la main. Bourru.*) Allons, allons, prenez ça!... Vous n'allez pas faire la fière avec moi, par exemple!... Allez!... allez!... Je n'ai pas le temps de vous écouter... Chut! chut!... (*Il la pousse dehors. A quelqu'un qu'on ne voit pas :*) Monsieur...

UN PÈRE, *au dehors.*

Je suis le père d'un jeune homme que vous avez vu ce matin... Je vous ai demandé de venir vous parler après la consultation...

LE DOCTEUR.

Oui, parfaitement, je vous reconnais, monsieur... Votre fils, c'est ce collégien ?

UN PÈRE, *sur la porte.*

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Vous pouvez parler devant monsieur.

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, LE BEAU-PÈRE, UN PÈRE.

LE PÈRE.

Je voudrais que vous me disiez, à moi, si vraiment vous pouvez guérir mon fils. Nous sommes de petits boutiquiers, nous nous étions saignés aux quatre veines pour le mettre au collège... Et voilà... Je voudrais que ce qui nous arrive n'arrive plus aux autres... C'est à la sortie du collège, monsieur, que mon pauvre enfant a été attiré par une de ces femmes. Est-ce qu'on devrait les laisser débaucher des enfants de quinze ans?... Est-ce qu'il n'y a pas assez de police pour empêcher ça, si on voulait... Dites, monsieur?

LE DOCTEUR.

Si.

LE PÈRE.

C'est donc qu'on ne veut pas?

LE DOCTEUR.

Je ne sais pas...

LE PÈRE.

Voilà mon fils... Il vaudrait mieux qu'il soit mort... Un si beau garçon... Et bon, monsieur... Et dont nous étions si fiers...

LE DOCTEUR.

Ne désespérez pas. Nous tâcherons de le guérir... (*Désolé.*) Mais pourquoi avez-vous attendu aussi longtemps pour me l'amener?

LE PÈRE.

Est-ce que je savais ce qu'il avait?... Il n'a pas osé me le dire, monsieur, il a eu peur que je le gronde. Pendant ce temps-là, le mal faisait son chemin. Quand il s'est senti vraiment touché, il est allé, en cachette de moi, trouver des charlatans qui l'ont volé, monsieur, et qui ne l'ont pas soigné... Ça encore, est-ce que ça devrait être permis? Ils sont donc bien occupés ceux qui nous gouvernent, pour ne pas avoir le temps de penser à cela... Est-ce que ça n'est pas plus important que tout?

LE DOCTEUR.

Vous avez raison. Leur excuse, c'est qu'ils ne savent pas... Reprenez courage, monsieur... Nous avons guéri des malades plus atteints que votre fils... Et quant aux autres... peut-être un jour pensera-t-on à eux... (*Il le reconduit jusqu'à la porte. Au beau-père :*) Vous le voyez, monsieur, le vrai remède est dans une modification des mœurs. Il faudrait qu'on cessât de traiter la syphilis comme un mal mystérieux dont on ne doit même pas prononcer le nom...

LE DÉPUTÉ.

On ne peut pourtant pas dévoiler aux enfants, dans nos établissements d'enseignement...

LE DOCTEUR.

Et pourquoi pas?

LE DÉPUTÉ.

Il est des curiosités qu'il serait imprudent d'éveiller...

LE DOCTEUR, *plus exalté.*

Croyez-vous donc que vous les empêchez de naître, ces curiosités? Je fais appel à ceux et à celles qui ont passé par les collèges et les pensions... Ces curiosités, on ne les étouffe pas et elles se satisfont comme elles peuvent, vilainement, bassement. Il n'y a rien d'immoral dans l'acte qui perpétue la vie au moyen de l'amour... Mais

nous organisons autour de lui, vis-à-vis de nos enfants, une gigantesque et rigoureuse conspiration du silence. Un bon bourgeois conduira bien sa fille et son fils dans ces fameux « music-halls » où s'entendent des refrains à faire rougir les singes, mais il n'admettra pas qu'on s'entretienne sérieusement, devant eux, de cet acte d'amour qu'ils ne doivent connaître, semble-t-il, que par des blasphèmes et des profanations... Pas de milieu, en effet : ou c'est la chose dont on ne parle pas sans rougir, ou c'est celle sur laquelle s'exercent les sous-entendus de café-concert et des plaisanteries de corps de garde. La pornographie est admise; la science ne l'est pas. C'est cela qu'il faudrait changer! Il faudrait élever l'esprit du jeune homme en soustrayant ces faits au mystère et à la blague; il faudrait éveiller en lui l'orgueil de ce pouvoir créateur qui fait de chacun de nous l'égal d'un dieu ; il faudrait lui faire comprendre qu'il est une sorte de temple où s'élabore l'avenir de la race, et lui enseigner qu'il doit transmettre intact l'héritage dont il a le dépôt, héritage précieux que toutes les larmes, les misères et les souffrances d'une interminable lignée d'ancêtres ont constitué douloureusement.

LE BEAU-PÈRE.

Ce qu'il faudrait encore, et surtout, je le devine. C'est remonter jusqu'à la source. Il faudrait atteindre la prostitution et sévir contre ces misérables femmes, véritables empoisonneuses.

LE DOCTEUR.

Empoisonneuses! Vous oubliez qu'elles ont été d'abord empoisonnées! Je vais vous faire voir l'une d'entre elles. Je vous préviens qu'elle ne s'exprime pas comme une duchesse. Peu importe. Pour la faire parler, je vais flatter sa manie. Elle veut être danseuse.

Entre une fille d'une vingtaine d'années, jolie, gaie, l'air très bien portant.

SCÈNE V

LE DOCTEUR, LE BEAU-PÈRE, UNE FILLE.

LE DOCTEUR.

Ça va bien depuis ce matin ? (*Sans attendre la réponse.*) Dis-moi, tu veux toujours être danseuse ?

LA FILLE.

Sûr.

LE DOCTEUR.

Eh bien, monsieur est un ami du directeur de l'Opéra, il peut te recommander. Tu es contente...

LA FILLE.

Oui. Mais... si on va aux renseignements, je suis cuite...

LE DOCTEUR.

On n'ira pas... Seulement tu vas dire à monsieur quels sont tes goûts, ce que tu veux faire, ce que tu as fait... tu vas causer avec lui...

LA FILLE.

Mes parents, c'étaient des gens très bien. Ils m'avaient mise en pension.

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Inutile de raconter cette histoire-là. Monsieur ne la croira pas.

LA FILLE.

Ah!... Ben alors, si je lui dis la vérité il ne voudra pas me recommander à son ami.

LE DOCTEUR.

Mais si, mais si. Voyons... tu es venue à Paris...

LA FILLE.

Oui...

LE DOCTEUR.

On t'a placée comme domestique.

LA FILLE.

Eh bien, oui...

LE DOCTEUR.

Quel âge avais-tu ?

LA FILLE.

Eh bien, dix-sept ans passés...

LE DOCTEUR.

Et puis tu as eu un bébé ?

LA FILLE, *comme étonnée de la demande, trouvant la chose toute naturelle.*

Eh bien, oui, à dix-huit ans.

LE DOCTEUR.

Qui était-ce, le père ?

LA FILLE, *de même.*

Ben, c'était mon patron.

LE DOCTEUR.

Enfin... parle... voyons... raconte... Ta maitresse a su que tu étais enceinte. Alors ?...

LA FILLE, *du même ton.*

Ben, elle m'a renvoyée... J'aurais été à sa place que j'en aurais fait autant.

LE DOCTEUR.

Ne me force pas à t'arracher les mots comme ça... Je te dis de raconter, allons!... Monsieur est de la campagne, il ne sait pas comment ça se passe.

LA FILLE, *très gaie.*

Ah ben! fallait le dire... Voilà... Il avait retiré ses pan-

toufles, la nuit, il est monté dans ma chambre et il m'a dit : si tu cries je te flanque à la porte... alors...

LE DOCTEUR.

Non... Prends ton histoire seulement à partir du moment où tu as été sans place.

LA FILLE.

Ben, si vous croyez que c'est ça qui va faire rigoler monsieur.

LE DOCTEUR.

Va toujours. Raconte ce que tu fais maintenant.

LA FILLE.

Je me soigne.

LE DOCTEUR.

Avant de te soigner?

LA FILLE.

Je faisais mon cinq heures sur les boulevards.

LE DOCTEUR.

Comment?... va... parle... monsieur est de la province.

LA FILLE.

C'est vrai... Je ne peux jamais me figurer qu'il y a quelqu'un qui ne sache pas ça... Voilà... Je fais la petite ouvrière... en toilette très, très simple... des frusques exprès pour ça... j'ai un petit paquet dans une serviette noire... je marche le long des boutiques... Ça, c'est fatigant, parce que, pour bien le faire, il faut aller vite... Puis je m'arrête à la devanture d'un magasin... Neuf fois sur dix, ça y est. Ce qu'il y a de rigolo, par exemple, c'est que les hommes, on croirait qu'ils se sont donné le mot pour la manière de vous aborder... Ils ont deux phrases... Ils ne sortent pas de là... C'est ou : « Vous allez bien vite, mademoiselle », ou bien : « Vous n'avez pas peur, toute seule? » Ça ou autre chose, on sait bien ce que ça veut dire, n'est-ce pas? Ou bien encore, je me mets en « jeune

veuve. » Là aussi, faut marcher vite, c'est vrai, mais ça rapporte, je ne comprends pas pourquoi par exemple... Au bout d'une minute de conversation devant le magasin Ils savent bien que je ne suis pas une jeune veuve, pas vrai ?... Ça ne fait rien, l'effet est produit, ils continuent tout de même... (*Sérieuse.*) Y a des choses, comme ça, qu'on ne s'explique pas.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est, tes clients ? Des petits employés, des commis voyageurs ?

LA FILLE.

Voyez-vous ça !... Je n'ai que des messieurs très bien.

LE DOCTEUR.

C'est eux qui le disent.

LA FILLE.

D'abord, je le vois bien : il y en a des tas de décorés... C'est même amusant... Ils sont décorés quand on les rencontre... ils vous suivent... Crac !... ils ne le sont plus. Ça m'a intriguée... J'ai vu dans une glace, ils n'ont l'air de rien, mais tout en marchant, ils font sauter leur ruban d'un coup de pouce comme quand on écosse des petits pois, vous savez ?...

LE DOCTEUR.

Oui, nous savons. Parle-nous de ton enfant... Qu'est-ce qu'il est devenu ?

LA FILLE.

Ben, j'l'ai laissé rue Denfert...

LE DOCTEUR, *au beau-père.*

Aux Enfants trouvés...

LE BEAU-PÈRE.

Cela ne vous a rien fait?

LA FILLE.

Ça valait mieux que de l'emmener crever de faim avec moi.

LE BEAU-PÈRE.

Mais c'était votre enfant...

LA FILLE.

A son père aussi, c'était son enfant. Est-ce qu'il s'en est occupé, lui?... Voilà encore que vous me faites reparler de ça... Ça m'embête... Mais enfin, vous êtes là tous les deux, voulez-vous me dire ce que je pouvais faire? Le mettre en nourrice? Si j'avais été certaine de gagner assez d'argent, sûr que je l'aurais mis en nourrice. Seulement je voulais me replacer... C'est pas avec les vingt-cinq ou trente francs que j'aurais gagnés, que je pouvais payer les mois, pas vrai?... Du moment que je voulais rester honnête, je ne pouvais pas garder mon enfant...

LE BEAU-PÈRE.

C'est effroyable !...

Le docteur l'arrête d'un geste.

LA FILLE.

Ça, c'est comme je vous le dis... Enfin, connaissez-vous un autre moyen?... Vous voyez bien, vous n'avez rien à dire tous les deux... (*Reprenant.*) Alors, c'est pas la peine de se faire de la bile... Vous me répondrez... « T'as pas été honnête tout de même. » C'est vrai... quoi... j'ai pas pu durer dans mes places... et puis... quand on a faim et qu'un joli garçon vous offre à dîner, faudrait vraiment être en bois pour refuser... Si encore j'avais eu un métier !... J'en avais pas... Alors, finalement ça m'a conduite à Saint-Lazare... Seulement ça, c'est encore une histoire que je ne comprends pas... On m'y a mise parce que j'étais malade... Ces saligauds d'hommes vous flanquent une vilaine maladie, et c'est moi qu'on fiche en prison... C'est un peu fort.

LE DOCTEUR.

Tu t'es bien vengée... d'après ce que tu m'as dit.

LA FILLE, *joyeuse.*

Oui, il y a eu de la rebiffe... (*Au beau-père.*) Faut que je vous raconte ça tout de même... Avant qu'on me mette à Saint-Lazare, le jour même où je venais d'apprendre que j'étais pincée, je rentrais furieuse, naturellement... boulevard Saint-Denis, savez-vous qui je rencontre ?... Mon ancien patron... Ça c'est le bon Dieu qui l'a voulu... Je me dis : Toi, mon bonhomme, voilà le moment de te faire payer ce que tu me dois... avec les intérêts... J'y fais une risette... Ah ! ça n'a pas été long, allez... (*Tragique.*) Et quand je l'ai eu quitté, je ne sais quelle colère, quelle rage m'a passé dans le sang... j'ai pris tous ceux qui ont voulu... pour ce qu'ils m'offraient, pour rien, s'ils n'offraient rien... j'en ai emmené tant que j'ai pu... et les plus jeunes et les plus beaux... Ben quoi ! j'faisais que leur rendre ce qu'ils m'avaient donné !... C'est depuis ce moment-là que je n'en veux plus à personne... et que je trouve que tout est rigolo... Les autres femmes, elles font comme moi... mais elles, c'est pas pour se venger, c'est pour avoir du pain... Malgré qu'on soit malade faut qu'on mange tout de même, pas vrai? (*Silence.*) Alors, pour danseuse, vous penserez à moi, dites ? Le patron vous donnera mon adresse...

LE BEAU-PÈRE.

Je vous le promets.

LA FILLE.

Merci, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE DERNIÈRE

LE BEAU-PÈRE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas sans raison, monsieur, que j'avais gardé pour la fin la confession de cette malheureuse. Tout me paraît s'y résumer. Cette victime, transformée en fléau, est le symbole du Mal créé par nous et qui retombe sur nous. Je n'ai rien à ajouter. (*Avec légèreté.*) Mais si, à la Chambre des députés, vous pensez un peu à ce que vous venez de voir, nous n'aurons pas perdu notre temps.

RIDEAU.

LES HANNETONS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre
de la Renaissance, le 3 février 1906.

PERSONNAGES

PIERRE	MM. L. Guitry.
UN MONSIEUR	Guy.
BROCHOT	Arquillière.
LE SAUVETEUR	Delorme.
LE PÈRE LANGLOIS	Berthier.
CHARLOTTE	Mlles Polaire.
ISABELLE	J. Heller.
PHRASIE	Mmes Claudia.
MADAME LANGLOIS	C. Delys.
LA DAME DU QUATRIÈME	J. Castel.

LES HANNETONS

ACTE PREMIER

Le décor représente une grande pièce, servant à la fois de salle à manger et de salon. A gauche, premier plan, la porte d'entrée, donnant directement sur l'escalier. Au fond, une porte d'intérieur. Entre la porte et le bureau, devant la cheminée, une table ronde de salle à manger et trois chaises autour. Au fond, à droite, un buffet. A droite, en oblique, entre deux fenêtres, un divan. A gauche du divan, une petite table et une chaise. Tout à fait à droite, premier plan, un petit bureau de dame; une chaise devant, une à côté. Au mur, des affiches illustrées, des kakémonos sans valeur. Au-dessus de la cheminée, une glace. Un moulage de la Vénus de Milo. Des fleurs. Mai.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, BROCHOT, *puis* PIERRE. *Au lever du rideau, Brochot écrit au bureau de droite. Charlotte, debout, essuie ses yeux. Pierre entre par la gauche (chapeau, pardessus, canne, serviette). Charlotte lui fait signe de se taire. Brochot se retourne. Les deux hommes échangent un léger salut. Pierre retire son pardessus et va le porter avec sa canne et son chapeau dans la chambre du fond. Il revient aussitôt. Il a laissé sa serviette sur la table. Il porte un ruban violet à la boutonnière.*

BROCHOT, *grave.*

Voilà, madame. J'ai tout lieu de penser que si vous exé-

cutez ponctuellement cette ordonnance, le pauvre petit sera sauvé.

PIERRE, *étouffant un rire en retirant des livres de sa serviette.*

Pfft!

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que tu as!

PIERRE.

Rien.

Il s'assied sur le bord de la table.

CHARLOTTE.

D'abord, je t'ai déjà fait remarquer que les tables ne sont pas faites pour s'asseoir.

PIERRE.

Bien.

Il se déplace.

CHARLOTTE, *à Brochot.*

Je vous demande pardon.

BROCHOT.

Vous lui donnerez matin et soir une cuillerée à café de cette potion.

CHARLOTTE.

Je vais aller la commander tout à l'heure. Alors, c'est grave?

BROCHOT.

Assez grave.

CHARLOTTE.

Mon Dieu!

Petit sanglot.

BROCHOT.

Veillez bien à ce qu'il n'attrape pas froid.

PIERRE, *gouailleur.*

On pourrait l'envoyer dans le Midi.

BROCHOT, *sérieux.*

Si vos moyens vous le permettent, ce serait bon cet hiver, en effet.

CHARLOTTE, *à Pierre.*

Voilà que tu mets tes pieds sur le canapé, à présent?

PIERRE.

Tu crois? C'est sans le faire exprès.

Il les retire.

BROCHOT, *à Charlotte.*

Comme boisson de l'eau de Vichy.

PIERRE, *gouailleur.*

Quelle source?

BROCHOT.

Grande-Grille, c'est préférable. (*A Charlotte.*) Vous veillerez à ce qu'il fasse régulièrement ses petits besoins.

PIERRE.

Avec son petit derrière, madame.

CHARLOTTE, *choquée.*

Je vous prie d'excuser, docteur.

BROCHOT.

Je suis vétérinaire, madame, simplement.

CHARLOTTE.

Je vous demande pardon si je vous ai blessé, monsieur.

BROCHOT, *conciliant.*

Pas du tout. D'ailleurs, il y a de bons médecins.

CHARLOTTE.

Et s'il allait plus mal?

BROCHOT.

Il faudrait me l'envoyer.

CHARLOTTE.

Comment?

BROCHOT.

Mais dans un panier.

CHARLOTTE.

Dans un panier, ouvert à tous les vents ?

BROCHOT.

Ou dans une de ces valises dont un côté est grillagé, et que l'on fait exprès, maintenant, pour le métro.

CHARLOTTE.

Oui, oui, je me rappelle en avoir vu chez le marchand d'articles de voyage au coin de notre rue et du boulevard Saint-Michel. J'en achèterai une...

BROCHOT.

Madame... Monsieur.

CHARLOTTE *et* PIERRE.

Monsieur...

Les deux hommes se regardent un peu longuement en cherchant dans leurs souvenirs. Brochot sort.

SCÈNE II

CHARLOTTE, PIERRE.

CHARLOTTE.

Il est vraiment charmant... et distingué.

PIERRE.

Où diable ai-je vu cette figure ?

CHARLOTTE.

C'est un vétérinaire qui demeure à côté.

PIERRE.

Comment s'appelle-t-il ?

CHARLOTTE.

Brochot...

PIERRE.

Brochot... Brochot... Le nom ne m'est pas inconnu non plus... Je suis certain de connaître cette tête-là. Enfin... (*Un temps.*) Alors, la moumoute à sa mémère est toujours souffrante ?...

CHARLOTTE.

Ne plaisante pas. Bijou est en effet assez malade.

PIERRE, *indifférent.*

Pauvre petit chéri !... Charlotte ? Lolotte ? Petite Lotte ?

CHARLOTTE.

Eh bien ?

PIERRE.

Qui est-ce qui a oublié d'embrasser son ami quand il est rentré ?

CHARLOTTE, *gentille, allant l'embrasser.*

Bonjour, Pierrot.

PIERRE, *la tenant embrassée.*

Bonjour. As-tu bien pensé à moi toute la journée ?

CHARLOTTE.

Tout le temps. Et, cependant, j'ai été bien tourmentée.

PIERRE.

Sais-tu ce qu'on va faire maintenant ?

CHARLOTTE.

Non. Quelque chose d'amusant ?

PIERRE.

De très amusant.

CHARLOTTE.

Tous les deux ?

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Je suis contente.

PIERRE.

On va travailler... à ma collection.

CHARLOTTE.

Tu avais dit : quelque chose de très amusant.

PIERRE.

Mais ça m'amuse beaucoup. Tu vas voir. (*Il atteint un herbier sur un meuble et l'apporte.*) Va chercher ta plume et ton encrier. (*Elle obéit sans entrain, mais sans mauvaise humeur.*) Moi, je vais fixer chaque spécimen, et toi, tu me feras les étiquettes... Voilà la colle... et tu me les passeras prêtes à poser. (*Il a sorti une feuille de papier de l'herbier.*) Ceci, c'est la liste... Tu n'as qu'à copier : le nom de la plante, la date et le lieu où elle a été recueillie. Tu as compris ?

CHARLOTTE.

Oui.

PIERRE.

Alors, installons-nous.

CHARLOTTE.

Dis-moi, Pierre ?...

PIERRE.

Chérie ?

CHARLOTTE.

Avant de commencer...

PIERRE.

Eh bien ?

CHARLOTTE.

Tu n'aimerais pas mieux aller dîner au restaurant ?

PIERRE, *avec douceur.*

Veux-tu bien te dépêcher de t'asseoir là et de chasser ces mauvaises pensées... (*Feuilletant son herbier.*) Est-il beau, mon *Pteris osmunda !* Regarde. Est-il beau ? Hein ?

CHARLOTTE.

Je l'ai déjà vu.

PIERRE.

Moi aussi. Mais c'est bon de le revoir. Il m'a coûté assez cher... Ça, vois-tu, c'est une de mes folies de jeune homme. (*Elle lui passe une étiquette.*) C'est parfait.

Pendant ce qui suit, il fixe la tige de sa plante avec des petites bandelettes de papier gommé.

CHARLOTTE.

Et après dîner qu'est-ce qu'on fera ?

PIERRE.

Je préparerai ma leçon pour demain... Je me demande où j'ai bien pu rencontrer ton vétérinaire.

CHARLOTTE, *ne pouvant pas lire un nom.*

Quoi ?... En voilà un nom à coucher dehors !

PIERRE.

Pour une plante, elle en a l'habitude. (*Lisant :*) *Polystichum filixmas.* C'est la fougère ordinaire.

CHARLOTTE.

Alors, pourquoi ne pas mettre : « Fougère ordinaire » ?

PIERRE.

On n'y aura pas pensé.

CHARLOTTE.

Isabelle va venir, tu sais.

PIERRE.

Encore !

CHARLOTTE.

Ça fait la troisième fois depuis que je l'ai retrouvée. Et puis, elle ne t'a pas encore vu, elle veut te connaître.

PIERRE.

J'ai peur qu'elle ne soit une mauvaise fréquentation pour toi.

CHARLOTTE.

Isabelle ?

PIERRE.

Elle est trop élégante, trop riche. De la voir, ça te donnera de mauvaises pensées.

CHARLOTTE.

Comme le restaurant.

PIERRE.

Et puis, c'est une femme entretenue.

CHARLOTTE.

Je te trouve comique.

PIERRE.

Parce que ?...

CHARLOTTE.

Et moi, qu'est-ce que je suis ?

PIERRE.

Toi, tu es ma compagne.

CHARLOTTE.

C'est gentil, ça.

PIERRE.

On n'est une femme entretenue qu'au-dessus d'un certain taux de loyer. Tu es ma compagne, mais tu fais bien mal les chiffres. Recommence-moi cette étiquette-là.

CHARLOTTE.

Tu ne veux plus que je la revoie ?

PIERRE.

Qui ça ? Isabelle ? Si, mais moins souvent.

CHARLOTTE.

Alors, je ne verrai plus personne... Les femmes irrégulières, comme tu dis, tu ne veux pas que je les fréquente, et les autres ne daignent pas me fréquenter. Qu'est-ce que tu entends que je fasse pendant que tu vas donner tes leçons ?

PIERRE.

Il y a ici une quantité de livres instructifs... Coupe-moi

des petites bandes de papier gommé, je n'en ai bientôt plus.

CHARLOTTE.

Je m'ennuie... Je pense, je pense, alors je m'ennuie.

PIERRE.

Plains-toi, tu es rentière.

Il bourre une pipe.

CHARLOTTE.

Écoute... J'ai réfléchi à quelque chose, tantôt, toute seule.

PIERRE.

Tu vois : tu as réfléchi. C'est excellent cela. A quoi as-tu réfléchi ?

CHARLOTTE.

Tu devrais t'habituer à ne plus fumer.

PIERRE.

Tu crois ? (*Naturellement.*) Passe-moi donc des allumettes.

CHARLOTTE.

Non.

PIERRE.

Passe-moi les allumettes.

CHARLOTTE.

Non... Voyons, quand ce ne serait que pour Isabelle. La pipe !...

PIRRRE.

Allons ! Je fais ce sacrifice à Isabelle.

CHARLOTTE.

Tu ne l'aurais pas fait pour moi : Je te remercie.

PIERRE.

Tu es jalouse ?

CHARLOTTE.

C'est mon affaire.

PIERRE.

Ne te fâche pas. Je t'ai cédé. Au fond, tu désirais simplement me commander, m'interdire quelque chose.

CHARLOTTE.

C'est pour ton bien.

PIERRE.

Non. C'est comme lorsque tu me mets, de force, des morceaux dans mon assiette. Ce n'est pas pour que je mange davantage, c'est pour te prouver à toi-même le pouvoir que tu as sur moi... J'attends mon papier gommé...

CHARLOTTE.

Voilà... (*Un petit silence.*) J'ai encore réfléchi à autre chose, cet après-midi.

PIERRE.

Tu me fais peur.

CHARLOTTE.

Tu ne m'aimes plus.

PIERRE.

Bah!

CHARLOTTE.

Tu m'aimes, si tu veux, mais tu ne m'estimes pas.

PIERRE.

Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

CHARLOTTE.

Tu ne me parles jamais de ta famille.

PIERRE.

En quoi ma famille peut-elle t'intéresser ?

CHARLOTTE.

Tu aimes bien ton père, n'est-ce pas ?

PIERRE.

Comme un fils.

CHARLOTTE.

Et ta mère ? Ce doit être une sainte femme, dis ?

PIERRE.

Si tu continues, j'allume ma pipe.

CHARLOTTE.

Je te comprends. Je ne suis pas digne de parler d'elle.

PIERRE.

Mais si, mais si... Ah ! voilà deux nouveaux types de plus dans ma collection... avec des belles étiquettes écrites par ma petite Charlotte, qui est bien gentille et que j'adore, quoiqu'elle fasse bien mal les chiffres... Je t'adore... tu sais... tu as tes petits défauts, comme tout le monde, mais je suis bien heureux avec toi... Et toi, es-tu heureuse ?...

CHARLOTTE.

Je voudrais connaître ta mère.

PIERRE.

Sois juste, mon petit ange. Est-ce que je t'ai jamais manifesté le désir de connaître la tienne ? Non ? Alors, imite ma discrétion.

On frappe à la porte de gauche.

CHARLOTTE.

C'est Isabelle.

Elle va ouvrir. Entre Isabelle, vingt-deux ans. Charlotte l'embrasse. La toilette d'Isabelle est élégante sans être tapageuse.

SCÈNE III

CHARLOTTE, PIERRE, ISABELLE.

ISABELLE.

Je viens en hâte, en passant, parce que je voulais vous

voir, monsieur (*La main, puis à Charlotte.*) et que je te l'avais promis.

CHARLOTTE.

Assieds-toi.

PIERRE.

C'est fort aimable à vous, madame, de n'avoir pas reculé devant l'idée d'un voyage dans ce quartier lointain...

ISABELLE.

Oh! avec le tramway.

PIERRE.

Vous avez eu peur, pour vos chevaux, des gros pavés et des rues en pente.

ISABELLE.

Mes chevaux?

CHARLOTTE, *riant, un peu confuse.*

Ne fais pas attention : je lui avais raconté que tu avais une voiture.

ISABELLE.

En voilà une idée!...

CHARLOTTE.

C'est plus joli...

Rires.

ISABELLE.

Charlotte aurait dû écrire des romans, elle a de l'imagination à un point que vous ne pouvez croire... A l'école, à neuf ans, elle a inventé la mort d'une petite sœur qui n'existait pas... pour avoir le plaisir d'être consolée.

CHARLOTTE.

Oui, je voulais qu'on s'intéresse à moi et qu'on me caresse. Je voudrais que tout le monde m'aime.

ISABELLE.

Et une autre fois...

CHARLOTTE.

Tu m'embêtes avec tes histoires. Je vais descendre avec

toi, j'ai une course à faire. Il faut que j'aille commander la potion pour Bijou. Veux-tu venir le voir? Non, tu n'aimes pas les bêtes. Je vais mettre mon chapeau. (*A Pierre.*) Tu sais, ne lui fais pas la cour, je laisse la porte ouverte.

Elle sort par le fond.

ISABELLE.

Dépêche-toi. (*A Pierre.*) Elle est bien gentille et bien bonne, notre petite Charlotte, et elle vous aime beaucoup.

PIERRE.

Vous me faites plaisir en me disant cela. Mais quelle imagination! comme vous dites. Moi, j'ai cru que vous aviez un équipage. Elle m'avait même dit la couleur de votre coupé.

CHARLOTTE, *revenant.*

Me voilà...

ISABELLE, *se levant pour prendre congé.*

Alors, monsieur, vous m'excusez de partir aussi vite. Une autre fois, je m'arrangerai pour avoir plus de temps.

PIERRE.

J'en serai fort heureux. (*On frappe.*) Entrez!

Entre Brochot.

BROCHOT.

Mesdames... Je vous dérange...

CHARLOTTE.

Vous avez quelque chose à me dire au sujet de Bijou?

BROCHOT.

Non, madame... Je venais... Voici... (*A Pierre.*) Monsieur, je crois bien... Vous êtes bien monsieur Pierre Cottrel?

PIERRE.

Pierre Cottrel... Nous nous sommes déjà rencontrés... n'est-ce pas?...

BROCHOT.

Depuis que je vous ai quitté, je cherche, je cherche : c'est une obsession. Je n'ai pas pu y résister et je vous prie d'excuser mon indiscrétion. Je crois que nous ne nous sommes pas vus tout à l'heure pour la première fois.

PIERRE.

Je le crois aussi. Je le disais à Charlotte. Je suis certain de connaître cette figure-là.

BROCHOT.

Est-ce que vous n'étiez pas à Louis-le-Grand ?

PIERRE.

Si...

BROCHOT.

Ferdinand Brochot...

PIERRE.

Mais oui... attendez... qui était si fort en littérature...

BROCHOT.

Juste !...

PIERRE.

Mais nous étions intimes...

BROCHOT.

Nous avions fait un pacte...

PIERRE, *riant.*

Signé de notre sang !...

BROCHOT.

Ah ! elle est bonne !...

PIERRE.

Ça fait plaisir.

ISABELLE, *à Charlotte.*

Nous allons laisser ces messieurs...

PIERRE.

C'est ça, c'est ça... Nous avons un tas de choses à nous dire... Assieds-toi...

CHARLOTTE, *à Isabelle.*

Il ne me plait pas beaucoup, son nouvel ami, à Pierre...

ISABELLE, *en sortant.*

Il est très gentil...

CHARLOTTE.

Je le trouve commun.

Elles sortent.

SCÈNE IV

BROCHOT, PIERRE.

BROCHOT.

Elle est charmante, madame Cottrel.

PIERRE, *souriant.*

Madame Cottrel, madame Cottrel...

BROCHOT.

Bon, je comprends.

PIERRE.

Le mariage, moi, tu sais... (*Moue.*) Et toi, marié ?

BROCHOT.

Pour qui me prends-tu ?

PIERRE.

A la bonne heure. Je parie que nous avons, sur bien des points, des idées communes.

BROCHOT.

Tu pourrais dire semblables.

PIERRE.

Bien sûr... Sacré Brochot, va !... En avons-nous fait ensemble !

BROCHOT.

Oui. Et penser que nous sommes restés sans nous voir, combien ? Vingt ans ?

PIERRE.

Mais oui... Vingt et vingt quarante.

BROCHOT.

Car nous avons quarante ans.

PIERRE.

Oui, oui.

Petit silence.

BROCHOT.

Oui, oui, oui.

PIERRE.

Alors, tu es vétérinaire ?

BROCHOT.

Tu vois. Et toi ?

PIERRE.

Professeur d'histoire naturelle à l'école Lavoisier... Voilà.

BROCHOT.

Voilà...

PIERRE.

C'est drôle comme on a peu de choses à se dire quand on a été séparés pendant longtemps.

BROCHOT

Je vois que tu fais collection de fougères.

PIERRE.

De filicinées indigènes, simplement.

BROCHOT.

Tu as là une pièce rare.

PIERRE.

J'en ai plusieurs.

BROCHOT.

Tiens... le *Pteris osmunda*. Tu ne l'as pas herborisé toi-même. Tu l'as acheté.

PIERRE.

Oui, à quoi vois-tu ça?

BROCHOT.

Chez Romois.

PIERRE.

Parfaitement.

BROCHOT.

Tu sais qu'il est truqué...

PIERRE.

Qu'est-ce que tu dis?

BROCHOT.

C'est moi qui l'ai fait.

PIERRE.

Hein?

BROCHOT.

On a ses petites ressources. Je travaille pour Romois. J'ai pris deux paires de frondes d'*Amphitrix*, je les ai apprêtées, collées et rapportées sur une tige de *Mureus*. Regarde à la nervure.

PIERRE.

C'est vrai!... Il n'y a pas à dire, c'est vrai!... Tu es un animal, mais tu es admirable. Tu continues le Créateur. Je te salue.

BROCHOT.

Tu n'as pas le *Morbidiculus* de Van Tieghem?

PIERRE.

Cette blague!... Il n'y en a que trois exemplaires en France...

BROCHOT.

Dont un chez moi.

PIERRE.

Non ? Tu me feras voir cela.

BROCHOT.

Quand tu voudras.

PIERRE.

Quand tu voudras toi-même. Aujourd'hui, si ça te plaît.

BROCHOT.

Aujourd'hui. Je serai chez moi à cinq heures.

PIERRE.

J'y serai à cinq heures et quart.

BROCHOT.

Et tu me permettras de t'offrir un *Pteris osmunda* naturel.

PIERRE.

Tu...

BROCHOT.

Je sais maintenant où en trouver de tout faits.

PIERRE.

On en trouve ?

BROCHOT.

A Fontainebleau, dans un coin que je connais.

PIERRE.

Fontainebleau! C'est impossible!

BROCHOT.

Veux-tu que nous y allions ensemble ?

PIERRE.

Il faudrait avoir deux jours de congé... Dans un mois, à la Pentecôte ?

BROCHOT.

Parfaitement.

PIERRE.

Avec nos petites amies... Tu en as une, je suppose...

BROCHOT.

Non. Pas de liaison. Pas si sot. Je te demande pardon.

PIERRE.

Je vois que tu sais comprendre l'existence. Moi, à vingt-cinq ans, je voulais épouser ma cousine. Mon père m'a dit : « Mon enfant, tu as le choix entre deux attitudes : ou être une bête comme moi qui me suis privé de tout pour t'élever, ou faire comme les malins. »

BROCHOT.

Tu as fait comme les malins!

PIERRE.

La vie est trop difficile pour qu'on n'en écarte pas résolument les ennuis et les charges qu'il est possible de laisser aux autres. Mais je reconnais que, sur certains points, ta méthode est supérieure à la mienne.

BROCHOT.

Elle a bien aussi ses petits inconvénients.

PIERRE.

Rien n'est parfait. Mais enfin, si l'on compare notre sort à celui de certains... Savournin, par exemple... Tu te le rappelles!... Marié, mon vieux, trois enfants! Un homme perdu, quoi!

BROCHOT.

Pauvre Savournin!

PIERRE.

Moi, l'exemple de mon père m'a servi... Mon vieux, j'ai réduit au minimum les embarras de l'existence. Je suis fonctionnaire : je n'ai donc pas l'inquiétude du lendemain et je suis sûr d'avoir du pain pour mes vieux jours.

Jusqu'à présent, je me suis contenté de petites amourettes de hasard... Puis, j'ai trouvé cela banal. C'est alors que j'ai rencontré Charlotte, une petite ouvrière de dix-sept ans. Nous nous sommes plu et voilà... Il y a cinq ans que ça dure.

BROCHOT.

Tu as été le premier?

PIERRE.

Il y a là quelque chose d'incompréhensible. C'est tout le contraire de ce qui se passe ordinairement. Je suis certain d'avoir été le premier. J'en suis certain, là ! Eh bien, elle m'a toujours soutenu qu'elle avait eu un amant avant moi.

BROCHOT.

Une idée d'enfant.

PIERRE.

C'est ce que je me suis dit. Mais c'est bizarre...

BROCHOT.

Enfin, tu es heureux.

PIERRE.

Elle est parfaite. Du moins, elle n'a qu'un défaut, c'est sa passion pour les bêtes. Mais je la lui pardonne puisque cela me vaut de t'avoir retrouvé.

BROCHOT.

Tu me flattes.

PIERRE, *riant.*

Tu comprends bien ce que je voulais dire. Je n'en finirais pas si je te détaillais toutes ses qualités. Seulement, n'est-ce pas, c'est jeune, ça a besoin d'être tenu.

BROCHOT.

Tu t'en charges, je suppose.

PIERRE.

Tu l'as dit... Et dévouée !... L'année derrière, j'ai eu la forte grippe, elle m'a soigné comme un ange. Elle a passé des nuits à mon chevet... Je ne l'oublierai jamais,

BROCHOT.

Elle non plus, ne l'oubliera pas. Sois tranquille.

Rentre Charlotte avec une valise à chien.

CHARLOTTE.

Voilà... (*Elle montre le grillage de la valise.*) Vous voyez, il pourra respirer à son aise, mon pauvre Bijou... Ce sera sa petite tuture.

Elle sort par le fond.

BROCHOT.

Alors, à tout à l'heure.

PIERRE.

A tout à l'heure... Pour les fêtes de la Pentecôte, nous irons avec Brochot à Fontainebleau chercher un *pteris.*

CHARLOTTE.

Un ?... Ah ! oui, une herbe ?... Moi, j'aurais mieux aimé aller à Ville-d'Avray.

PIERRE.

Il n'y en qu'à Fontainebleau. On t'expliquera cela.

BROCHOT.

Sois exact, parce que je suis forcé de sortir à cinq heures et demie.

PIERRE.

Entendu.

Poignées de main. Brochot sort.

SCÈNE V

CHARLOTTE, PIERRE.

PIERRE.

Ce vieux Brochot !

CHARLOTTE.

C'est un âne.

PIERRE.

Qui ça ?

CHARLOTTE.

Ton médecin.

PIERRE.

Le vétérinaire ?

CHARLOTTE.

Oui.

PIERRE.

Comment le sais-tu ?

CHARLOTTE.

Heureusement que je ne l'ai pas fait faire, sa potion.

PIERRE.

Pourquoi ?

CHARLOTTE.

Ça le tuait.

PIERRE.

Qui ça ? Bijou ? La moumoute à sa mémère ?

CHARLOTTE.

Oui.

PIERRE.

Qui te l'a dit ?

CHARLOTTE.

J'en suis certaine.

PIERRE.

Mais qui te l'a dit ?

CHARLOTTE.

Quelqu'un qui s'y entend mieux que lui.

PIERRE.

Qui ?

CHARLOTTE.

Tu ne le connais pas.

PIERRE.

Ça ne fait rien.

CHARLOTTE.

Ne t'asseois pas sur la table. Un étudiant en pharmacie que j'ai rencontré. C'est le cousin de mon amie qui est mariée.

PIERRE.

Quelle amie ?

CHARLOTTE.

Celle qui a des propriétés dans le Midi, qui est la femme d'un journaliste. Tu te rappelles ?...

PIERRE.

En effet, tu m'as parlé d'elle. Une amie de pension ?

CHARLOTTE.

Fille d'un capitaine de vaisseau. Il faudra que je lui écrive pour lui demander de ses nouvelles.

PIERRE.

Son cousin ne t'en a pas donné ?

CHARLOTTE.

Quel cousin ?... Ah ! oui... Il n'en avait pas reçu depuis longtemps.

PIERRE.

Chérie ?

CHARLOTTE.

Chéri ?

PIERRE.

Tu n'as pas rencontré de cousin.

CHARLOTTE.

Je te jure.

PIERRE, *avec autorité.*

Tu n'as pas rencontré de cousin.

CHARLOTTE.

Et après ? D'abord, il a une figure qui ne me revient pas, ton vétérinaire. J'ai montré son ordonnance à madame Langlois.

PIERRE.

La concierge ?

CHARLOTTE.

Elle a été garde-malade.

PIERRE.

Tu m'en diras tant.

CHARLOTTE.

Je ne veux plus qu'il voie Bijou.

PIERRE.

Pourquoi as-tu acheté la valise, alors ?

CHARLOTTE.

Tiens, c'est vrai; ce n'était pas la peine. (*Avec éclat.*) Et puis, je ne veux pas aller à Fontainebleau, je veux aller à Ville-d'Avray.

PIERRE.

Nous irons à Fontainebleau cependant.

CHARLOTTE.

Pas moi.

PIERRE.

Alors, j'irai seul.

CHARLOTTE.

Avec ton nouvel ami, le vétérinaire ?

PIERRE.

Avec mon vieil ami Brochot.

CHARLOTTE.

Courir dans les herbes ?

PIERRE.

Tu l'as dit.

CHARLOTTE.

Comme deux jolis petits espiègles ?

PIERRE.

Qui sortent sans leur mère.

CHARLOTTE.

C'est moi, la mère ? J'aurais plutôt l'âge d'être ta fille, mon vieux.

PIERRE.

Écoute, Lolotte. La journée est passée aux trois quarts. Nous n'avons pas eu de scène depuis hier soir. Comme je vais sortir, il y a des chances pour que nous atteignions l'heure du dîner sans nous disputer et, qui sait ! nous passerions peut-être ainsi vingt-quatre heures sans que l'un de nous deux ait pleuré. Ce serait très beau, parce que c'est rare. Tâchons que ce soit. Mets-toi bien dans la tête que j'irai à Fontainebleau, avec Brochot, et que tu ne m'en empêcheras pas, quand bien même je devrais te laisser à la maison. J'y suis fermement résolu. Ne crie pas, ne menace pas, ne supplie pas, ne t'énerve pas, ce serait en pure perte. C'est compris ?

CHARLOTTE, *après un long regard, et sentant l'inutilité d'insister pour le moment.*

Oui. (*Un silence.*) Mon chéri, comme tu me parles durement !... Je crois que tu ne m'aimes plus.

PIERRE.

Encore !

CHARLOTTE.

Depuis quelque temps, tu n'es plus aussi gentil avec moi.

PIERRE.

Ce n'est pas la verité.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que je t'ai fait ?

PIERRE.

Mais, rien.

CHARLOTTE.

Enfin, est-ce que je te trompe, dis ?

PIERRE.

Non. Du moins, je ne crois pas.

CHARLOTTE.

Est-ce que je t'ai jamais trompé ?

PIERRE.

En tout cas, je ne l'ai jamais su.

CHARLOTTE.

Tu mériterais que je t'arrache les yeux... Est-ce gentil de me répondre de cette façon ? Est-ce me récompenser de ma fidélité, de mon attachement ?... Tu me traites comme une rien du tout...

PIERRE.

Allons, j'ai tort. Non, tu ne me trompes pas. Tu ne m'as jamais trompé.

CHARLOTTE.

Alors, pourquoi te détaches-tu de moi ?

PIERRE.

Je ne me détache pas de toi.

CHARLOTTE.

Je ne suis pourtant pas méchante.

PIERRE.

Tu n'es pas méchante, mais tu me fais des scènes.

CHARLOTTE.

Si je ne t'aimais pas, je ne t'en ferais pas. Et ce serait quelquefois dommage, à cause des raccommodements. (*Plus bas.*) Tu ne te rappelles pas... l'autre jour... samedi ?... oui, samedi... quand on s'est réconcilié. Tu avais encore des larmes sur la figure : jamais les baisers ne m'ont paru aussi bons.

PIERRE.

Est-ce à cause de cela que tu me tortures ?

CHARLOTTE.

Voilà que tu vas te croire une victime, à présent !

PIERRE.

Non, mais enfin...

CHARLOTTE.

Tiens ! Tu vois que tu ne m'aimes plus !...

PIERRE.

Je vois ?... Non, je ne vois pas... A quoi dois-je voir cela ?

CHARLOTTE.

Est-ce qu'autrefois tu m'aurais laissée aussi longtemps debout à côté de toi sans me prendre sur tes genoux ?

PIERRE, *l'asseyant.*

Viens-y donc, vilaine !

CHARLOTTE.

Tu n'es pas si à plaindre, voyons ?

PIERRE.

Presque.

CHARLOTTE.

Il y a des moments où je te rends bien heureux tout de même ? (*Câline.*) Ce n'est pas vrai ? (*Lui tirant doucement les pointes de moustache.*) Ingrat ! Tu ne veux pas te les rappeler ces moments-là ! (*Lui passant un bras autour du cou.*) Il y a des fois... tu m'embrasses si fort que tu me fais mal et tu prends un air très sérieux, et tu me dis que je te donne un bonheur qu'aucune autre ne t'a jamais donné... Ce n'est pas vrai ?

PIERRE, *troublé.*

Si, c'est vrai.

CHARLOTTE.

Moi, je t'aime, tu sais; ou plutôt, non, tu ne le sais pas. Tu ne peux pas imaginer combien... Je ne suis heureuse que là, contre toi, dans tes bras, dans toi... Quelquefois, je te taquine un peu, je l'avoue, mais c'est parce que j'ai du chagrin de voir que tu m'aimes moins.

PIERRE.

Tu sais qu'au contraire je t'aime chaque jour davantage.

CHARLOTTE.

Non ! non !... Tiens... j'aperçois là, à ton cou, une petite place que je connais bien. Quand je t'y embrassais, dans le temps, tu fermais les yeux et tu tremblais doucement comme un oiseau qu'on tient... Maintenant, ça ne te fait plus rien.

PIERRE.

Essaie.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire ? Tu ne m'aimes plus.

PIERRE.

Essaie, je te dis.

CHARLOTTE.

Tu veux ?... C'est toi qui le demandes ?

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Attends... Attends que je retrouve bien l'endroit... Ne bouge pas. Tu remues tout le temps... Là... c'est là !

Elle l'embrasse.

PIERRE, *frissonnant et grave.*

Je t'adore, ma chère petite... je t'adore... Oui, je te le répète, je n'ai jamais été aussi heureux qu'avec toi... Jusqu'à toi, je n'ai jamais su ce qu'était l'amour...

CHARLOTTE, *sans se détacher de l'étreinte. Très tendre.*

On n'ira pas à Fontainebleau, pas? On ira à Ville-d'Avray.

PIERRE, *lui couvrant la figure de baisers.*

Comme tu voudras ; tu me rends fou.

CHARLOTTE, *se degageant.*

Tu n'as pas entendu ?... Il me semble que Bijou a crié.

PIERRE.

Mais laisse ton chien tranquille... Écoute, Lolotte...

CHARLOTTE.

Chut! (*Elle va à la porte du fond.*) Non. Il dort. (*Revenant.*) Quelle heure est-il ?

PIERRE, *regardant sa montre.*

Trois heures et demie !... Il faut que je m'en aille.

CHARLOTTE.

Cela fait une bonne heure qu'il repose. C'est bon signe, n'est-ce pas ? Tu crois que c'est bon signe ?...

PIERRE.

Oui... Je sors...

CHARLOTTE.

Tu sors ?

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Tu n'as pas de leçons aujourd'hui ?

PIERRE.

Non.

CHARLOTTE.

Alors, où vas-tu ?

PIERRE.

Chez Brochot.

CHARLOTTE.

Encore ?

PIERRE.

Comment, encore ! C'est la première fois.

CHARLOTTE.

Tu le quittes à l'instant.

PIERRE.

Je vais voir sa collection.

CHARLOTTE.

Tu iras un autre jour.

PIERRE.

Brochot m'attend.

CHARLOTTE.

Brochot! Brochot! Tu n'as plus que ce nom-là à la bouche! En voilà une amitié pour un type que tu ne connaissais pas il y a une heure.

PIERRE.

Je le connaissais il y a vingt ans.

CHARLOTTE.

Alors, tu as l'intention de le revoir souvent?

PIERRE.

Mais oui.

CHARLOTTE.

Et moi?

PIERRE.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que je ferai pendant que vous parlerez de vos herbes?

PIERRE.

Tu nous écouteras.

CHARLOTTE.

Enfin... tu ne veux pas me laisser seule ici, aujourd'hui, avec mon chien malade!

PIERRE.

Mais si!

CHARLOTTE, *allant pour l'embrasser.*

Écoute.

PIERRE.

Non...

CHARLOTTE.

Tu ne veux pas que je t'embrasse?

PIERRE.

Embrasse-moi si tu veux, mais tu ne m'empêcheras pas de sortir.

CHARLOTTE.

Si je te le demandais bien gentiment?

PIERRE.

Non.

Mouvement.

CHARLOTTE.

Attends un peu. Tu as bien le temps.

PIERRE.

J'ai encore cinq minutes.

CHARLOTTE.

Tu vois bien... Écoute. Il y a longtemps que je ne t'ai rien demandé.

PIERRE.

Demande-moi autre chose.

CHARLOTTE.

Je te dis que tu ne m'aimes plus! Tu ne m'aimes plus!

PIERRE.

Mais enfin, qu'est-ce que ça peut te faire que j'aille voir Brochot?

CHARLOTTE.

Tu veux le savoir?

PIERRE.

Je t'en prie... parle...

CHARLOTTE.

Je vais te le dire.

PIERRE.

J'attends.

CHARLOTTE.

Dieu, que tu es laid quand tu fronces ton nez comme ça...

PIERRE.

Parle...

CHARLOTTE.

J'ai un pressentiment.

PIERRE.

Je ne suis pas superstitieux, moi.

CHARLOTTE.

Quelque chose me dit que, si tu sors, il arrivera malheur à un de nous trois... Tu iras demain!... Ah! je te promets de t'y laisser aller demain.

PIERRE.

J'irai aujourd'hui.

CHARLOTTE, *en larmes.*

Nous étions si heureux! Oh! oh! oh!

Cris, trépignements.

PIERRE.

Ça y est! Voilà les larmes! Voilà la scène!

CHARLOTTE.

Non! non! va-t'en! Va retrouver ton nouvel ami, puisque tu le préfères à moi.

PIERRE.

Tu veux encore me fâcher avec celui-là comme avec tous les autres; comme tu m'as fâché avec Savournin que je suis réduit à voir en cachette! Je ne me laisserai pas faire.

CHARLOTTE, *séchant ses yeux.*

Je ne veux pas que tu sortes.

PIERRE.

Ah! tu ne veux pas! Nous allons voir cela!

CHARLOTTE.

Où vas-tu par là?

PIERRE.

Chercher mon chapeau et mon pardessus, tout simplement.

CHARLOTTE, *le retenant.*

Je t'en prie, mon chéri... Fais ça pour moi! Je t'en prie.

PIERRE.

Mais fiche-moi donc la paix, à la fin.

Il la repousse. Elle fait tomber une chaise.

CHARLOTTE.

Tu m'as fait mal !

On entend frapper au plancher.

PIERRE.

Tiens ! Voilà encore les voisins du dessous qui se plaignent.

CHARLOTTE.

Je m'en moque !

PIERRE.

Moi, pas...

CHARLOTTE.

Je me moque de cette vieille chipie !

PIERRE.

Tu nous feras donner congé...

CHARLOTTE.

On déménagera !

PIERRE.

Tu nous as déjà fait mettre à la porte dans trois maisons !...

CHARLOTTE.

Ça fera quatre.

PIERRE.

J'en ai assez !

CHARLOTTE.

Tu en as assez ! Eh bien, moi aussi !... Tu sais que je finirai un jour par te quitter.

PIERRE.

La menace de la séparation ! Je la connais ! Tu me l'as déjà faite.

CHARLOTTE.

Alors, tu vas sortir ?...

PIERRE.

Tu parles!

CHARLOTTE.

Malgré moi.

PIERRE.

Malgré toi!

CHARLOTTE.

Nous verrons.

Il sort par la porte du fond. Charlotte bondit à la porte de gauche, en retire la clef qui était à la serrure au dehors, ferme la porte à double tour, en dedans, et garde la clef cachée dans sa main. Pierre reparaît avec son chapeau et son pardessus.

PIERRE, *calmé, près de sortir.*

Allons, veux-tu faire la paix?

CHARLOTTE.

Tu n'as qu'à rester...

PIERRE.

Ne boude pas, va!... Je viens de voir la moumoute à sa mémère. Tu sais qu'il va beaucoup mieux... Tu ne veux pas rire?... Je te demande pardon, là, si j'ai été un peu brutal... Tu tiens à être fâchée... Alors, bonsoir!

CHARLOTTE.

Amuse-toi bien.

PIERRE.

Je ferai mon possible.

CHARLOTTE.

C'est ça! Bien des choses à M. Brochot de ma part.

Il va à la porte, cherche à ouvrir, regarde la serrure.

PIERRE.

Ah! bon sang!... Elle l'a fermée à clef... (*Marchant sur elle.*) La clef!... Où as-tu mis la clef?

CHARLOTTE.

Cherche... Elle est ici... (*Il bouleverse des papiers sur une table.*) Dans l'eau! dans l'eau!... Toi qui trouves si vite quand on joue à colin-tampon... Cherche... Dans le feu! Dans le feu!... Dans l'eau...

PIERRE.

Si tu ne me la donnes pas...

CHARLOTTE, *lui montrant la clef qu'elle tient.*

La voilà!...

PIERRE.

Enfin!

Il se jette sur Charlotte, mais avant qu'il ait pu l'atteindre, elle a lancé la clef par la fenêtre.

CHARLOTTE.

Sors si tu veux, maintenant!

Il va à la porte, la regarde du haut en bas, la secoue par la serrure, puis retire son chapeau et son pardessus qu'il pose sur une chaise, et s'étend sur le canapé en prenant sur la petite table voisine un livre qu'il se met à lire.

CHARLOTTE, *un peu décontenancée.*

Qu'est-ce que tu fais?

PIERRE.

Tu vois, je prépare ma leçon pour demain.

CHARLOTTE, *sincèrement confuse, s'approchant de lui, doucement.*

Tu m'en veux?

PIERRE.

Moi? Au contraire.

CHARLOTTE, *sanglotant.*

Chéri! Chéri! Je te demande pardon!... Tu vois, tu as tes pieds sur le canapé : je ne dis rien.

PIERRE, *sans bouger.*

Tu n'as pas entendu? Il me semble que ton chien a crié.

Instinctivement, elle va à la porte du fond, comprend et revient.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce qui va se passer?

PIERRE.

Je ne sais pas.

CHARLOTTE.

Pour le dîner?

PIERRE.

Moi, je n'ai pas faim.

CHARLOTTE.

Si j'appelais un passant?

PIERRE.

Nous sommes au cinquième étage, ne l'oublie pas. Tu ne te feras pas entendre...

CHARLOTTE.

Je vais écrire des lettres.

PIERRE.

Toi qui adores cela, voilà une occasion de te satisfaire.

CHARLOTTE.

On les jettera par la fenêtre, tout ouvertes.

PIERRE.

Pourquoi pas?

CHARLOTTE.

Je suis bien malheureuse. (*Elle pleure. Pierre ne paraît pas s'en apercevoir. On frappe à la porte.*) On a frappé...

PIERRE.

J'ai entendu... C'est d'une ironie adorable. (*On frappe de nouveau.*) Entrez!

A leur grande stupéfaction, ils entendent s'ouvrir la porte du dehors. Paraît le père Langlois, concierge.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE LANGLOIS.

LE PÈRE LANGLOIS, *paternel, sans avoir refermé la porte.*

Enfin, c'est-y une vie, ça?... Je vous demande si c'est une vie!...

PIERRE.

Charlotte... M. Langlois t'adresse la parole...

LE PÈRE LANGLOIS.

Je vous demande si c'est une vie!... Pendant que j'avais dans ma loge la dame du quatrième qui se plaignait du bruit que vous faites sur sa tête, voilà qu'il m'arrive un monsieur qui a reçu sur la sienne la clef de votre appartement. C'est-y une vie? Vous ne pouvez donc pas vous expliquer sans compromettre la dignité de la maison!

PIERRE.

Charlotte, M. Langlois t'adresse la parole.

LE PÈRE LANGLOIS.

J'ai monté devant pour vous prévenir que le monsieur veut tout massacrer. Enfin, qu'est-ce que vous allez lui dire?... Je me demande ce que vous allez lui dire!

PIERRE.

M. Langlois se demande ce que tu vas lui dire, Charlotte.

LE PÈRE LANGLOIS.

Le voilà. Je ne vous trompais pas, le voilà. (*Allant à la porte.*) C'est ici. Oui, mon bon monsieur, c'est ici. Donnez-vous la peine d'entrer. Il paraît que monsieur et madame

avaient mis la clef sur le rebord de la fenêtre... On va vous expliquer...

Il sort. Entre le monsieur. Charlotte salue et sort par le fond. Le monsieur salue sèchement. Il est tête nue.

SCÈNE VII

LE MONSIEUR, PIERRE.

LE MONSIEUR.

Monsieur, en passant sous vos fenêtres, j'ai reçu une énorme clef lancée du cinquième étage, de chez vous. Vous ne le niez pas?

PIERRE.

Non, monsieur. Mais permettez-moi de vous faire observer que si la clef est, en effet, un peu grosse, la faute en est au propriétaire, qui n'a pas jugé bon de remplacer cette vieille serrure par une autre, d'un modèle plus délicat... Et si cette clef, trop grosse en effet — j'en ai souffert avant vous, elle encombre et perce la poche — si cette clef, dis-je, est tombée du cinquième étage, c'est que la modestie de mes ressources ne me permet pas d'habiter l'entresol, ce qui serait mieux dans mes goûts.

LE MONSIEUR.

Pas tant de paroles. Mon chapeau est bossué et j'ai dû l'envoyer recevoir un coup de fer.

PIERRE.

Je ne puis, monsieur, que vous offrir de vous rembourser le prix de cette opération, en vous priant, en outre, d'agréer toutes mes excuses.

LE MONSIEUR.

Alors, vous croyez que les choses vont s'arranger ainsi?

PIERRE.

J'aurais, du moins, voulu l'espérer.

LE MONSIEUR.

Et que, moyennant cinquante centimes et un mot de regret, vous pourrez à votre aise, lapider les passants.

PIERRE.

Je n'en ai point l'intention.

LE MONSIEUR.

Je tiens d'abord à savoir si j'ai été personnellement visé par vous.

PIERRE.

Non, monsieur.

LE MONSIEUR.

Dans ce cas, je me bornerai à déposer une plainte devant le commissaire de police. J'ai des témoins.

PIERRE.

Monsieur, je suis fonctionnaire. Si vous donnez suite à ce projet, vous me ferez grand mal sans diminuer le vôtre.

LE MONSIEUR.

Quel mal?

PIERRE.

Vous pouvez me faire révoquer.

LE MONSIEUR.

Pour cela? Vous voulez m'en faire croire...

PIERRE.

J'ai déjà encouru la réprimande et la censure pour des faits d'ordre privé.

LE MONSIEUR.

Du même genre?

PIERRE.

De même origine. J'ai une petite amie. Elle est très douce, très simple et très réservée. Seulement, elle avait pris l'habitude de venir m'attendre à la sortie de l'école où je suis professeur...

LE MONSIEUR.

Elle est jalouse?

PIERRE.

Non. Je ne le supporterais pas. C'était par affection. Mais comme elle est assez jolie, la moindre toilette, sur elle, paraît excentrique, et un père de famille qui nous a rencontrés a trouvé bon d'en instruire l'inspecteur d'académie qu'il connaissait; c'est ainsi que j'ai encouru la première des peines disciplinaires. Quant à la seconde...

LE MONSIEUR.

C'est encore elle qui vous l'a attirée?

PIERRE.

N'allez pas croire qu'elle soit méchante.

LE MONSIEUR.

Vous ne le supporteriez pas.

PIERRE.

Non. Seulement, elle a la manie d'écrire.

LE MONSIEUR.

Enfin, c'est elle qui a lancé la clef par la fenêtre?

PIERRE.

Je ne puis pas dire le contraire, c'est elle, mais c'était en jouant... Nous jouions avec la clef comme avec un volant.

LE MONSIEUR.

Vous étiez enfermés à double tour pour ne pas être dérangés?

PIERRE.

Oui... Comment savez-vous ?...

LE MONSIEUR.

De l'escalier, j'ai entendu le concierge. Elle vous avait bouclé...

PIERRE.

Par pure espièglerie, croyez-le...

LE MONSIEUR.

Pour vous empêcher de sortir. (*Pierre ne répond pas. Le monsieur s'approche de lui. A mi-voix.*) Allons, monsieur, donnons-nous la main.

PIERRE, *avec soupir.*

Vous aussi ?

LE MONSIEUR, *grave.*

Je vous comprends. Moi, sous ce rapport-là, je suis très heureux. Ma petite amie est douce comme un mouton.

PIERRE.

Mon Dieu, la mienne aussi... seulement...

LE MONSIEUR.

Oui... Au revoir, monsieur.

PIERRE.

Au revoir, monsieur, et merci.

Le monsieur sort.

SCÈNE VIII

PIERRE, *seul,*

Allons ! Il faut tout de même que je prépare ma leçon. (*Il bourre et allume une pipe puis ouvre un livre, le feuillette,*

puis s'arrête à un passage.) Tiens, tiens!... « Chez les hannetons, les mœurs amoureuses sont particulièrement cruelles. C'est ainsi que... »

Il continue à voix basse, allongé sur le canapé. Entre Charlotte.

SCÈNE IX

PIERRE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Il est parti?

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Tu ne boudes plus?

PIERRE.

Non.

CHARLOTTE.

J'ai réfléchi, tu sais. Ça m'est égal d'aller à Fontainebleau ou à Ville-d'Avray...

PIERRE.

A moi aussi.

CHARLOTTE.

Tu es gentil.

Elle lui retire lentement le livre des mains et la pipe de la bouche. Il se laisse faire après une petite résistance. Elle l'embrasse.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. Un mois après. Juin.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, CHARLOTTE, ISABELLE. *Pierre corrige des devoirs, le crayon bleu à la main. Entre Isabelle.*

ISABELLE.

Bonjour, bonjour.

PIERRE.

Bonjour, madame...

ISABELLE.

Ne vous dérangez pas. Dis-moi, Charlotte, tu en as de drôles de voisins!

CHARLOTTE.

Les gens du quatrième? Ils t'ont manqué de respect?

ISABELLE.

Tu vas voir. Je suis montée en même temps qu'un monsieur que je ne connais pas; mais, d'après ce que tu m'as raconté, ce doit être le monsieur à la clef.

CHARLOTTE.

C'est lui. Quand il l'a reçue, le mois dernier, il venait pour louer l'appartement du dessous.

ISABELLE.

Lorsque nous arrivons au quatrième, une porte s'ouvre... on avait sans doute vu, par la fenêtre, arriver le monsieur, et une dame paraît...

CHARLOTTE.

Vieille? L'air commun?

ISABELLE.

Oui. Elle me fait : « C'est chez les gens du cinquième que vous allez? — Oui. — Eh bien, vous pouvez leur annoncer la visite de mon mari qui va aller leur secouer les puces... » Et voilà... attachez vos puces si vous ne voulez pas en perdre.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là?

CHARLOTTE.

Je vais te raconter, mon chéri! C'est la chose la plus simple du monde. Cette femme, qui est sortie récemment d'un mauvais lieu, — pour cause de vieillesse...

PIERRE.

Qu'en sais-tu?

CHARLOTTE.

Rien. Mais il n'y a qu'à la voir et surtout à l'entendre.

PIERRE.

Ce n'est pas assez.

CHARLOTTE.

Si tu la défends déjà, il vaut mieux que je me taise.

PIERRE.

Mais non, parle.

CHARLOTTE.

Tu n'es guère encourageant. Tu ne sais pas seulement de quoi il est question, et tu prends parti contre moi.

PIERRE.

Tu te trompes.

ISABELLE.

Continue.

CHARLOTTE.

Cette dame, cette dame du monde allait à la chambre de sa bonne, et passait, par conséquent, sur notre carré. Elle m'interpella de la façon la plus grossière.

PIERRE.

A travers la porte?

CHARLOTTE.

Non, pas à travers la porte. Je l'avais ouverte, la porte.

PIERRE.

Pourquoi ?

CHARLOTTE, *après un temps.*

Pour renouveler l'air. Mais, puisque je suis forcée de me justifier à chaque parole, comme si j'étais devant le commissaire de police, je ne dirai plus rien.

ISABELLE.

M. Pierre sait ce qu'il a à faire. Moi, j'ai eu un ami qui s'est battu en duel pour moins que cela.

CHARLOTTE.

Tu en as de la chance !

ISABELLE.

Même qu'il a blessé son adversaire.

CHARLOTTE.

Il t'aimait, parbleu !

PIERRE.

Il est impossible de croire qu'elle t'ait injuriée ainsi sans provocation.

CHARLOTTE.

Ne le crois pas. C'est pourtant la vérité.

PIERRE, *allant à la fenêtre ouverte.*

Qu'est-ce qu'on entend ? (*Geste de la main pour demander*

le silence.) On se dispute... C'est au-dessous... on parle de nous... Chut!... (*Un temps.*) Il paraît que ce n'est pas un nom d'oiseau que tu lui as donné, toi, à la dame.

CHARLOTTE.

Je ne pouvais pas me laisser insulter sans rien répondre. Je la vaux bien, peut-être! Elle a au moins quarante ans, avec des yeux qui se boudent... Et fagotée! Je suis une honnête femme, moi!

PIERRE, *même jeu.*

Elle dit au monsieur de venir me tirer les oreilles.

CHARLOTTE, *à Isabelle.*

Et tout ça, parce que, le lendemain de son arrivée, elle a surpris ce pauvre Bijou en train de faire ses petites ordures sur son sale paillasson.

PIERRE, *même jeu.*

Elle dit que tu l'y conduis exprès chaque matin.

CHARLOTTE, *allant vers la fenêtre.*

Attends! Je vais lui répondre.

ISABELLE.

Laisse. C'est maintenant entre hommes que cette affaire doit se régler.

PIERRE.

Ils se disputent ensemble.

CHARLOTTE.

Ah! ils se disputent!

Elle frappe le plancher du talon à plusieurs reprises.

PIERRE.

Qu'est-ce que tu fais?

CHARLOTTE.

Est-ce qu'ils n'ont pas frappé au plâfond, l'autre jour?

PIERRE.

Ce n'était pas eux.

CHARLOTTE.

Tant pis!

PIERRE.

On n'entend plus rien. Ils ont fermé la fenêtre.

CHARLOTTE.

Il va monter. Nous allons te laisser seul avec lui.

PIERRE, *reprenant son travail.*

Qu'est-ce que tu veux que je lui dise? Moi, dans une heure, il faut que je parte. Ma première leçon est à quatre heures... j'ai encore...

CHARLOTTE, *après un long regard.*

Tu es admirable!... Ah! si j'étais homme!

PIERRE.

Enfin, tu ne peux pourtant pas vouloir que j'aille me battre en duel pour la moumoute à sa mémère?

CHARLOTTE, *grave.*

C'est de *moi* qu'il est question!

PIERRE.

On n'a jamais vu un professeur d'histoire naturelle aller sur le terrain.

ISABELLE.

Il est vrai que le mien était journaliste.

CHARLOTTE.

Mon ami, adresse-toi à la police. Le commissariat n'est pas si loin!

ISABELLE.

Il y a, en effet, des tribunaux pour ceux qui ne peuvent pas se faire respecter eux-mêmes.

PIERRE.

Si je m'adresse aux tribunaux, je provoque un scandale. Tu sais bien que ma position est déjà compromise...

CHARLOTTE.

Fais-lui donner congé par le propriétaire!

PIERRE.

C'est à nous qu'on le donnera.

CHARLOTTE.

Eh bien ! c'est entendu. A partir de demain, j'irai chaque soir chez cette dame et je lui dirai : « Madame, me voici ; injuriez-moi, insultez-moi, outragez-moi, battez-moi même, si cela vous plaît ; vous le pouvez impunément. Je n'ai personne pour me défendre. »

PIERRE, *rageur, notant sans avoir lu.*

Mal ! mal ! Très mal ! Pauvres enfants !

On frappe. Charlotte va ouvrir. Entre le monsieur.

LE MONSIEUR, *gardant la porte ouverte et à voix haute, de façon à être entendu du dehors.*

Monsieur, je viens vous demander des explications.

PIERRE, *sous le regard de Charlotte menaçant.*

Je vous en demanderai aussi, monsieur.

LE MONSIEUR, *de même.*

Je vais vous en donner, monsieur.

PIERRE, *de même.*

Et moi aussi, monsieur. Fermez la porte.

LE MONSIEUR, *en fermant la porte au dehors.*

Je les demande et je suis prêt à les exiger. (*Il ferme la porte avec violence. A Pierre.*) Ma femme a été insultée par la vôtre.

PIERRE.

Votre femme a insulté la mienne.

LE MONSIEUR.

Vous le reconnaissez ?

PIERRE.

Je le reconnais.

LE MONSIEUR.

Moi aussi.

PIERRE.

A la bonne heure !

LE MONSIEUR.

Dans ce cas, mesdames, il est préférable que la conversation se poursuive entre monsieur et moi, hors de votre présence. (*A Pierre.*) Prenons un rendez-vous, monsieur, puisqu'il ne nous est pas possible de nous entretenir ici tête à tête.

ISABELLE.

Nous allons nous retirer.

CHARLOTTE, *bas à Isabelle.*

Reste avec moi. J'ai peur.

PIERRE.

Ces dames vont se retirer.

CHARLOTTE, *à Isabelle, en sortant par le fond.*

Pourvu qu'ils ne se battent pas! Je ne peux pas voir deux hommes se battre : ça me fait pleurer.

ISABELLE.

Viens donc.

SCÈNE II

PIERRE, LE MONSIEUR.

LE MONSIEUR, *sans aucune colère. Désignant la porte du fond.*

Monsieur, est-ce que de cette chambre, on entend ce qui se dit ici ?

PIERRE, *de même.*

Non, monsieur ; la chambre est au fond d'un couloir.

LE MONSIEUR.

Je vous remercie, monsieur.

PIERRE.

Il n'y a pas de quoi, monsieur. Asseyez-vous.

LE MONSIEUR.

Merci. Vous tenez à vous battre avec moi, monsieur ?

PIERRE.

Non.

LE MONSIEUR.

A vous disputer ?

PIERRE.

Non.

LE MONSIEUR.

A peser les injures reçues par chacune de nos compagnes ?

PIERRE.

Non.

LE MONSIEUR.

Alors, nous déclarons que les plateaux de la balance sont en équilibre ?

PIERRE.

Nous le déclarons.

LE MONSIEUR.

Dans ce cas, je crois que nous pouvons nous donner la main.

PIERRE.

Deux fois.

LE MONSIEUR.

Oui. Mais votre amie, à vous, au moins, est jeune et jolie...

PIERRE.

Elle n'en est que mieux armée pour me faire souffrir.

LE MONSIEUR.

La mienne ne me ménage pas et elle est vieille et acariâtre.

PIERRE.

Pourquoi ne la quittez-vous pas ?

LE MONSIEUR.

Il est trop tard. J'ai l'habitude.

PIERRE.

Elle ne vous trompe pas ?

LE MONSIEUR.

Non. Avez-vous à vous plaindre, vous, de quelque chose de ce genre ?

PIERRE.

Non.

LE MONSIEUR.

Vous en êtes certain ?

PIERRE.

Tout à fait... Ah ! monsieur ! Je bénirais le ciel si je pouvais tenir une preuve évidente de son infidélité.

LE MONSIEUR.

Je ne comprends pas.

PIERRE.

Mais ce serait la délivrance ! Ce serait la chaîne brisée, la liberté ! Mais je trouverais là de quoi secouer ma torpeur ; j'y trouverais l'énergie qui me manque pour rompre des liens qui me blessent, qui m'étranglent ; monsieur, je saluerais cette nouvelle avec des transports de joie.

LE MONSIEUR.

Alors, monsieur, livrez-vous à l'allégresse.

PIERRE.

Vous dites ?

LE MONSIEUR.

Vos vœux sont exaucés.

PIERRE.

Je ne vous comprends pas.

LE MONSIEUR.

Faut-il dire le mot ?

PIERRE.

Quel mot ?

LE MONSIEUR.

Vous l'êtes, monsieur, bien et dûment et notoirement. Autant, du moins, qu'on peut l'être en dehors du mariage.

PIERRE, *furieux*.

Vous êtes un insolent et un menteur. Je ne vous permets pas de m'insulter de la sorte ! Vous allez retirer le mot, vous entendez ! Vous allez retirer le mot ! Vous allez me dire que vous avez menti ! (*Pitoyable.*) N'est-ce pas, monsieur, que ce n'est pas vrai ? Je vous en supplie, dites-moi, que ce n'est pas vrai ! J'aurais trop de chagrin si vous aviez dit la vérité.

LE MONSIEUR.

C'est la vérité.

PIERRE.

Je voudrais vous battre. Je voudrais vous voir crever avant que vous ayez le temps de me tuer tout à fait par vos accusations.

LE MONSIEUR.

C'est la vérité. Je vous l'avais cachée, par crainte de vous affliger. J'ai cru ensuite, sur vos paroles, vous rendre service en vous renseignant et je vous ai dit, un peu brutalement, mon opinion. Mais puisque vous le désirez, je retire ce que j'ai avancé et je vous fais mes excuses.

PIERRE.

Vous allez parler ! Vous allez prouver que vous n'avez pas menti.

LE MONSIEUR.

Vous le voulez ?

PIERRE.

J'y tiens.

LE MONSIEUR.

Eh bien, ce matin, votre petite amie a reçu ici un monsieur.

PIERRE.

Grand, moustache noire? Trop noire, teinte?

LE MONSIEUR.

Oui, et vétérinaire.

PIERRE.

Comment le savez-vous?

LE MONSIEUR.

Attendez. Ma femme passait sur le carré. Votre porte était ouverte... Avez-vous du courage?

PIERRE.

J'en ai.

LE MONSIEUR.

Il en faut. Ce monsieur quittait votre amie en lui donnant les marques les moins équivoques de l'amour le plus ardent. Ayez de l'énergie. Il la tutoyait en lui parlant de Fontainebleau.

PIERRE.

Je vous remercie. Je suis fixé.

LE MONSIEUR.

Ma femme passait à ce moment et son sourire involontaire a été le point de départ de la dispute qui nous a remis en présence. Afin de donner le change, ce monsieur, avant de partir, a fourni confusément, à votre amie, des conseils relatifs à la santé de votre chien. C'est ce qui nous a renseignés sur sa profession.

PIERRE.

Je vous remercie, monsieur.

LE MONSIEUR.

Adieu, monsieur.

PIERRE.

Adieu.

Le monsieur est sorti sans refermer la porte. Il revient.

LE MONSIEUR, *très humble.*

Je vous demande pardon... Voudriez-vous me rendre un service, un grand service?

PIERRE.

Lequel?

LE MONSIEUR.

Ce serait de m'autoriser à proférer, à voix très haute, quelques paroles violentes. Ma femme écoute, au-dessous sur le palier. (*Piteux.*) Vous me rendriez un grand, très grand service.

PIERRE.

Si vous voulez...

LE MONSIEUR.

Je commence, si vous le permettez. (*Haut.*) J'accepte vos excuses, monsieur. Mais n'y revenez pas... Polisson! (*Bas.*) Pardonnez-moi!

PIERRE.

Oui.

Ils se prennent la main, lugubres, se regardent et lèvent les yeux au ciel, honteux, en soupirant.

LE MONSIEUR.

Je vous remercie.

PIERRE.

A votre service.

Le monsieur sort.

SCÈNE III

PIERRE *seul, puis* CHARLOTTE *et* ISABELLE.

PIERRE, *remontant à la porte du fond. Il ouvre la porte.*

Il est parti. (*Il redescend. A lui-même.*) Après tout, peut-être que Brochot expliquerait tout cela d'un seul mot. J'ai envie d'aller le voir en allant à l'école...

Entrent Charlotte et Isabelle.

CHARLOTTE.

Eh bien?

PIERRE.

Eh bien, voilà!

CHARLOTTE.

Tu te bats en duel?

PIERRE, *faiblement.*

Non.

CHARLOTTE.

Tu te bats en duel et tu ne veux pas me le dire.

ISABELLE.

C'est très bien, monsieur, ce que vous faites là.

PIERRE, *de même.*

Mais non.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que vous vous êtes dit, avec le monsieur?

PIERRE.

Ce que nous devions nous dire.

CHARLOTTE.

Pierre!

ISABELLE.

Laisse-le, il a besoin de tout son sang-froid. Je sais ce que c'est.

CHARLOTTE, *sincère.*

Pierre ! Ne te bats pas. Je ne veux pas que tu te battes !

PIERRE.

Ne t'occupe pas de cela.

CHARLOTTE.

Ne te bats pas. Je suis contente maintenant.

ISABELLE.

Trouvez des témoins pour arranger l'affaire.

PIERRE.

C'est inutile.

ISABELLE.

Un procès-verbal terminera tout.

CHARLOTTE.

Moi, du moment que ça se saura dans la maison, je ne demande pas autre chose. Je ne veux pas que tu te battes.

PIERRE.

Ne te fatigue pas. Nous sommes très bons amis, le monsieur et moi.

CHARLOTTE.

Il t'a fait des excuses ?

PIERRE.

Aucune.

CHARLOTTE.

Il t'a menacé ? Tu as eu peur ?

PIERRE.

Nullement. Nous nous sommes reconnus comme étant dans une situation semblable et peu reluisante, et nous nous sommes plaints réciproquement de n'avoir pas le courage d'en sortir.

CHARLOTTE, *après un silence.*

C'est la deuxième fois depuis ce matin que tu parles de séparation.

PIERRE.

La journée n'est pas finie... (*Il prend son chapeau, sa canne et sa serviette.*) Au revoir.

ISABELLE.

Et moi qui vous félicitais de votre courage !

PIERRE, *sur le pas de la porte*

Vous, mademoiselle, je ne puis que vous engager à nous laisser, Charlotte et moi, nous débattre dans nos petites misères. Gardez vos soucis pour les vôtres, si vous en avez, comme je vous le souhaite.

Il sort.

SCÈNE IV

CHARLOTTE, ISABELLE, *puis* PHRASIE. *Charlotte, d'abord surprise, se met à rire d'un rire d'enfant.*

CHARLOTTE.

Non, mais... crois-tu ?... Crois-tu qu'il nous a remises à notre place !

ISABELLE.

J'en suis restée toute bête : je n'ai pas su quoi répondre. (*Se décidant à rire.*) Et il me souhaite des misères ! En voilà un type !

CHARLOTTE.

Tu ne vas pas te fâcher, au moins ?

ISABELLE, *sans aucune méchanceté.*

D'après ce que tu m'avais dit, je le croyais plus amoureux de toi.

CHARLOTTE.

Tu peux être tranquille. Si tu l'avais vu, là, tout à l'heure, avant ton arrivée...

ISABELLE.

Tu es certaine de son affection ?

CHARLOTTE.

Voyons!...

ISABELLE.

Je t'assure que, moi, je ne permettrais pas au mien de me traiter de cette façon, — surtout devant quelqu'un. Fais attention de ne pas te tromper. Il est plus vieux que toi; il te doit des égards.

CHARLOTTE.

Je n'ai jamais dit qu'il l'emporterait en paradis.

ISABELLE.

Et, s'il est vrai qu'il a ri de toi avec le monsieur à la clef...

CHARLOTTE.

Tu as raison : quelqu'un qui ne me connaîtrait pas comme tu me connais pourrait croire qu'il ne fait aucun cas de moi.

ISABELLE.

Dame.

CHARLOTTE.

Tu comprends bien que j'ai autant de dignité que n'importe qui.

ISABELLE.

Je le sais.

CHARLOTTE.

Tu peux être certaine qu'il me le payera.

ISABELLE.

Enfin, tu l'aimes, c'est ton affaire.

CHARLOTTE.

Mais... A bien réfléchir... je ne sais pas si je l'aime tant que cela.

ISABELLE.

Raison de plus pour qu'il comprenne ce qu'il te doit. Quand je pense qu'il parlait de te quitter...

CHARLOTTE.

Il n'a jamais parlé de cela...

ISABELLE.

Comment! Mais je l'ai entendu.

CHARLOTTE.

Tu as dû te tromper.

ISABELLE.

Pas le moins du monde.

CHARLOTTE.

Alors, il n'en pensait pas un mot.

ISABELLE.

C'est déjà trop qu'il en parle.

CHARLOTTE.

Il a voulu faire le malin devant toi. Mais si tu le voyais quand tu n'es pas là : je n'ai qu'à lever le petit doigt pour qu'il perde la tête.

Entre Phrasie avec un panier de provisions. Elle salue Isabelle et se dirige vers la cuisine.

PHRASIE, *à Charlotte.*

J'ai porté votre lettre.

CHARLOTTE.

Quelle lettre ?... (*Subitement.*) Ah! ah! oui, j'y suis.

PHRASIE.

La personne l'a entre les mains depuis une heure.

Elle disparaît.

CHARLOTTE, *souriant.*

Tu pourrais demander à Phrasie si je sais me venger lorsque j'en ai envie.

Un silence.

ISABELLE.

Et quand j'y pense!... toi, tu avais peur pour lui! Tu lui demandais de ne pas se battre!

CHARLOTTE.

Ah! si tu crois qu'il ne va pas être puni de ce qu'il m'a fait devant toi, tu te trompes. Tu te figures que je me laisse marcher sur le pied... eh bien, tu ne sais pas ce que j'ai décidé... dans le moment même où il parlait?...

ISABELLE.

Non.

CHARLOTTE.

Tu vas voir. (*Elle appelle Phrasie qui paraît.*) Phrasie, vous allez me mettre mes affaires dans ma malle, et, quand ce sera fini et que monsieur sera rentré, vous appellerez le père Langlois par votre fenêtre pour vous aider. Si monsieur vous dit de ne pas la descendre, vous répondrez que je vous ai donné des ordres et vous ne vous arrêterez que quand je vous le dirai. Il s'agit de le faire enrager un peu.

PHRASIE.

Bien, madame, compris.

Elle sort par le fond.

ISABELLE.

Tu ne vas pas le quitter?

CHARLOTTE.

C'est simplement une leçon que je veux lui donner. Tu n'aurais pas trouvé celle-là, toi?... Reste jusqu'à son retour et tu verras sa figure...

Rire.

ISABELLE.

Et s'il allait te laisser partir?

CHARLOTTE.

Mais je ne serais pas embarrassée de savoir où aller, ma

chère!... Ah! ah! Tu vois que je ne suis pas la petite victime que tu imaginais. Je lui dirai que je vais me marier.

ISABELLE.

C'est une idée.

CHARLOTTE.

Il va nous en montrer, une figure.

ISABELLE, *riant.*

Fais-toi demander pardon.

CHARLOTTE, *de même.*

Naturellement.

ISABELLE, *très gaiement.*

Et, si tu restes, il faudrait qu'il te fît un beau cadeau.

CHARLOTTE.

Tu l'as dit... Tiens! un collier en argent dont j'ai envie pour Bijou, pour la moumoute à sa mémère, comme il dit.

ISABELLE.

Avec ses initiales.

CHARLOTTE.

Avec ses initiales. (*Entre Pierre.*) Tu n'es donc pas à faire ta classe ?

PIERRE.

Non. Je me suis aperçu en chemin qu'il était trop tard. J'arriverai pour la seconde, ce sera suffisant.

CHARLOTTE.

Ça tombe bien : j'ai à te parler.

ISABELLE.

Au revoir.

CHARLOTTE.

Reste donc.

ISABELLE.

Non, vraiment, merci... Au revoir, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE V

CHARLOTTE, PIERRE.

CHARLOTTE.

Tu sais que ça ne va pas durer ?

PIERRE.

Tant mieux.

CHARLOTTE.

Tu m'as traitée, là, tout à l'heure, d'une façon que je n'oublierai jamais... Et devant Isabelle, encore ! Alors, ça ne te fait rien qu'on m'insulte, ça ne t'émeut pas, ça ne t'indigne pas ? Isabelle en était honteuse pour moi.

PIERRE, *qui a posé sa canne et son chapeau.*

Je viens de chez Brochot.

CHARLOTTE.

Ah !

PIERRE.

Je l'ai rencontré à sa porte. Il a fait semblant de ne pas me voir.

CHARLOTTE.

Ce n'est pas étonnant. Depuis notre voyage à Fontainebleau, tu lui fais une mine !...

PIERRE.

Charlotte, quelqu'un m'a dit que...

CHARLOTTE.

Que quoi ?

PIERRE.

Tous les deux...

CHARLOTTE.

Tu l'as cru...

PIERRE.

Non...

CHARLOTTE.

Tu l'as cru ?...

PIERRE.

Non... seulement...

CHARLOTTE.

Seulement...

PIERRE.

Il est venu ici, ce matin, pendant que je n'étais pas là ? Ne mens pas. Il est venu?

CHARLOTTE.

Oui.

PIERRE.

Tu vas me dire que c'était pour ton chien.

CHARLOTTE.

Non, ce n'était pas pour mon chien.

PIERRE.

Je sais que ce n'est pas vrai.

CHARLOTTE.

C'était pour moi.

PIERRE.

Oh!

CHARLOTTE.

Et j'ai dû le mettre à la porte.

PIERRE.

Oh!

CHARLOTTE.

Parfaitement... Ton ami, ton cher ami, ton vieil ami, ton bon ami... Si je voulais... Si j'avais voulu...

PIERRE.

Est-il certain que tu n'aies pas voulu ?...

CHARLOTTE.

Je lui ai fait porter une lettre tout à l'heure, par Phrasie, tu peux le lui demander. Je le prie de ne plus remettre les pieds ici. Je lui dis que tu sais tout.

PIERRE.

Oui, je sais tout...

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que tu sais ?... Il n'y a rien.

PIERRE.

Je vous ai bien vus, dans le wagon, en revenant de Fontainebleau.

CHARLOTTE.

Tu dormais.

PIERRE.

Je faisais semblant... Vous ne vous êtes pas tenu la main, sous la boîte à herboriser ?

CHARLOTTE.

Tu as rêvé.

PIERRE.

J'ai vu, je te dis. J'ai vu...

CHARLOTTE.

Bon, je l'admets. Tu as vu. Qu'est-ce que cela prouve ? C'était en jouant. Et puis...

PIERRE, *l'interrompant.*

Et dans le bois, pourquoi êtes-vous restés aussi longtemps ?

CHARLOTTE.

On jouait à cache-cache : nous nous sommes cachés.

PIERRE.

Pendant une heure !

CHARLOTTE.

C'était à toi de nous trouver plus tôt. Et puis...

PIERRE.

Tu me rends malheureux.

CHARLOTTE, *triomphante.*

Et puis, quand même, qu'est-ce que je t'avais dit ?

PIERRE.

Qu'est-ce que tu m'avais dit ?

CHARLOTTE.

Tu y croiras, maintenant, aux pressentiments.

PIERRE.

Quels pressentiments ?

CHARLOTTE.

Je ne t'ai pas prévenu que, si tu t'entêtais à me conduire à Fontainebleau, il arriverait malheur à un de nous trois ?

PIERRE.

Et il m'est arrivé malheur ?

CHARLOTTE.

Je ne sais pas, moi ! C'est toi qui le dis. (*Un temps.*) Mais ce n'est pas vrai.

PIERRE.

Hélas, ma pauvre enfant ! tu as déjà avoué deux fois sans t'en apercevoir !

CHARLOTTE.

Écoute, mon chéri ! mon chéri ! Je vais tout te raconter depuis le commencement. Seulement, tu me pardonneras, tu le promets ?... C'était en jouant.

PIERRE.

Puisqu'il est entendu et certain d'avance que je te pardonnerai, ne me raconte rien, va. J'ai peur de ton récit; contente-toi de nier. Je pourrai faire semblant de te croire, ce sera moins humiliant.

CHARLOTTE.

Tu pourrais me pardonner, parce que tout ce qui s'est

passé, ça s'est passé en jouant. Tu ne veux pas que je te raconte. Tu comprendrais. Il m'a tant fait rire. Il était si drôle. Il imitait si bien le chemin de fer...

PIERRE.

Voilà!... Il sait imiter le chemin de fer, lui! On ne peut pas prévoir tout ce qui peut séduire une femme. Et il y a peut-être encore des jeunes gens de vingt ans qui apprennent la chanson de Fortunio!

Il va pour sortir.

CHARLOTTE.

Tu t'en vas?

PIERRE.

Cela vaut mieux.

CHARLOTTE.

Tu pourrais bien me parler...

PIERRE.

Je serai mieux dans la rue.

CHARLOTTE.

Oh! je sais! Je sais que tu es bien partout, excepté avec moi... Avec moi, tu es malheureux, tu souffres?... Eh bien, va-t'en!

PIERRE.

Dehors, en effet, j'ai des moments de répit. Mais ils sont courts, parce que je suis comme un prisonnier échappé qui sait qu'on le reprendra le soir même.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce qui te force à rentrer dans ta prison?

PIERRE.

Si tu crois que je ne songe jamais à ne plus revenir? Il m'est arrivé d'attendre à la porte l'heure du dîner. Je finis par monter, et, le plus souvent, le lendemain j'arrive à mon travail avec des yeux pas encore séchés et un reste de soupirs dans la poitrine.

CHARLOTTE.

Est-ce que je m'amuse, moi, ici, toute seule ? Est-ce de mon âge, de rester enfermée et de ne voir jamais personne ?

PIERRE.

Si tu m'aimais, ça te paraîtrait tout simple.

CHARLOTTE.

Je ne t'aime pas !... c'est un peu dur de m'entendre dire cela après tous les sacrifices que j'ai faits pour toi.

PIERRE.

Des sacrifices ? Quels sacrifices ?

CHARLOTTE.

Quels sacrifices ? Et mes cinq cents francs ?

PIERRE.

Quels cinq cents francs ?

CHARLOTTE.

Les cinq cents francs qui me sont venus de mon oncle. Je ne te les ai pas donnés ?

PIERRE.

Pardon ! prêtés !...

CHARLOTTE.

Prêtés, si tu aimes mieux.

PIERRE.

Je tiens à rétablir la vérité. (*Il commence un récit.*) Lorsque...

CHARLOTTE.

Tu veux manquer ta classe, décidément ?

PIERRE.

Je prendrai l'omnibus.

CHARLOTTE.

On va moins vite qu'à pied.

PIERRE.

Je prendrai une voiture.

CHARLOTTE.

Tu n'es pas déjà si riche.

PIERRE.

Ces cinq cents francs...

CHARLOTTE.

En avais-tu besoin ?

PIERRE.

Mais...

CHARLOTTE.

En avais-tu besoin ? Étais-tu dans l'embarras ?

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Te les ai-je donnés ?

PIERRE.

Prêtés !

CHARLOTTE.

Bien, prêtés, je l'admets.

PIERRE.

Oui, mais malgré moi.

CHARLOTTE.

Ah !

PIERRE.

Mais je les aurais trouvés autre part.

CHARLOTTE.

Tu le prétends aujourd'hui.

PIERRE.

Et je te les ai rendus...

CHARLOTTE.

Je ne dis pas le contraire.

PIERRE.

Le surlendemain.

CHARLOTTE.

Ne nous embrouillons pas dans les dates. Tu ne peux

pas nier le fait. Eh bien, mon vieux, quand on accepte de l'argent d'une femme et qu'on se croit un monsieur de la haute, on n'a pas le droit, ensuite, de la traiter comme du poisson pourri.

PIERRE.

Dans un mois, tu croiras m'avoir entretenu !

CHARLOTTE, *revenant à son idée.*

Ah ! je ne t'aime pas ! Et l'année dernière, qui t'a soigné pendant que tu as eu la grippe ? qui a passé la nuit à côté de toi, à te donner des potions toutes les demi-heures, comme une sœur de charité ? C'est le peintre, peut-être ?

PIERRE.

Non, ce n'est pas le peintre.

CHARLOTTE.

Mon cher, lorsqu'on a reçu de ces services-là...

PIERRE.

Tes services, tu me les as imposés.

CHARLOTTE.

Il fallait te laisser aller à l'hôpital, alors ?

PIERRE.

Évidemment.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'on aurait pensé de moi ? J'ai ma fierté, mon cher.

PIERRE.

C'est moi qui la paye.

CHARLOTTE, *suivant son idée.*

Ah ! tu te plains d'être malheureux ! Je me demande ce que je puis faire de plus pour toi. Tu vis en sauvage, le nez dans tes herbes ou dans tes papiers. Tu me dis un mot chaque fois qu'il te tombe un œil.

PIERRE.

De quoi veux-tu que je te parle? Rien de ce qui me plaît ne t'intéresse.

CHARLOTTE.

Et toi, est-ce que tu t'intéresses à ce qui me plaît?

PIERRE.

Le feuilleton... Les potins de madame Langlois.

CHARLOTTE.

Je ne suis pas comme toi. Je ne fais pas ma poire avec les concierges.

PIERRE.

Joli langage.

CHARLOTTE.

Possible. Si j'avais été élevée comme ta sœur, je ne serais pas là. Est-ce que tu as jamais daigné t'occuper réellement de moi autrement que comme maîtresse? Enfin, est-ce que tu m'as jamais parlé de ma famille?

PIERRE.

Tu me parles assez souvent de la mienne... Mais, vois-tu, il faut prendre une résolution. (*Regard à la montre.*) Allons! Ma classe est tout à fait manquée.

CHARLOTTE.

Alors?

PIERRE.

On m'aura fait remplacer. (*Il pose canne et chapeau.*) Je te disais... oui... Tu as raison : en dehors des scènes quotidiennes, nous ne trouvons rien à nous dire. Quand nous avons fini ces batailles, qui ne cessent que lorsque tu es fatiguée et moi honteux, nous nous résignons à la réconciliation habituelle et nous ne trouvons à faire ensemble qu'une seule chose, toujours la même : tu sais laquelle?

CHARLOTTE.

Il n'y a que ça qui nous réunit.

PIERRE.

Eh bien, il faut croire que ce n'est pas suffisant.

CHARLOTTE.

Non, et c'est même étonnant comme on peut être des étrangers tout en couchant ensemble.

PIERRE.

Alors, il vaut mieux nous séparer.

CHARLOTTE.

Tu en parles bien souvent. C'est donc sérieux ?

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Tu veux me lâcher. (*Subitement.*) Tu vas te marier ?

PIERRE.

Je suis trop vieux maintenant.

CHARLOTTE.

Alors, tu me quittes simplement parce que tu as assez de moi. Tu vas prendre une autre maîtresse.

PIERRE, *avec éclat.*

Ah ! non, alors !

CHARLOTTE, *vexée.*

Insolent !... Voilà le cas que tu fais de moi. C'est tout ce que je vaux pour toi !... Ah ! si je m'attendais à cela !... Et pour quand, cette séparation ?

PIERRE.

Mon Dieu, le plus tôt sera le mieux.

CHARLOTTE.

Aujourd'hui ?

PIERRE.

Ou demain...

CHARLOTTE.

C'est trop fort.

PIERRE.

Aujourd'hui serait préférable.

CHARLOTTE.

Depuis cinq ans que nous nous connaissons, depuis un an que nous vivons ensemble, voilà l'amour que tu as pour moi!

PIERRE.

Toi, m'as-tu jamais aimé seulement?

CHARLOTTE.

Eh bien, cette fois, tu ne m'accuseras pas de mensonge : non!

PIERRE.

Je veux espérer que tu mens encore.

CHARLOTTE.

Jamais, pourtant, tu n'as eu une si belle occasion de me croire.

PIERRE.

Pourquoi m'as-tu cédé, alors?

CHARLOTTE.

Ah! je t'en prie, ne me force pas à parler sérieusement.

PIERRE.

Tu n'en es pas capable.

CHARLOTTE.

Non.

PIERRE.

Tu sais ce que valent les femmes qui se donnent sans amour.

CHARLOTTE.

Non, mon vieux, non! Pas de phrases, pas de mélo, pas de tragédie... Notre petite histoire ne peut pas être tragique... Et pas de grands mots, ils ne seraient pas à leur place! Tu me feras peut-être rire, tu me feras peut-être pitié : tu ne me feras pas peur.

PIERRE.

Pourquoi m'as-tu cédé, si tu ne m'aimais pas?

CHARLOTTE.

Tu l'as déjà demandé.

PIERRE.

Réponds...

CHARLOTTE.

Tu voudrais m'entendre avouer que j'ai été séduite par ton beau physique ou par ta situation. Non, mon petit. Si tu m'as eue, c'est que, lorsque je t'ai rencontré... c'était la morte-saison.

PIERRE.

Pendant le chômage, tu avais besoin d'une compagnie?

CHARLOTTE.

Pas même. D'un porte-monnaie.

PIERRE.

Pour tes rubans?

CHARLOTTE.

Pour mon pain.

PIERRE.

Alors, tu devrais avoir pour moi de la reconnaissance.

CHARLOTTE.

Est-ce par bonté que tu m'as prise?

PIERRE.

Qui me dit que tu ne me mens pas? Tu m'as toujours menti.

CHARLOTTE.

Il a bien fallu... Depuis le début, ça a été indispensable... Tiens... la première fois que tu m'as parlé, je t'ai dit que j'avais déjà eu un amant. C'était faux.

PIERRE.

Tu ne peux te résoudre à dire la vérité, même quand elle t'est favorable.

CHARLOTTE.

Je t'ai affirmé que j'avais déjà eu un amant, parce que les hommes pratiques comme toi ne veulent pas qu'on puisse leur reprocher, plus tard, d'avoir été le premier. Ça leur fait peur. Un, déjà, m'avait refusée parce que j'avais eu la sottise de lui dire que j'étais sage. Être le second ou le troisième, ça les tranquillise : ils y voient d'avance une excuse pour le lâchage prévu. Le mensonge, c'est la seule défense des femmes.

PIERRE.

Tu as fait pis que de me mentir. Tu m'as trompé, je le sais.

CHARLOTTE.

Oublie-le.

PIERRE.

Je ne peux plus : toute la maison le sait aussi.

CHARLOTTE.

Tu veux bien être trompé : tu ne veux pas être ridicule.

PIERRE.

Peut-être.

CHARLOTTE.

Voilà ce que tu appelles l'amour.

PIERRE.

L'amour... C'est du propre, ce que nous en avons fait.

CHARLOTTE.

Parle pour toi.

PIERRE.

Pour nous deux... Penser que nous nous disions cela et que, cette nuit encore...

CHARLOTTE.

Oui, nous nous disions : « Je t'aime »...

PIERRE.

On dit : « Je t'aime » et on n'aime que soi. (*Après un*

silence.) Si tu voulais me jurer, mais sérieusement, que tout s'est borné, entre Brochot et toi, à des plaisanteries plus ou moins permises et que tu ne le reverras plus... nous pourrions déménager et essayer encore de vivre ensemble tout de même.

CHARLOTTE.

Je...

La porte du fond s'ouvre. On voit paraître Phrasie entrant de dos, et penchée, traînant une malle qu'elle amène en scène.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PHRASIE, LE PÈRE LANGLOIS.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

PHRASIE, *jouant le rôle que lui a indiqué Charlotte.*

C'est la malle de madame... J'ai appelé le père Langlois, par la fenêtre pour m'aider à la descendre.

Elle va voir sur le carré.

PIERRE.

Tu partais !

CHARLOTTE.

Non !

PIERRE.

Si ! Avec Brochot !

CHARLOTTE.

Non.

PHRASIE, *de même.*

Comment, monsieur ? Vous ne voulez pas laisser em-

porter la malle ?... Ah ! moi, je fais ce qu'on m'a commandé.

PIERRE.

Je ne dis rien.

CHARLOTTE.

Laissez cette malle où elle est : j'ai changé d'avis.

PHRASIE.

C'était pour rire, monsieur.

PIERRE.

Alors, tu arranges des comédies avec la bonne ! Ou tu pars, et c'est avec Brochot, ou tu ne pars pas, et c'est parce que tu ne sais pas où aller !

CHARLOTTE.

Tu crois ! Eh bien ! Emportez-la ! Emportez-la ! (*A Pierre.*) Toi je te connais, avant deux jours tu me supplieras de revenir, tu me rappelleras. Je te préviens que ce sera inutile... Je m'en vais...

PIERRE.

Va.

CHARLOTTE.

Je pars.

PIERRE.

C'est bien.

CHARLOTTE.

Et pour toujours, tu sais. Tu ne me crois pas ?

PIERRE.

Si.

Un silence.

CHARLOTTE.

Alors, tu me laisses partir !...

PIERRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Tu t'en repentiras.

PIERRE.

Je ne crois pas.

PHRASIE, *revenant du fond.*

Voilà le chapeau et l'ombrelle que vous m'avez demandés. (*Parait le père Langlois.*) A nous deux, père Langlois.

Elle sort avec le père Langlois et la malle.

SCÈNE VII

PIERRE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *bouleversant des papiers.*

Où sont mes gants?

PIERRE, *menaçant.*

Ne dérange pas tout comme cela, tu sais!

CHARLOTTE.

Je m'en fiche de tes sales paperasses.

Elle dérange l'herbier.

PIERRE.

Tu vas faire tomber mon herbier, Charlotte

CHARLOTTE.

Ah! ton machin!

Elle saisit l'herbier.

PIERRE.

Rends-moi cela.

CHARLOTTE.

N'avance pas, ne me touche pas!... Je déchire tout!... Hein!... si je voulais me venger!... Je te jure que, si tu approches, j'arrache cette page-là!

PIERRE.

C'est mon *Pteris osmunda!*... Je t'en prie, voyons!

CHARLOTTE, *grimaçante, rageuse et laide, l'imitant.*

Je t'en prie, voyons!

PIERRE.

Laisse cela, ce n'est pas raisonnable!

CHARLOTTE, *de même.*

Laisse cela, ce n'est pas raisonnable!... tu ne l'auras pas!

Elle pose sa griffe sur la fleur, prête à l'arracher.

PIERRE.

Tu vas me faire mettre en colère!

CHARLOTTE, *de même.*

Tu vas me faire mettre en colère!

PIERRE.

Je vais te battre!... Je vais te...

CHARLOTTE, *de même.*

Je vais te battre!... Je vais te...

PIERRE, *hors de lui.*

Veux-tu poser ça!

Entre Phrasie.

CHARLOTTE.

Dites-donc, Phrasie! Avez-vous jamais vu un imbécile enragé?... Tenez, en voilà un!... Regardez-moi ça! Brrr! Les gros yeux!... On se croirait au Jardin des Plantes... on dirait un tigre!... Vous n'avez pas peur, Phrasie?... Moi non plus... Il menace de me battre...

PHRASIE.

Oh! monsieur, vous ne ferez pas cela!

CHARLOTTE.

Parce que je veux lui abîmer ses herbes! (*Comme une furie bavante.*) Tiens! Tiens!

Elle arrache des plantes.

PIERRE.

Nom d'un tonnerre!...

Il saute sur elle, saisit l'herbier qu'elle ne lâche pas. Il lui tord les poignets.

CHARLOTTE.

Lâche-moi! tu me fais mal. (*Elle le gifle.*) Voilà une giroflée pour ta collection!

PIERRE, *qui s'est dominé, assis, une main sur son herbier, de l'autre essuyant avec son mouchoir le sang d'une écorchure.*

Maintenant, mon petit ange, je crois que c'est définitivement fini, nous deux.

CHARLOTTE, *à Phrasie.*

Qu'est-ce que vous faites là, vous? Passez-moi mon chapeau.

PHRASIE.

Voilà, madame.

PIERRE.

N'oublie pas ton ombrelle, mon trésor.

CHARLOTTE.

Bonsoir.

PIERRE.

Adieu... (*Tout à coup.*) Oh! attends!...

Il va pour se diriger vers la chambre du fond, se ravise, prend son herbier sous le bras et achève son mouvement.

PHRASIE, *à Charlotte qui se coiffe.*

Et Bijou, madame?

CHARLOTTE.

Laissez. Ça me fera un prétexte à revenir. Allez chercher une voiture.

Phrasie sort.

PIERRE, *entrant avec la cage-valise achetée au premier acte et dans laquelle est le chien. Simplement :*

Tu oubliais la moumoute à sa mémère.

Charlotte regarde Pierre avec haine, puis elle sort en pleurant sincèrement.

PIERRE, *seul.*

Ouf!

Il se dispose à réparer son herbier.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Même décor. Quelques jours plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, LE MONSIEUR, LE PÈRE LANGLOIS.

PIERRE.

Gardez cette lettre, père Langlois, et rendez-la au facteur qui vous l'a donnée. Je n'en veux pas. Et je refuserai également toutes celles que cette personne m'enverra Depuis trois jours qu'elle est partie, j'ai repoussé avec la même énergie quatre petits bleus, deux cartes postales, trois lettres simples et une lettre recommandée. Je continuerai sans violence et sans faiblesse. (*Au monsieur.*) Vous ne me connaissiez pas?

LE MONSIEUR.

Vous pourriez accepter ces correspondances et ne pas les lire.

PIERRE.

Je ne veux pas m'exposer à la tentation. Et si j'y cédais, je serais peut-être trop irrité par les injures qui m'y sont certainement prodiguées.

LE PÈRE LANGLOIS.

Oh! à en juger par le ton des cartes postales, je puis vous garantir...

PIERRE.

Vous les avez donc lues?

LE PÈRE LANGLOIS, *étonné.*

Si l'on ne lisait pas les cartes postales, alors!

PIERRE.

Lisez donc mes cartes postales, père Langlois, et ne les racontez pas. Autre chose. Elle a oublié ici une bonne partie de ce qui lui appartient. Priez votre femme de monter en faire un paquet.

LE PÈRE LANGLOIS.

Non, monsieur. Nous ne faisons pas de ces sortes de commissions.

PIERRE.

Ça n'empêchera rien. J'emballerai cela moi-même...

LE PÈRE LANGLOIS.

Je ne peux pas vous en empêcher.

Il sort.

PIERRE, *très à son aise, au monsieur.*

Voyez-vous, mon cher monsieur, c'est une question d'énergie. Quand vous êtes bien décidé à rompre, il faut rompre. Il suffit d'un peu de volonté.

LE MONSIEUR.

Je vous admire.

PIERRE.

Je vous le répète. En m'ouvrant les yeux, vous m'avez rendu un grand service. A charge de revanche.

LE MONSIEUR.

Oh! moi, je n'espère plus rien de ce côté.

PIERRE.

Vous avez trop attendu?

LE MONSIEUR.

Non.

PIERRE.

Comment cela?

LE MONSIEUR.

J'ai été... ce que vous êtes.

PIERRE.

Pardon... ce que je fus.

LE MONSIEUR.

Oui... Ça ne m'a avancé à rien : j'ai pardonné.

PIERRE.

Je ne comprends pas qu'on pardonne ces choses-là.

LE MONSIEUR.

Moi non plus. (*Un temps.*) Vous ne regrettez rien encore?

PIERRE.

Demandez à un prisonnier évadé, à un forçat libéré, à un martyr échappé aux tortionnaires, à un damné sorti de l'enfer, s'ils ont le désir de retourner au cachot, au bagne, au chevalet, aux flammes, mais ne me demandez pas si je regrette mon esclavage.

LE MONSIEUR.

Vous avez de la littérature.

PIERRE, *modeste.*

Non. Mais la vivacité d'un sentiment conduit à l'éloquence.

LE MONSIEUR.

Rien ne dit que vous ne la rappellerez pas...

PIERRE.

Laissez-moi rire.

LE MONSIEUR.

Si elle revenait, si elle se jetait à vos genoux, en pleurant...

PIERRE.

Je me suis fait un cœur de roc... Croyez-vous qu'elle

n'ait pas déjà employé tous les moyens... Vous auriez pu la voir, lorsqu'elle est partie, suppliante et domptée. J'ai opposé à ses sanglots et à ses cris la plus froide impassibilité.

LE MONSIEUR.

Vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

PIERRE.

Elle m'a écrit. J'ai refusé ses lettres. Elle est venue pleurer chez le concierge. Elle m'a menacé de suicide.

LE MONSIEUR, *riant.*

C'est un vieux moyen. Elle vous croit plus simple que vous ne l'êtes.

PIERRE.

Ah! je viens de passer cinq années qui m'ont mûri, je vous le jure.

LE MONSIEUR.

Les années de *compagne* comptent double.

PIERRE.

Il me semble que je reviens de voyage. Je suis allé retrouver des amis que j'avais perdus de vue. Je me suis promené aux heures où jadis cela m'était défendu. J'ai été m'asseoir à la terrasse d'un café d'où j'ai regardé les petites femmes... les petites femmes des autres; j'ai laissé passer l'heure du dîner; j'ai eu l'exquise sensation d'être en retard, sans avoir peur de la scène et de la bouderie. J'ai mangé de la choucroute qu'elle me défendait pour mon estomac, j'ai bu de la bière qui m'était aussi interdite; le résultat a été une indigestion, c'est vrai, mais comme elle n'était pas là pour me répéter : « Je t'avais prévenu », je n'en ai pas souffert. Je suis rentré à deux heures du matin et je me suis couché dans mon lit tout seul, en grenouille, une jambe ici et l'autre là-bas avec un oreiller sous ma tête et le second dans mes bras.

LE MONSIEUR, *se levant.*

Vous manquez de générosité à mon égard.

PIERRE.

Et la joie de retrouver les vieux camarades! J'arrivais les bras ouverts, et certains me faisaient d'abord grise mine parce qu'ils ne me reconnaissaient pas... D'où viens-tu? Me l'a-t-on assez demandé, d'où je venais! Et quand j'avais fini de raconter mon histoire, je voyais sur le visage de beaucoup une ombre passer, je voyais leurs yeux se détourner pour cacher un méchant regard d'envie et pour dissimuler la grimace rageuse que leur arrachait le contact de la chaîne dont je venais de leur faire sentir le poids. Je vous demande pardon.

LE MONSIEUR.

Vous avez dû éprouver là bien du plaisir.

PIERRE.

Sur le boulevard, je marchais en bombant la poitrine et en jouant de la canne. Je déplaçais plus d'air que les autres, et je suis arrivé à mon école bien avant l'heure de ma classe, avec des devoirs consciencieusement corrigés. Les pauvres petits bougres n'y comprenaient plus rien et cette justice inattendue les a même un peu gênés. Il était temps de redevenir exact, on allait prendre contre moi, m'a dit le préfet des études, des mesures de la dernière rigueur... Et, tous les dimanches, je vais aller à Fontainebleau.

LE MONSIEUR.

Vous vous en fatiguerez.

PIERRE.

Ou plutôt... non, je n'irai pas à Fontainebleau... Mais je n'irai pas à Ville-d'Avray... et je m'assois sur la table, et si ça m'amuse, je mets mes pieds sur le canapé. Ne cherchez pas à comprendre. Je suis un homme heureux... Et le mois prochain... le mois prochain, ce sont les vacances... Alors. Tenez. (*Tirant une enveloppe de la poche intérieure de son veston.*) Savez-vous ce qu'il y a là-dedans?...

Deux beaux billets de cent francs!... Deux cents francs que j'ai économisés sou à sou, en cachette, sur mon tabac et mes omnibus... afin de me payer un voyage en Bretagne, où il y a des fougères extraordinaires... Eh bien, le mois prochain, avec cet argent-là, je m'en irai gentiment, tout seul, prendre un billet de bains de mer... Et, ce voyage qu'elle m'a empêché de faire, je le ferai sans elle... Sans elle! Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y a de douceur dans ces deux mots.

Il serre son enveloppe avec soin.

LE MONSIEUR.

Vous êtes agaçant!

PIERRE.

Excusez-moi.

LE MONSIEUR, *joyeux.*

On a frappé... Je parie que c'est elle!

PIERRE.

Non.

LE MONSIEUR.

C'est elle qui vient vous chercher...

PIERRE.

Non. Je vous dis.

LE MONSIEUR.

Vous êtes tout ému...

On frappe de nouveau.

PIERRE.

Entrez...

LE MONSIEUR.

Je vous laisse.

Il se dirige vers la porte, y rencontre Brochot qu'il salue et sort.

SCÈNE II

PIERRE, BROCHOT. *Brochot est assez penaud. Il a un petit paquet à la main.*

BROCHOT.

Bonjour.

PIERRE.

Qu'est-ce que tu viens faire ici?

BROCHOT.

J'ai appris que tu étais seul... Alors, l'idée m'est venue de monter te dire bonjour.

PIERRE.

Tu as un rude toupet.

BROCHOT.

Comme elle n'est plus avec toi, j'ai pensé que tu n'avais plus de rancune contre moi au sujet de ce qui est arrivé. Mon amitié...

PIERRE.

Tu oses parler de ton amitié?

BROCHOT.

Je te prie de croire, mon cher ami, que ma faute ne l'a pas diminuée!

PIERRE.

Est-ce que je dois te dire merci? Te féliciter?

BROCHOT.

Je ne te le demande pas.

PIERRE.

Fourbe, tartufe, voleur!

BROCHOT, *humble.*

Pierre, ménage tes expressions, je t'en supplie.

PIERRE.

Ce n'est pas vrai, ce que je dis?

BROCHOT.

Dans tous les cas, notre vieille camaraderie devrait te rendre moins brutal.

PIERRE.

Elle ne t'a pas rendu plus scrupuleux...

BROCHOT.

Tout ça, mon bon Pierre, je me le suis déjà dit : ce n'est pas la peine de me le répéter. Tu me fais du chagrin et tu t'énerves, voilà tout. Tu sais bien que ça ne vaut rien pour ta santé.

PIERRE.

Et si j'étais allé te flanquer une volée, comme j'en avais envie.

BROCHOT.

Pourquoi ne l'as-tu pas fait? Tu as toujours été plus fort que moi. Au collège tu me battais souvent. Te rappelles-tu?

PIERRE.

Canaille!

BROCHOT.

Tu étais plus vigoureux que moi, et cependant je t'ai défendu, une fois, contre un grand.

PIERRE.

Fripouille!

BROCHOT.

Tu ne me laisses pas parler.

PIERRE.

Judas!

BROCHOT.

Jamais je ne t'ai donné une plus grande preuve d'amitié

qu'en ce moment. Je te permets ce que je ne permettrais à personne.

PIERRE.

J'ai beau te regarder, je ne puis deviner ce qui l'a séduite en toi. Ce n'est pas ta beauté... ce n'est pas ton esprit.

BROCHOT.

Écoute...

PIERRE.

Alors, quoi?... J'y suis!...

BROCHOT.

Je viens te demander pardon.

PIERRE.

Je te pardonnerai à une condition.

BROCHOT.

Dis-la.

PIERRE.

Tu vas m'apprendre à imiter le chemin de fer.

BROCHOT.

Qu'est-ce que tu veux dire?

PIERRE.

Mon éducation a été négligée. Je ne pratique pas cet art d'agrément, je me trompe : cet art d'utilité, de grande utilité. Apprends-moi à imiter le chemin de fer, à être comique, un peu grotesque. Grâce à cela, si, un jour, je veux trahir un ami, j'aurai ce qu'il faut pour plaire à sa femme. C'est ainsi que tu as eu les bonnes grâces de Charlotte, elle me l'a avoué. Allons! donne-moi ma première leçon. Fais : hou, hou, et tchi, tchi; j'aurai plaisir à voir un séducteur en exercice.

BROCHOT.

Tu n'es pas gentil ; tu te moques de moi.

PIERRE.

Non. Elle m'a déclaré, je te répète, que c'était là ton plus grand mérite. Et, en effet, tu es laid...

BROCHOT.

Je ne dis pas que je suis beau.

PIERRE.

Ne le dis pas. Tu es laid.

BROCHOT.

Comme tout le monde.

PIERRE.

Non. Tu es vilain, vilain.

BROCHOT.

Pas plus que toi.

PIERRE.

Si, regarde-toi dans la glace. Tu as le nez ridicule, l'œil hébété et la bouche inexpressive.

BROCHOT.

Tu n'as pas fini !

PIERRE.

Ce n'est donc pas ton physique qui a fait de toi un conquérant. Est-ce ton esprit ? Tu n'en as pas. Tu l'as remplacé par ce genre de bêtise qui plaît aux dames.

BROCHOT.

Je ne suis pas plus idiot que toi.

PIERRE.

Tu l'es considérablement plus. Si tu pouvais voir, en cette minute, ton air ahuri, vexé et stupide, tu t'achèterais un masque. Je te jure que tu t'achèterais un masque.

BROCHOT.

Oh ! mais tu m'agaces, à la fin !

PIERRE.

Admirable ! Tu as supporté que je t'appelle canaille et Judas, mais tu te fâches quand je critique ta beauté.

BROCHOT.

Pierre, en voilà assez !

PIERRE.

Tu te crois un don Juan. Tu veux être aimé. Qui sait, tu es peut-être devenu amoureux d'elle ?...

BROCHOT.

C'est possible.

PIERRE.

Et tu sens bien que moins tu paraîtras justifier un caprice, et plus sa conduite, à elle, ressemblera à celle d'une grue !

BROCHOT.

Je te défends de l'insulter.

PIERRE.

Répète un peu ?

BROCHOT.

Tu te conduis comme un goujat.

PIERRE.

Je vais te mettre à la porte par les épaules, tu sais bien... Va donc la retrouver, vous ferez un joli couple. Ton honneur et le sien sont du même tonneau !

BROCHOT.

Tu ne vaux pas mieux que moi.

PIERRE.

Quand tu es arrivé ici, tu n'avais pas d'ami, pas de maîtresse. Tu as espéré y trouver les deux à la fois. Ah ! ça t'a paru bon de t'asseoir à une table d'amitié ; ça t'a paru désirable, une fille jeune et honnête. Ça te changeait de tes conquêtes d'une heure et d'une *thune*. Tu n'avais pas de liaison : par économie ! Tu étais fatigué de n'embrasser que des demoiselles de carrefour, et, volontairement, délibérément, tu acceptais cela; tu t'étais résigné à ces plaisirs d'hôtel borgne par pur égoïsme, pour ne pas te

créer de soucis, pour arranger ta vie... Allons ! c'est toi qui me l'as avoué !

BROCHOT.

Possible ! Mais c'est pour la même raison que tu ne t'es pas marié. Rappelle-toi tes confidences.

PIERRE.

Je ne me suis pas insinué dans la maison d'un ami pour lui voler sa femme, moi !

BROCHOT.

On ne vole que les femmes qui ne sont pas aimées.

PIERRE.

Je ne l'aimais pas ?

BROCHOT.

Non ! Tu aimais sa peau, voilà tout. Elle était ta maîtresse, pas ta compagne.

PIERRE.

Ça me suffisait.

BROCHOT.

Ça ne lui suffisait pas ! Tu l'as prise pour ton plaisir, rien que pour cela.

PIERRE.

Comme elle m'a pris pour mon argent !

BROCHOT.

Parfaitement ! Voilà ce qu'il y a eu au début de votre liaison. Ne t'étonne donc pas de ce qui a suivi... Et il en est, dans ton cas, qui sont encore plus mal partagés que toi.

PIERRE.

Je ne vois pas bien ce qui me manque, après la promenade à Fontainebleau.

BROCHOT.

Ce qui s'est passé à Fontainebleau, c'est ma faute...

PIERRE.

Et la sienne.

BROCHOT.

Elle ne voulait d'abord que te rendre jaloux.

PIERRE.

Pour me fâcher avec toi, j'ai bien deviné. Elles ont l'horreur de l'ami.

BROCHOT.

Parce qu'elles ont peur de son influence. Je t'assure, c'est moi le plus coupable.

PIERRE.

Ne fais pas le généreux : vous vous valez... Est-ce que je ne l'ai pas vue te faire des agaceries ?

BROCHOT.

Oui. A Fontainebleau, c'est ainsi que l'aventure a commencé. Charlotte ne croyait pas aller plus loin, je te le jure... Mais moi, à la fin, j'ai perdu la tête... et alors... A ma place, tu en aurais fait tout autant, avoue-le !... Tu ne réponds pas parce que tu sais que c'est vrai... Les hommes, on est tous des cochons.

PIERRE.

Tu as peut-être raison.

BROCHOT.

Seulement, les femmes, c'est aussi de singuliers animaux... Tu l'aimes toujours, hein ?

PIERRE.

Non !

BROCHOT.

Tu ne l'aimes plus !

PIERRE.

Non.

BROCHOT.

Vrai ?

PIERRE.

Je te l'affirme avec tranquillité.

BROCHOT.

Alors, ce n'est pas toi le plus malheureux. Tu vas te moquer de moi. Tant pis. Il n'y a que toi qui puisses me comprendre. Je suis amoureux d'elle comme un imbécile. Je ne savais pas ce que c'était d'être amoureux. C'est une vraie maladie. Je ne dors plus ; je mange mal, j'ai des battements de cœur. Je ne pense qu'à elle...

PIERRE.

Eh bien, elle est libre...

BROCHOT.

Elle ne veut pas de moi.

PIERRE.

Elle te l'a dit ? Tu l'as donc revue ?

BROCHOT.

Elle est venue chez moi.

PIERRE.

Ah ! ah !

BROCHOT.

Pas pour ce que tu crois. Lorsqu'elle m'a eu appris que vous étiez séparés, j'ai voulu évoquer devant elle le souvenir de ce qui s'était passé entre nous. Elle a d'abord feint de l'avoir oublié, avec une telle assurance, une telle candeur, que je me suis demandé pendant un moment si je n'avais pas rêvé, ou si je ne devenais pas fou. Elle n'est tout de même pas ordinaire, tu sais.

PIERRE.

Je sais.

BROCHOT.

Ensuite... elle s'est répandue en injures contre moi. Elle m'a dit que j'étais cause de son malheur, et je suis certain qu'elle a eu envie de me battre.

PIERRE.

Déjà !... Continue, tu m'intéresses.

BROCHOT.

Je l'ai priée, suppliée. Je crois même que j'ai été assez bête pour pleurer devant elle... Sommes-nous naïfs, hein ? mon pauvre vieux ?

PIERRE.

Oui, assez.

BROCHOT.

C'est toi qu'elle aime.

PIERRE.

Elle t'a chargé de venir me le dire ?

BROCHOT.

Oui...

PIERRE.

Elle est folle... c'est toi qu'elle choisit !... Après ce qu'elle a fait !

BROCHOT.

Voilà : les femmes n'y attachent pas autant d'importance que nous.

PIERRE.

De là le malentendu !

BROCHOT.

Elle ne t'a jamais aimé comme en ce moment, ou plutôt, elle t'aime depuis que tu l'as renvoyée. Elle m'a tout raconté dans un torrent de larmes et au bord d'une crise de nerfs. Jamais, cependant, je n'aurais osé venir te supplier, de sa part, de reprendre la vie commune ; mais, ce matin, j'ai reçu d'elle une lettre.

PIERRE.

Oui, elle a la manie d'écrire des lettres.

BROCHOT.

... Une lettre désespérée. Elle parle de suicide.

PIERRE.

Ce n'est pas la première fois.

BROCHOT.

La voici. Lis-la.

PIERRE.

Je m'y refuse nettement.

BROCHOT.

Tu devrais pardonner.

PIERRE.

Je pardonne, si tu veux.

BROCHOT.

Tu devrais la reprendre.

PIERRE.

Jamais.

BROCHOT

Tu ne peux pas rester seul.

PIERRE.

Je vais toujours essayer, et faire un joli petit voyage en Bretagne.

BROCHOT.

Je t'assure, tu devrais la reprendre.

PIERRE.

Et retourner à la campagne avec toi ?

BROCHOT.

Oh ! moi...

PIERRE.

Eh bien ?...

BROCHOT.

Moi, je vais quitter Paris. Je suis trop malheureux. C'est pour toute ma vie, vois-tu. Je le lui ai dit : elle s'en moque. Elle ne pense qu'à toi... Tu avais raison, je ne suis qu'un imbécile... Mais qu'est-ce qu'elles ont donc, qu'est-ce qu'elles ont donc pour nous rendre aussi lâches, aussi misérables !... Je te dis : jamais, jamais, je n'ai éprouvé ce que j'éprouve. Alors, Je m'en vais... Adieu... Je t'avais apporté mon *morbidiculus* de Van Tieghem.

PIERRE.

Tu te dessaisis de cet exemplaire unique ?

BROCHOT.

Pour toi, oui.

PIERRE.

Merci.

BROCHOT.

Adieu !

PIERRE, *lui donnant la main.*

Pauvre bougre !

BROCHOT, *revenant.*

Je t'assure que tu devrais la reprendre...

Par la porte ouverte, entre Isabelle, très émue.

SCÈNE III

LES MÊMES, ISABELLE, *puis* LE MONSIEUR *et* LE PÈRE LANGLOIS.

ISABELLE.

Charlotte n'est pas là ?

PIERRE.

Vous savez bien que non.

BROCHOT.

Qu'y a-t-il ?

ISABELLE.

Elle m'a envoyé une lettre.

PIERRE.

Naturellement.

ISABELLE.

La voici. (*Elle lit.*) « J'irai me jeter à la Seine, ce soir, à cinq heures, au Pont-Neuf ! »

BROCHOT.

Il en est quatre !

PIERRE, *à Isabelle.*

Et c'est cette lettre qui vous émeut ?

ISABELLE.

Si elle vous laisse indifférent, c'est que vous n'avez pas de cœur.

BROCHOT.

Vraiment, tu es dur.

PIERRE.

Quand on veut se suicider, on n'indique pas d'avance l'heure et l'endroit où l'on se tuera.

ISABELLE.

Mais, voyez comme son écriture est tremblée.

Elle lui tend le papier.

PIERRE, *le posant sur la table.*

Pendant un voyage, j'ai reçu d'elle une lettre portant des traces de larmes. Elle m'a avoué plus tard les avoir faites en secouant sur la page ses doigts mouillés.

BROCHOT.

Mais enfin, si c'était vrai !

PIERRE.

Le Pont-Neuf est à deux pas. Je ne t'empêche pas d'y aller. Tu as encore une heure !

ISABELLE.

Je l'ai vue avant-hier. Elle pleurait réellement, je vous le jure.

PIERRE.

Ce qu'elle ne peut supporter, c'est que la rupture vienne de moi.

ISABELLE.

Si vous l'aviez entendue ! Si vous l'aviez vue ! Je l'ai

trouvée chez sa mère, en contemplation devant une gravure qu'elle venait d'acheter, représentant la mort d'Ophélie. Elle tenait à la main un fait divers coupé dans un journal où était raconté un suicide par amour. Elle avait gratté les initiales de la morte et les avait remplacées par les siennes.

PIERRE.

Elle aime à se regarder dans les glaces.

ISABELLE.

Vraiment, vous devriez la reprendre avec vous.

BROCHOT, *qui lisait la lettre posée sur la table. Brusquement.*

Mais ce n'est pas à cinq heures, c'est à trois qu'elle doit se suicider !... Regardez... c'est un trois que vous avez pris pour un cinq.

PIERRE.

Elle n'a jamais su faire les chiffres.

ISABELLE.

Mais oui ! Alors, mon Dieu !

BROCHOT.

Courons, s'il est encore temps !

Entrent le monsieur et le père Langlois, très graves.

LE PÈRE LANGLOIS.

Ah ! monsieur !

BROCHOT.

Parlez !

LE MONSIEUR.

Monsieur...

PIERRE.

Vous avez reçu une lettre de Charlotte ?

LE PÈRE LANGLOIS.

Moi, j'en ai reçu une...

BROCHOT.

Il y a un malheur ?

LE PÈRE LANGLOIS.

Non, mon bon et cher monsieur... tranquillisez-vous.

PIERRE.

Qu'est-ce que je disais !

BROCHOT.

Elle ne s'est pas suicidée ?

LE PÈRE LANGLOIS.

Si. Mais, grâce à un miracle, elle n'a rien.

BROCHOT.

Mon Dieu !...

LE PÈRE LANGLOIS.

Elle monte derrière moi.

PIERRE.

Comment ! Mais...

LE PÈRE LANGLOIS.

Monsieur, ce sont ses dernières volontés ..

PIERRE.

Je...

LE PÈRE LANGLOIS.

Les voici. Nous étions tous les quatre dans la loge, madame Langlois, la dame de monsieur, monsieur et moi, lorsqu'un commissionnaire nous a apporté ce billet qu'une dame lui a donné sur le Pont-Neuf, à quatre heures.

PIERRE, *à Isabelle.*

Il y avait une heure qu'elle vous attendait.

BROCHOT.

Que dit ce billet ?...

LE PÈRE LANGLOIS.

Lisez.

BROCHOT.

« J'ai demandé à ce que ma dépouille mortelle soit transportée chez celui que j'ai tant aimé. »

PIERRE, *à mi-voix, et très court.*

Oh !

Brochot n'a pu continuer et a passé le billet à Isabelle.

ISABELLE, *lisant.*

« Je prie monsieur le propriétaire et monsieur le concierge d'excuser le dérangement que je vais leur causer. »

LE PÈRE LANGLOIS.

Presque aussitôt, on nous a ramené la pauvre chère dame. (*On entend du bruit au dehors.*) La voici.

PIERRE, *ironique.*

Son cadavre monte l'escalier.

Il secoue la tête.

LE PÈRE LANGLOIS, *recueilli.*

La maison va être dans les journaux.

Entrent Charlotte sanglotant, cachée au public par madame Langlois, la dame du quatrième et les autres qui l'accompagnent jusqu'à la porte du fond. Le sauveteur — marinier de Paris — suit derrière. Isabelle sort avec Charlotte.

SCÈNE IV

PIERRE, LE MONSIEUR, BROCHOT, LE PÈRE LANGLOIS, MADAME LANGLOIS, LA DAME DU QUATRIÈME, LE SAUVETEUR.

PIERRE, *après avoir longuement regardé le groupe. Au monsieur.*

Je devine ce qui s'est passé. Elle est descendue sur la

berge en poussant des cris, et lorsqu'elle a été certaine qu'on la suivait, elle s'est avancée dans l'eau jusqu'aux genoux.

LA DAME DU QUATRIÈME.

C'est indigne ! J'étais là, elle s'est jetée du haut du pont.

PIERRE.

Du haut du pont !

LA DAME.

Je l'ai dit à mon époux.

LE MONSIEUR.

Madame est ma petite amie.

LA DAME.

Je passais... J'aperçois du monde, je cours, je descends et je vois monsieur qui ramenait cette pauvre chère dame dans son bateau.

Tout le monde se tourne vers le sauveteur.

LE SAUVETEUR.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis le sauveteur. Jean Perrin, marinier. Cette dame a eu de la chance que j'aie été là avec mon bateau... Quand je l'ai accrochée avec ma gaffe, elle allait disparaître. Je n'ai écouté que mon courage : moi, j'aime rendre service au monde.

PIERRE.

Enfin, elle n'a rien ?

LA DAME.

Rien, grâce à un miracle.

PIERRE, *timidement, à lui-même.*

Pourquoi la ramène-t-on ici, puisqu'elle n'a rien ?

BROCHOT, *au sauveteur.*

Monsieur, vous êtes un de ces héros obscurs qu'on n'honore pas assez. Permettez-moi de vous serrer la main.

LE SAUVETEUR.

Si ça vous fait plaisir.

LE MONSIEUR.

Moi aussi.

BROCHOT.

Et moi encore une fois.

LE SAUVETEUR.

C'est vous le monsieur de la petite dame ?

BROCHOT, *un soupir.*

Hélas, non. (*Désignant Pierre.*) C'est monsieur.

LE MONSIEUR, *à Pierre, qui était à l'écart.*

Mon cher, vous manquez de tenue. Allez le remercier.

PIERRE, *faiblement.*

Mais... elle... elle ne... Nous étions séparés.

LE MONSIEUR *et* TOUT LE MONDE.

C'est révoltant !

ISABELLE, *révoltée.*

Comment ! vous vivez cinq ans avec une femme; par vos mauvais procédés, vous la conduisez au suicide, et lorsqu'on vous ramène votre victime, c'est tout ce que vous trouvez à dire à son sauveteur !

BROCHOT.

Tu es un galant homme. Ne l'oublie pas... Va le remercier.

PIERRE, *résigné.*

J'y vais... (*Au sauveteur.*) Je vous remercie, monsieur.

Il lui serre la main.

LE SAUVETEUR.

A votre service.

Il tend la main.

LE MONSIEUR, *bas, à Pierre.*

Il faut lui donner une récompense.

ISABELLE.

Il me semble que c'est la moindre des choses.

PIERRE.

Ah!... Il faut!...

Il revient et donne vingt francs au sauveteur.

LE SAUVETEUR, *faisant sauter la pièce dans sa main.*

C'est pas lourd...

PIERRE.

Mais...

LE SAUVETEUR.

Je me suis blessé à la main avec l'aviron... Vrai de vrai, elle est gentille, la petite dame, ça vaut mieux que ça...

PIERRE.

C'est assez...

LE SAUVETEUR.

Ben, si j'avais su!... Vingt francs!...

PIERRE.

Mais enfin, vous étiez en bateau, vous n'avez couru aucun risque!

LE SAUVETEUR.

Vous croyez?

LE MONSIEUR, *à madame Langlois.*

Oh! discuter là-dessus!

MADAME LANGLOIS *et* TOUT LE MONDE.

Discuter là-dessus!

LE SAUVETEUR.

Je me suis penché pour la retirer et j'ai failli perdre l'équilibre. J'ai vu le moment où nous tombions tous les deux... J'ai abîmé mes vêtements... Tout ça pour vingt francs!

LE MONSIEUR, *à Pierre.*

Vous n'avez pas honte!

BROCHOT.

On donne plus que ça pour un chien.

LE MONSIEUR.

Je vous le répète, vous manquez de tenue...

ISABELLE.

Vous n'avez pas de cœur.

BROCHOT.

Qu'est-ce qu'on va penser de toi?

LE PÈRE LANGLOIS, *les bras croisés, indigné.*

Ben vrai !

PIERRE, *après les avoir regardés. Au sauveteur, avec un soupir, lui tendant la petite enveloppe qu'il avait mise dans la poche intérieure de son veston.*

Tenez.

LE SAUVETEUR.

Deux cents francs ! Ça, c'est gentil.

TOUT LE MONDE.

Ah ! A la bonne heure !...

LE SAUVETEUR, *s'essuyant les lèvres.*

Si votre dame désire embrasser son sauveteur, je vais l'attendre.

PIERRE.

Ce n'est pas la peine. Merci. On lui dira...

LE SAUVETEUR.

Bonsoir, la compagnie...

LE PÈRE LANGLOIS, *au sauveteur.*

Venez chez nous, monsieur. Je vous offrirai un coup à boire, moi.

MADAME LANGLOIS.

Parfaitement.

Ils sortent avec la dame du quatrième. Pierre, qui les a un peu accompagnés, rentre et aperçoit Charlotte dans son costume d'intérieur du premier acte.

PIERRE, *à lui-même.*

Oh !

CHARLOTTE, *à Brochot et au monsieur.*

Maintenant, il faut que, tous deux, vous lui rendiez un grand service. Vous connaissez le commissaire de police du quartier?

LE MONSIEUR.

Oui.

BROCHOT.

C'est un de mes amis.

CHARLOTTE.

On nous a conduits devant lui. Dans l'intérêt de Pierre, il faut que vous obteniez qu'il déchire son rapport. Allez.

BROCHOT.

Comptez sur moi.

LE MONSIEUR.

Sur moi aussi.

BROCHOT, *à Pierre.*

Nous revenons de suite.

Ils sortent.

SCÈNE V

CHARLOTTE, ISABELLE, PIERRE.

ISABELLE.

Je vais me retirer.

PIERRE.

Non! non!

CHARLOTTE, *allant s'abattre sur la poitrine de Pierre.*

Oh! mon ami! mon ami!

PIERRE.

Calme-toi! calme-toi!

CHARLOTTE.

Tu as bien failli ne plus me revoir.

ISABELLE, *pleurant.*

Ma pauvre Charlotte !

CHARLOTTE.

Tu n'as pas pitié de moi ?

PIERRE.

Mais si. Calme-toi... Nous ne sommes plus rien que des amis, c'est vrai, mais...

CHARLOTTE.

Plus rien que des amis !... Tu veux donc que je recommence ?...

PIERRE.

Mais non !... Mais non !... Seulement... quelle drôle d'idée tu as eue !...

ISABELLE.

Ma pauvre Charlotte !... Aller te jeter à la Seine !

PIERRE.

C'est de la dernière imprudence.

ISABELLE.

C'est de la folie !

CHARLOTTE.

J'ai attendu jusqu'à quatre heures...

ISABELLE.

On a pris ton trois pour un cinq !

PIERRE.

Je t'ai toujours dit... (*Timide.*) Enfin, l'essentiel, c'est que tu n'aies rien... Tu aurais pu te blesser... Veux-tu quelque chose pour te remettre ?

CHARLOTTE.

Non.

PIERRE, *de même.*

Quand tu vas t'être reposée pendant une heure...

CHARLOTTE.

Mais...

PIERRE.

Une heure ou deux, tu pourras... Demain, tu n'y penseras plus. (*Avec une légèreté affectée et sans aplomb.*) D'ailleurs, Isabelle ira te voir...

CHARLOTTE, *sanglots.*

Mon Dieu! Mon Dieu!

PIERRE.

Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a, Charlotte?

ISABELLE.

Ma bonne chérie!

PIERRE.

C'est nerveux, laissez-la pleurer, c'est de la détente... (*A Isabelle.*) Il vaudrait peut-être mieux que je sorte. Qu'en pensez-vous?

CHARLOTTE.

Non, non, reste, c'est fini...

Elle se calme.

ISABELLE.

Vous êtes un monstre! Une femme qui a voulu se tuer pour vous!

PIERRE.

Mais non, elle n'a pas voulu se tuer... C'est un accident... N'est-ce pas, c'est un accident... Elle m'attendait, elle vous attendait... Pour passer le temps, elle regardait par-dessus le parapet, elle s'est penchée, et voilà...

CHARLOTTE, *cris, sanglots.*

Oh! oh!

ISABELLE.

Taisez-vous! Ayez au moins pitié d'elle...

PIERRE.

Qu'est-ce que tu as, voyons ? C'est nerveux, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui te fait pleurer ?... Réponds... Qu'est-ce qui te fait pleurer ?

CHARLOTTE.

C'est ce que tu dis...

PIERRE.

Ce que je dis... Je dis ça, moi, je... ce n'est pas pour te faire de la peine... Je ne sais pas ce qui s'est passé... alors, je suppose... Si je me trompe, je ne demande pas mieux que de le reconnaître...

CHARLOTTE.

Je regrette qu'on m'ait sauvée... Si j'étais morte, tu me pleurerais peut-être... J'ai voulu me tuer parce que je ne pouvais pas vivre sans toi, et, toi, tu fais semblant de croire que ce n'est pas vrai.

PIERRE.

Est-ce que je pouvais supposer... Rappelle-toi, tu le disais, toi-même, notre histoire à tous deux ne peut pas être tragique.

CHARLOTTE.

Je le croyais... J'ai voulu faire la femme forte... Pierre, si j'avais su que tu ne me rappellerais pas, jamais je n'aurais pensé à partir. Tu peux le demander à Isabelle... L'histoire de la malle, c'était pour te faire enrager. Je me croyais si sûre que tu allais me supplier de rester... Et puis, voilà, tu m'as laissé aller...

PIERRE.

Rappelle-toi...

CHARLOTTE.

Je sais bien que j'ai été méchante... Je te demande pardon... Je ne le ferai plus, je te le jure, mais garde-moi, Pierre, garde-moi...

PIERRE.

Ma chère enfant, veux-tu donc que nous reprenions notre vie de misères?...

CHARLOTTE.

Oui.

PIERRE.

Tu me faisais souffrir.

CHARLOTTE.

Cela ne m'arrivera plus jamais.

PIERRE.

Et toi non plus, tu n'étais pas heureuse... Tu ne le serais pas davantage.

CHARLOTTE.

Ça m'est égal.

PIERRE.

Mais...

CHARLOTTE.

Ça m'est égal. Je veux vivre avec toi, même si je dois être malheureuse, même pour nous disputer, même pour nous battre. Si tu ne veux pas, je sais ce que j'ai à faire, et cette fois je ne me manquerai pas.

ISABELLE.

Mais embrassez-la donc!

PIERRE.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Tu pleures! Tu m'aimes toujours, dis? Tu veux bien que je revienne ici!

ISABELLE.

Est-ce possible, qu'il ne le veuille pas!

CHARLOTTE.

Je tiens à ce qu'il le dise! Tu veux bien, dis?

PIERRE.

Je ne suis pas un monstre.

CHARLOTTE, *sanglots.*

Oh! si c'est par pitié, autant me chasser! C'est par pitié?...

PIERRE.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Ce n'est pas par pitié?

PIERRE.

Non.

CHARLOTTE.

C'est parce que tu m'aimes?

PIERRE, *après un silence.*

Oui...

CHARLOTTE.

Embrasse-moi (*Il l'embrasse.*) Alors, c'est fini, n'est-ce pas?... On oublie tout ce qui s'est passé?

PIERRE.

C'est cela.

Entrent Brochot et le monsieur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BROCHOT, LE MONSIEUR.

CHARLOTTE.

Eh bien?

LE MONSIEUR.

Il était trop tard. Il était déjà venu des journalistes...

PIERRE.

Où ça?

CHARLOTTE.

Chez le commissaire de police...

PIERRE.

Le...

CHARLOTTE.

Oui. Mon sauveteur attend la médaille... alors...

PIERRE.

Je n'ai plus qu'à envoyer ma démission.

CHARLOTTE.

Il ne faut pas m'en vouloir, Pierre...

PIERRE.

Ça n'avancerait à rien.

LE MONSIEUR, *à Charlotte.*

Alors, vous voulez bien revenir avec lui?

CHARLOTTE, *avec force.*

Ce n'est pas après lui avoir fait perdre sa position que je vais l'abandonner!

BROCHOT.

Oui, mais... (*A Pierre, bas.*) Tu ne vas pas la reprendre, je suppose?

PIERRE.

Elle m'a fait pitié. Maintenant, je ne puis la quitter. Son suicide, c'est un sacrement.

BROCHOT.

Tu disais cependant...

PIERRE.

Ce qu'elles ont de redoutable, c'est que quelquefois elles se tuent pour de vrai.

BROCHOT.

Alors, tu la reprends, vraiment?

CHARLOTTE, *à Brochot sévère.*

Vous, monsieur, je ne comprends pas que vous ayez l'impudence de reparaître devant moi et devant votre ami, après ce que vous lui avez fait. Je vous prie de sortir.

BROCHOT.

Mais...

ISABELLE.

Ne vous le faites pas répéter, monsieur.

SCÈNE VII

TOUT LE MONDE.

LE MONSIEUR.

Vous voilà redevenu des nôtres! Et pour longtemps!

Il lui serre la main.

CHARLOTTE, *à Pierre, d'un ton affectueux et très naturel.*

Je t'en prie, mon ami, ne t'assois pas sur la table.

Paraît le père Langlois, de la main gauche tenant la cage du chien et de la droite tirant la malle que Phrasie pousse de l'autre côté. Pierre regarde cette entrée avec stupeur.

RIDEAU.

LA PETITE AMIE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française,
le 3 mai 1902.
Reprise au même Théâtre sous cette nouvelle forme,
le 1er octobre.

PERSONNAGES :

		Création.	*Reprise.*
		—	—
PIERRE LOGERAIS . .	MM.	DE FÉRAUDY.	DE FÉRAUDY.
ANDRÉ LOGERAIS . .		DESSONNES.	DESSONNES.
CHARLOT		BERR.	CROUÉ.
MARGUERITE	Mmes	SUZANNE DESPRÉS.	SUZ. DESPRÉS.
MADAME LOGERAIS. .		KOLB.	KOLB.
LÉONTINE.		BERTINY.	MORENO.
MARIA.		RÉGNIER.	RÉGNIER.
JEANNE.		GÉNIAT.	GÉNIAT.
MADAME ERNEST. . .		LHERBAY.	LHERBAY.

Paris de nos jours.

LA PETITE AMIE

ACTE PREMIER

Le magasin d'une maison de modes en gros, à Paris. Le mur du fond est posé en biais, de façon à donner la plus grande profondeur de la scène à gauche. Dans le mur de droite, trois fenêtres sans rideaux. Le carreau du bas est en verre dépoli. On voit les maisons d'en face.

A droite, porte d'intérieur. Au fond, à gauche, en pan coupé, la porte d'entrée. A gauche, la porte de l'atelier. Entre les deux, un pupitre et ce qu'il faut pour écrire.

Sur toute la longueur, devant les fenêtres, un comptoir. Un autre plus petit, à gauche, premier plan.

Sur les comptoirs et à terre des « champignons » de différentes hauteurs portant des chapeaux d'hiver. Marchandises.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, MARIA, MARGUERITE *puis* MADAME LOGERAIS.

Au lever du rideau, Jeanne passe des chapeaux à Maria qui les emballe dans une caisse en dictant la facture à Marguerite qui écrit debout, au pupitre à gauche.

MARIA.

Un numéro 14, ruban de faille ; un 31, garniture velours de soie...

MARGUERITE.

Velours de soie.

MARIA.

Un, deux, trois, quatre, cinq aristoches... (*Elle place brutalement les chapeaux dans la caisse.*) Et allez donc! c'est l'emballage du dimanche.

Coup de timbre.

MARGUERITE.

Chut!

MARIA.

Ça, c'est la patronne qui revient des vêpres.

Entre madame Logerais.

MADAME LOGERAIS, *en toilette et un paroissien dans les mains.*

Où est M. André?

MARGUERITE.

Il n'est pas encore rentré, madame.

MADAME LOGERAIS.

Pas encore rentré?... Tiens! (*Silence.*) ... C'est la commission pour Arras?

MARGUERITE.

Oui, madame.

MADAME LOGERAIS.

N'emballez pas les modèles. Vous savez que M. Logerais veut les revoir lui-même.

MARGUERITE.

Oui, madame.

MARIA.

En voici déjà quatre. Les autres sont dans l'atelier. Léontine est allée chercher le reste chez l'ouvrière.

MADAME LOGERAIS.

Bon, je reviens.

Elle sort par la droite.

SCÈNE II

MARIA, JEANNE, MARGUERITE, *puis* LÉONTINE.

JEANNE.

Un homme modiste, je ne puis pas m'y habituer.

MARGUERITE.

Oui, on s'est beaucoup moqué de M. Logerais, dans les commencements, lorsqu'il a ouvert sa petite boutique, boulevard Sébastopol.

MARIA.

La devanture était couverte d'affiches, grandes comme ça, qu'il écrivait lui-même... Il racontait au passant ce qu'il appelait... comment donc?...

MARGUERITE.

L'esthétique de la coiffure. Parce qu'il faut vous dire qu'il a été artiste, M. Logerais.

MARIA.

Il a été dessinateur dans une compagnie de chemins de fer.

MARGUERITE.

Aujourd'hui, il est noté N. C. sur le Bottin, il est membre de la Chambre syndicale et administrateur du Bureau de bienfaisance de l'arrondissement.

MARIA.

Il a abandonné le détail et il a fait fortune, tout simplement.

MARGUERITE.

Il a créé successivement le *Petit Luxe* à 4 fr. 75, le *Luxe*

discret à 9 fr. 90 et celui-ci. Pour celui-ci, il a été plus d'un mois à chercher un nom bien parisien.

MARIA.

C'est à ce moment-là qu'il a pris des leçons d'anglais.

JEANNE.

C'est une affaire, de trouver un nom pour chaque modèle nouveau.

MARGUERITE.

M. Logerais y a attrapé plus d'une fois la migraine.

MARIA, *le doigt sur le front.*

C'est un homme qui travaille beaucoup de là.

MARGUERITE.

Ceux-ci, leur nom, c'est le *Suprême Élégant.*

MARIA.

Nous, nous les appelons des aristoches.

JEANNE.

Parce que...

MARIA.

Je ne sais pas... Le modèle est copié à la devanture d'une grande modiste, mais on le reproduit par douzaines, avec des marchandises achetées en solde.

MARGUERITE.

Ça a l'air d'être chic, ça a envie de l'être, mais ça ne l'est pas. C'est pour être vendu 19 fr. 95.

MARIA.

Léontine n'arrive pas.

MARGUERITE.

Pourvu que je puisse prendre mon train de cinq heures et demie, c'est le dernier.

MARIA.

Vous allez à la campagne?

MARGUERITE.

Oui, mes parents dînent chez des amis. Je dois aller les retrouver. (*Timbre.*) Voilà Léontine.

Entre Léontine.

MARIA.

Quelle chance!

LÉONTINE, *entrant.*

Oui, quelle chance, vous pouvez le dire... Nous sommes ici jusqu'à six heures. (*Elle tire les chapeaux du grand sac de papier qu'elle a apporté.*) En voilà cinq. Les autres, elle les apportera quand ils seront finis, dans une heure, une heure et demie.

MARGUERITE.

Flûte!

MARIA.

J'allais le dire. Allez, Marguerite. (*Elle dispose les chapeaux sur le comptoir.*) Deux canotiers, trois cyclistes. (*Les jetant dans la caisse.*) Tiens, tiens, tiens et tiens!...

LÉONTINE.

Oh! Maria!... si M. Logerais s'en apercevait...

MARIA.

Emballage du dimanche, je vous dis!... Deux canotiers, trois cyclistes... Je rage encore plus que si c'était d'autres modèles.

LÉONTINE.

Je suis comme vous... Des chapeaux de deuil, ça me ferait moins... Si vous saviez le beau temps qu'il fait dehors... La première belle journée de printemps...

MARIA.

Ne me dites pas ça! Ne me dites pas ça!

LÉONTINE.

Savez-vous qui j'ai rencontré... Marie Lamare... tu sais bien, Marie Lamare... Marguerite, tu te rappelles... Marie

Lamare qui était chez Radety?... Elle a maintenant chevaux et voitures.

MARIA.

Y en a-t-il qui ont de la veine!

LÉONTINE.

Et elle porte des chapeaux de deux cents francs.

MARIA.

Cela vaut mieux que de gagner trois francs par jour à les fabriquer...

LÉONTINE.

Il paraît qu'elle va entrer au théâtre... aux *Variétés*.

MARIA.

Encore une de casée!

LÉONTINE.

Yolande d'Orléans dont on parle tant, c'est aussi une ancienne de la mode... Elle s'appelait Berthe Braquet...

MARIA.

Et Suzanne d'Anjou, et Jeanne de Croix et Armande Bijou qui a un hôtel aux Champs-Élysées...

LÉONTINE.

C'est vrai, ce sont toutes des anciennes de la mode...

Un long silence. Chacune réfléchit.

MARIA.

C'est assommant de travailler le dimanche.

LÉONTINE.

Oui, il vous vient des idées noires.

Maria fait des signes par la fenêtre.

JEANNE.

Oh? cette Maria!... L'aime-t-elle son gros, comme elle dit.

MARIA.

Tiens!... Regardez donc, mademoiselle Marguerite, c'est

le grand blond, tout près de la fenêtre. Il est gentil, n'est-ce pas... Alors, vous, vous n'avez personne, mademoiselle Jeanne?

JEANNE.

Non.

MARIA.

Comment faites-vous pour arriver?

JEANNE.

J'économise... Seulement, il faut surveiller ses dépenses.

MARIA.

On ne peut pas... Avec ce qu'on gagne, on ne peut pas se nourrir et s'habiller. Moi, j'ai connu mon gros au restaurant. Je ne mangeais pas à ma faim. Il faut croire que ça se voyait. Comme on avait fini par causer ensemble à force de se trouver tous les jours à la même table, il m'a payé des suppléments, quelquefois du café... Cela a duré longtemps... Alors... quoi?... Je ne pouvais pas tout le temps le laisser payer sans rien lui donner.

LÉONTINE.

Ça n'aurait pas été honnête.

Jeanne entre dans l'atelier, à gauche.

MARIA.

Et voilà comment c'est arrivé.

JEANNE.

Et vous, mademoiselle Léontine?

LÉONTINE.

Moi, il est employé dans une maison de banque... J'ai fait comme les autres... D'abord, je ne voulais pas... Et puis... Et puis... Allons! la vérité, c'est que je ne pouvais continuer à tripoter du velours de soie et n'avoir que de la petite laine à mettre sur le dos... J'avais le cœur serré d'arranger des nœuds de rubans, des plumes, des fleurs, des oiseaux sur les chapeaux des autres, d'y mettre tout

ce que j'ai de goût, et d'avoir, moi, une paille de quinze sous garnie de rubans volés, grattes sur les pièces de la patronne... Alors, j'ai rencontré mon ami... J'aime mieux cela que d'être voleuse ou de ressembler à une bonne à vingt francs par mois.

MARIA.

Tenez, voilà Marguerite, qui, elle, n'a personne. Demandez-lui si nous n'avons pas raison.

MARGUERITE.

Quand on ne peut pas faire autrement.

JEANNE.

Mais vous, cependant, mademoiselle Marguerite?

MARGUERITE.

Oh! moi, je n'ai besoin de rien. J'ai des parents qui gagnent bien leur vie...

LÉONTINE.

Ça n'est pas une raison, ma petite... Il y a aussi l'ennui, et le besoin de croire qu'il y a quelqu'un, quelque part, qui s'intéresse aux petits faits de notre existence, à des riens, à des bêtises qu'on ne raconte pas à ses parents deux fois, parce que la première, ils se sont moqués de vous.

MARIA.

Moi, du moment que je rapporte ma semaine, on ne me dit rien. (*Elle fait des signes par la fenêtre à quelqu'un qui est à un étage supérieur dans la maison d'en face.*) Alors, avec mon gros, je suis très heureuse... Ma chère, il paraît qu'il va passer contremaître... Parce que, comme ouvrier bijoutier, il est le premier sur la place de Paris...

MARGUERITE.

Pourquoi ne vous mariez-vous pas?

MARIA.

Il va faire son service militaire.

MARGUERITE.

Et quand il sera parti ?

MARIA, *avec un geste vague.*

A ce moment-là, on verra... En attendant... (*Envoyant des baisers par la fenêtre.*) Tiens, voilà pour toi, voilà pour toi, voilà pour toi !

Entre madame Logerais.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LOGERAIS.

MADAME LOGERAIS.

Dites donc, Maria, si vous voulez que je vous aide ?

MARIA, *enjouée.*

Oh ! madame Logerais, ce n'est pas la peine... je lui suffis...

MADAME LOGERAIS, *l'imitant.*

Ce n'est pas la peine... Vous aussi, voilà que vous vous en laissez conter par les bijoutiers... C'est comme un fait exprès, il faut toujours qu'il y ait un atelier de jeunes gens en face d'une maison de modes.

MARIA.

Ce n'est pas ma faute, madame.

MADAME LOGERAIS, *l'imitant.*

Ce n'est pas ma faute !... Fermez la fenêtre... Enfin, M. Logerais pouvait entrer tout aussi bien que moi et vous voir. Vous savez qu'il n'aime pas cela !... Dehors, faites ce que vous voulez, mais ici, il entend qu'on se tienne convenablement, ne l'oubliez pas... Il faut que vous soyez

enragée ma parole!... Vous verrez ce qui vous arrivera... Ah! j'en aurai connu des petites sottes comme vous, qui se seront laissé prendre aux manieres des bijoutiers et que ces godelureaux abandonnent lorsqu'elles ne peuvent plus agrafer la ceinture de leur robe! Enfin, ça vous regarde... Qu'est-ce que c'est que ça? C'est la commande Dubois?

LÉONTINE.

Oui, madame.

MADAME LOGERAIS.

C'est à madame Dubois qu'on envoie un aristoche ficelé comme ça?... Regardez-moi cette forme... Et ce velours!... Du velours de coton!... On ne flanque pas du velours de coton à quelqu'un qui sait le distinguer du velours de soie... Eh bien, vous avez de la chance qu'il ne soit pas tombé sous les yeux de M. Logerais. Comment, vous savez combien il veut plaire à cette cliente, vous savez que c'est une commission qu'il a prise lui-même, et vous me commettez des bêtises pareilles. Ce n'est pas à la première affaire qu'on passe des rossignols à un client... le simple bon sens le dit!...

LÉONTINE.

L'atelier nous l'a donné comme ça...

MADAME LOGERAIS.

Eh bien, je vais leur dire deux mots, à l'atelier!... (*Elle va vers la porte de gauche, premier plan, et l'ouvre en criant :*) Quelle est l'empotée qui m'a flanqué un rossignol pareil pour une maison de premier ordre, hein?

Elle sort.

MARGUERITE, *à Maria.*

Elle ne vous a pas trop grondée.

MARIA.

Elle sait bien ce que c'est que la vie, parbleu!

MARGUERITE.

Elle est plus furieuse contre celles de l'atelier.

MARIA.

Le commerce avant tout.

LÉONTINE.

Oh ! elle ne leur fera pas de mal. Quand elle crie, elle n'est pas méchante.

MADAME LOGERAIS, *aux ouvrières qui sont dans l'atelier. Très douce.*

C'est entendu, mes petites chattes, mais il faut le refaire. Quand il sera terminé, vous vous en irez. Allez vous amuser, c'est de votre âge.

DES VOIX.

Merci, madame.

MADAME LOGERAIS, *rentrant.*

Et vous ?

MARIA.

Nous attendons les marchandises de chez l'ouvrière.

LÉONTINE.

J'aurais bien voulu partir.

MADAME LOGERAIS.

Dehors, vous auriez dépensé de l'argent. Ici, vous faites des économies... Vous voulez aller vous promener ?

LÉONTINE.

Non, madame... Mais je suis fatiguée.

MADAME LOGERAIS.

De quoi, mon Dieu !

LÉONTINE.

Je suis allée au café-concert hier soir.

MADAME LOGERAIS.

Fatiguée ! Pour avoir été au café-concert la veille !... Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui ! .. Mais ma petite... depuis que je suis mariée, moi qui vous parle, vous entendez bien... jusqu'à il y a trois ou quatre ans, jusqu'à

la sortie d'André du lycée, je ne me suis pas couchée une fois avant une heure du matin, ce qui ne m'empêchait pas d'être à la besogne le lendemain, et d'attaque.

LÉONTINE.

Vous n'alliez pas au théâtre tous les soirs.

MADAME LOGERAIS.

Nous y allions tous les samedis, et, le lendemain matin, j'étais attifée pour la messe de six heures. Après ça, on filait à la campagne... Ah! si on avait connu les bicyclettes!...

LÉONTINE.

Les autres soirs ?

MADAME LOGERAIS.

Les autres soirs, nous avions du monde à dîner, ou nous dînions en ville... M. Logerais adore recevoir...

MARIA.

C'est moi qui comprends cela !

MADAME LOGERAIS.

Et pendant les dix premières années de notre mariage, jusqu'à la naissance d'André, nous n'avons pas manqué un bal de société. Après, quand nous avons eu les moyens, nous donnions à danser chez nous ou nous allions chez les Renaudin, de la rue Beaubourg.

LÉONTINE.

La maison de passementeries?

MADAME LOGERAIS.

Parfaitement. Voilà comment nous étions de notre temps! On savait mener de front le devoir et le plaisir... Et on travaillait autrement que maintenant. Vous entendez, Maria? Nous avons trouvé le moyen de nous établir dans une boutique non louée qu'on nous laissait pour six francs par jour, et aujourd'hui, nous avons quinze mille francs de loyer... sans compter les contributions... Mais vous

n'êtes plus que des chiffes... Vous savez ce que c'est que des chiffes ?... du papier mâché, quoi. Quand vous avez été au théâtre, le lendemain, il vous faut de la camomille... (*On rit.*) Vous avez une robe qui vous va joliment bien, Léontine... C'est vous qui l'avez faite ?

LÉONTINE.

Oui, madame.

MADAME LOGERAIS.

Tournez-vous... Mon idée, moi, c'est qu'il faudrait une toute petite pince, là... sur le petit côté... ou à l'entournure... un rien...

LÉONTINE.

Est-ce qu'il y a un pli ?...

MADAME LOGERAIS.

A peine... Mais, moi, j'y ferais une pince, n'est-ce pas, Maria?...

MARIA.

Je crois plutôt que c'est à l'échancrure...!

MADAME LOGERAIS.

Marchez un peu... Elle est très jolie, n'est-ce pas, mademoiselle Marguerite?...

MARGUERITE.

Oh ! oui, madame...

MADAME LOGERAIS.

Et vous, Jeanne, pourquoi êtes-vous venue avec votre robe de tous les jours ? Je voulais justement vous prévenir, mon petit chat, il faut être un peu plus coquette... Nos clientes aiment à voir des vendeuses gentiment habillées...

JEANNE.

Oui, madame...

MADAME LOGERAIS.

Très gentiment habillées.

JEANNE.

Madame, avec ce que je gagne...

MADAME LOGERAIS.

Comment, avec ce que vous gagnez!... Mais mon enfant, à ce prix-là, j'en aurai tant que je voudrai, moi, des vendeuses et bien attifées, je vous en réponds. Comment font-elles, celles-là?

JEANNE, *avec douceur.*

Vous le savez bien, madame, comment elles font.

Coups de timbre.

MADAME LOGERAIS.

On a sonné, allez donc voir, Maria. (*A Jeanne.*) Mettez-vous à ma place, vous feriez comme moi?... Entre deux demoiselles de magasin qui vous demandent le même prix, qui sont aussi intelligentes l'une que l'autre, vous prendriez celle qui a la meilleure tenue, n'est-ce pas?... Répondez...

JEANNE.

Oui, madame.

MADAME LOGERAIS.

Sans compter qu'il y aura des chances pour que la mieux habillée soit la plus débrouillarde... Enfin arrangez-vous. Si vous voulez rester au magasin, arrangez-vous... Tenez, j'ai un coupon de soie que je n'utilise pas, je vous le donnerai pour vous faire une robe...

JEANNE.

Merci, madame... Mais lorsqu'elle sera usée, ce sera à recommencer...

MADAME LOGERAIS.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Allons... Ne soyez pas triste... ça s'arrangera. Moi, je vais aller me préparer pour dîner. Nous dînons en ville.

Maria rentre.

MARIA.

C'est la fin de la commission.

MADAME LOGERAIS.

Alors, vous allez pouvoir partir. Mais soignez bien cet emballage-là...

Elle sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* MADAME LOGERAIS.

MARIA.

Tu parles!... Zou! Marguerite.

MARGUERITE.

Dépêchons-nous, je pourrai peut-être prendre mon train.

MARIA.

Faudra encore que le patron regarde mes modèles... Il ne vous a encore rien dit à vous, mademoiselle Jeanne?

JEANNE.

Oh! depuis trois jours que je suis là!

MARIA.

Justement.

JEANNE.

Alors, ici aussi le patron...

LÉONTINE.

Dame... pourquoi en serait-il autrement ici qu'ailleurs?

JEANNE.

Et la patronne?

LÉONTINE.

Eh bien ?

JEANNE.

Qu'est-ce qu'elle dit de cela ?

MARIA.

Qu'est-ce que vous voulez qu'elle dise ?... D'après ce que m'a raconté une vieille ouvrière, il paraît que la première fois, elle a eu un chagrin de tous les diables... Elle voulait quitter son mari... seulement, quoi ? elle ne pouvait pas faire marcher la maison toute seule...

LÉONTINE.

On m'a dit que si elle est restée, c'est à cause de son fils.

MARIA.

Possible.

MARGUERITE.

Et maintenant ?...

MARIA.

Maintenant ?... Maintenant ça ne lui cause pas plus de plaisir qu'avant, seulement, elle fait semblant de ne rien voir et elle s'arrange pour trouver un prétexte à mettre dehors celle que le patron a distinguée, voilà tout.

JEANNE.

C'est gai... Où j'étais, c'était le fils de la maison.

MARIA.

Sous ce rapport-là, ici, on est tranquille. Monsieur André...

LÉONTINE.

Il étudie pour être avocat.

MARIA.

Et malgré cela très poli, très comme il faut.

LÉONTINE.

Il vient quelquefois au magasin.

JEANNE.

Vraiment...

MARIA.

Pourquoi pas! On n'a pas la gale...

LÉONTINE.

Et toujours le chapeau à la main... « Comment allez-vous, mademoiselle? » Très gentil...

MARIA.

Ce sera une belle noce quand il se mariera...

LÉONTINE.

Oh! il y aura toute la rue du Temple.

MARIA.

Moi, je crois que nous ne sommes pas près de voir ça...

LÉONTINE.

A cause de l'histoire de l'année dernière?

JEANNE.

Quelle histoire?

LÉONTINE, *à Marguerite.*

Un mariage manqué. (*A Maria.*) Il a eu beaucoup de chagrin, c'est vrai, mais depuis le temps... A propos, elle se marie.

MARIA.

Qui ça?

LÉONTINE.

Mademoiselle Clémence Radety, que M. André devait épouser.

MARIA.

Vraiment... Savez-vous avec...

LÉONTINE, *prévenant.*

Hum!

Entre Logerais — 64 ans — très belle tête grave, un peu solennelle. — Officier d'Académie.

SCÈNE V

LES MÊMES, M. LOGERAIS.

LOGERAIS.

Eh bien, mesdemoiselles, eh bien? — Est-ce qu'on travaille... (*A Jeanne, après avoir examiné un de ses chapeaux.*) Ce n'est pas mal cela, mon enfant, pas mal du tout... C'est même bien, mademoiselle?...

JEANNE.

Jeanne.

LOGERAIS.

... Mademoiselle Jeanne... (*Il la regarde avec une légère insistance.*) Et vos modèles, mademoiselle Maria... sont-ils prêts?

MARIA.

Oui, monsieur, ils sont là sur le comptoir...

LOGERAIS.

Non. Je vous demande les modèles que je vous ai indiqués...

MARIA.

Oui, monsieur. Les voilà...

LOGERAIS, *très lentement.*

C'est ça? C'est ça mon modèle!... c'est ça mon modèle... Hélas! mon Dieu! Hélas! mon Dieu! Voilà ce que vous avez fait de mon inspiration!... C'est ainsi que vous avez traduit ma pensée!... Je suis au désespoir... Il n'y a rien à faire, rien... C'est le néant, c'est la fin du tout!... (*S'animant.*) Je vous assure que vous me rendez très malheureux, très malheureux!... Mon enfant, mon petit enfant

du bon Dieu, regardez, mais regardez! Je vous supplie de regarder... à mains jointes, je vous en supplie!... Voulez-vous regarder?

MARIA.

Mais, monsieur Logerais, je regarde...

LOGERAIS, *presque criant.*

C'est ce qui est le plus terrible! Vous regardez, mais vous ne voyez pas... Mademoiselle Marguerite, venez... Quelque chose me dit que vous, vous me comprendrez... Là... voilà un chapeau, n'est-ce pas?... Si toutefois on peut donner le nom de chapeau à cet amas incohérent... On a placé de ce côté un nœud de velours avec une barrette — trop large, d'ailleurs, mais je passe sur la barrette... On a voulu l'équilibrer, ce chapeau, et de l'autre côté on a mis une aigrette. Mais voilà la plus pernicieuse des erreurs, mademoiselle Maria... L'aigrette ne fait pas contre-poids... l'aigrette élève... Vous exagérez le défaut... Vous le voyez, Marguerite.

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

LOGERAIS.

A la bonne heure! Je savais bien!... Vous, vous le voyez!... (*A Maria.*) Votre chapeau bascule, mon petit enfant chéri... Faites-moi, au contraire, jaillir l'aigrette du nœud de ruban, et elle l'allégera!... C'est pourtant bien facile à comprendre!... Mais on ne me comprend pas! Alors, qu'est-ce que vous voulez! J'y renonce... c'est bien... Il est bien comme cela... il est très bien... Moi, je ne m'occupe plus de rien... Je suis à bout de forces, je ne m'occupe plus de rien...

Il s'assied dans la position du plus profond accablement.

MARIA.

Je vous en prie, monsieur Logerais... je vous comprends... je ferai mieux...

LOGERAIS.

Mais, mon petit lapin, il ne suffit pas de vouloir... il faut avoir le don... Celui-ci... Celui-ci est mieux, mais il est trop jeune...

MARIA.

C'est pour une femme d'un certain âge...

LOGERAIS.

D'accord... mais rappelez-vous ceci : flatter la manie de rajeunissement d'une femme, c'est facile; l'art, c'est d'y arriver sans la rendre ridicule. Oh! Oh! Oh!... ça... qu'est que c'est que ça... Non! — Dites-moi que c'est le hasard qui a disposé ainsi les choses, ne me laissez pas supposer que c'est une créature pourvue d'intelligence...

MARIA.

Mais enfin, monsieur, je ne suis pas une bête...

LOGERAIS, *furieux.*

Si, mademoiselle... C'est destiné à coiffer une tête de femme, ça... Non, mademoiselle... Avec ce pompon!... C'est la coiffure d'un cheval de corbillard... Voilà ce que j'en fais, de votre travail!... Vous êtes une incapable, mademoiselle!...

MARIA.

J'ai été dans d'autres maisons que la vôtre, où l'on travaillait tout aussi bien!...

LOGERAIS, *furieux.*

Dans des maisons où l'on travaillait aussi bien qu'ici! Il n'y en a pas!... Comment, mille tonnerres, j'aurai réfléchi, j'aurai « pensé » toute ma vie, j'aurai élevé le métier de modiste à la hauteur d'un art, pour m'entendre dire des choses semblables par une dinde comme vous!... Je n'accepte pas qu'on me parle sur ce ton... Je ne suis pas un homme à qui on fait la leçon, vous entendez!... (*Madame Logerais est entrée depuis quelques instants.*)

Mademoiselle Jeanne, vous pouvez partir. Vous, mesdemoiselles, allez à l'atelier réparer vos sottises.

JEANNE.

Bonsoir, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Mademoiselle Marguerite, il n'y a que vous qui ayez un peu de goût... Restez, je vous en prie, et refaites-moi ce modèle-là.

MARGUERITE.

Mais monsieur, c'est que j'aurais voulu...

MARIA.

J'aurais eu besoin...

LOGERAIS.

Allons, allons, je vous dis de rester... (*Les poussant vers la porte de l'atelier.*) Allez, mes petits enfants chéris, allez, allez...

SCÈNE VI

LOGERAIS, MADAME LOGERAIS.

MADAME LOGERAIS.

André n'est pas rentré?

LOGERAIS.

Je ne l'ai pas vu.

MADAME LOGERAIS.

Il est en retard... Il sait cependant que nous dînons en ville... Il avait oublié son portefeuille, je l'ai trouvé tantôt dans sa chambre... Tu ne regrettes rien?

LOGERAIS.

A propos de Clémence Radety?

MADAME LOGERAIS.

Oui. Tu sais qu'elle se marie. On me l'a dit tantôt.

LOGERAIS.

Eh bien? Je ne regrette jamais ce que j'ai décidé et accompli.

MADAME LOGERAIS.

Ça m'a fait quelque chose d'apprendre ce mariage... Elle me plaisait beaucoup, cette jeune fille. Et André l'aimait...

LOGERAIS.

« Comme on aime à vingt ans. »

MADAME LOGERAIS.

Au fond, j'espérais encore que tu changerais d'avis... je pensais qu'André, qui est très renfermé, avait peut-être encore la même affection pour elle et qu'un jour... Alors, d'apprendre qu'elle en épouse un autre, que maintenant, c'est définitif... Enfin, j'ai comme un remords... Qui sait si tu n'as pas eu tort d'empêcher ce mariage? Quelque chose me dit que le bonheur d'André était là...

LOGERAIS.

Pourquoi n'ajoutes-tu pas : « Et le cœur d'une mère ne se trompe jamais? »

MADAME LOGERAIS.

En somme, tu as dirigé sa vie vers un chemin opposé à celui qu'il voulait prendre. Il voulait être employé, commerçant : tu en as fait un avocat.

LOGERAIS.

J'ai tenu à ce qu'il exercât une profession libérale. Est-ce que ce n'est pas mon droit, mon droit absolu, de diriger sa vie! Je me demande quand se manifesterait la puissance paternelle, sinon au moment même où le choix décidera de toute l'existence de l'enfant. Hein?

MADAME LOGERAIS.

Évidemment... du moment que...

LOGERAIS.

J'ai soixante-quatre ans; il en a vingt-trois. Est-ce que je ne sais pas mieux que lui ce qu'il lui faut? Est-ce qu'un père ne sait pas où est le bonheur de son fils mieux que son fils lui-même?

MADAME LOGERAIS.

Il nous faut le croire fortement pour pouvoir dormir tranquilles... après ce que nous avons fait.

LOGERAIS.

Comment! « ce que nous avons fait! » Dirait-on pas que j'ai commis un crime! Clémence n'est pas le parti qui convient à André. Je veux que ton fils arrive aux plus hautes situations. Moi, je n'ai pas réussi dans la politique; mais s'il choisit cette carrière à laquelle le destinent naturellement ses études d'avocat, je veux qu'il n'y remporte que des succès. J'ai été vaincu parce que j'étais révolutionnaire : André ne le sera pas.

MADAME LOGERAIS.

Qu'en sais-tu?

LOGERAIS.

Je m'arrangerai pour cela.

MADAME LOGERAIS.

Comment?

LOGERAIS.

Je n'aurais pas été me fourrer dans la Commune si j'avais eu un million à moi.

MADAME LOGERAIS.

Naturellement.

LOGERAIS.

Et je veux qu'André en ait un à lui... Ne me parle donc plus de mademoiselle Clémence qui n'avait pas le sou. André fera un beau mariage.

MADAME LOGERAIS.

Un beau mariage... il faut encore trouver un parti.

LOGERAIS.

J'en ai trouvé un et si nous allons ce soir chez les Duramet, que je déteste, c'est que je sais y rencontrer les Chéron avec leur fille.

MADAME LOGERAIS.

Tu penses à mademoiselle Chéron pour André ?

LOGERAIS.

Cent mille francs de dot... Et remarque que ce sont des négociants retirés, c'est-à-dire des gens de notre monde et qui n'ont plus la tare d'en être.

MADAME LOGERAIS.

André la connaît. Elle ne lui plaît pas.

LOGERAIS.

Ne t'occupe pas de cela. Tu ne peux pas te figurer... Je suis en train de l'adorer, mon fils, et je ferai son bonheur... Malgré toi et même malgré lui, s'il le faut. C'est vrai, il est intelligent, joli garçon; il me fait honneur.

MADAME LOGERAIS.

Tu t'aperçois de cela maintenant ?

LOGERAIS.

Ça n'est pas eu le voyant un dimanche de temps en temps, les jours de sortie du lycée, que je pouvais le juger.

MADAME LOGERAIS.

Nous n'aurions peut-être pas dû le mettre interne ?

LOGERAIS.

Et comment aurions-nous fait ? Nous avions à choisir entre deux systèmes : nous pouvions garder André près de nous dès sa naissance. Au lieu de l'envoyer en nourrice, tu l'aurais élevé toi-même; au lieu de le placer à demeure dans une pension, puis dans un lycée, nous l'aurions mis à l'école communale. Nous avons préféré

lui gagner de l'argent pour lui assurer une existence heureuse. Cela vaut peut-être mieux que de le dorloter pendant son enfance et d'en faire un crève-la-faim pour toute sa vie.

MADAME LOGERAIS.

Je crois que nous avons eu tort, mais d'après ce que tu dis, nous avons l'air d'avoir raison. On verra plus tard. Peut-être qu'il nous aimerait plus s'il ne nous avait jamais quittés.

LOGERAIS.

Quand il comprendra, il nous rendra justice.

MADAME LOGERAIS.

Moi, ce qui me désole, c'est de voir comme il manque de volonté.

LOGERAIS.

J'en ai pour deux.

MADAME LOGERAIS.

Nous ne serons pas toujours là.

LOGERAIS.

Après nous la fin du monde.

MADAME LOGERAIS.

Oh!

LOGERAIS.

Je veux dire qu'il saura se débrouiller... Moi, ce qui me navre, c'est qu'il ait toujours l'air de porter le diable en terre... Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui!... On dirait qu'ils n'ont qu'un souci : celui de ne pas casser leur devant de chemise... De mon temps... (*Il aperçoit le portefeuille que madame Logerais avait posé sur le comptoir.*) Qu'est-ce qu'il y a bien dans ce portefeuille d'un jeune homme de vingt ans!... C'est moi qui vais regarder... Il est des choses qu'une mère... Je te les raconterai, là... (*Il ouvre le portefeuille et le flaire.*) Non... Ou alors, c'est un parfum discret... Tu sais que plus je vais et plus je le

trouve à mon goût, mon fils. Il ne lui manque que de se dégourdir un peu... Ça viendra... c'est peut-être déjà venu. (*Il tire des cartes du portefeuille.*) Sa carte d'étudiant... Une carte d'entrée à la Bibliothèque... Et dans ce compartiment secret ?... Une mèche de cheveux... Je ne veux pas y toucher. Regarde... Blonds... avec une date : 23 novembre.

MADAME LOGERAIS.

C'est le jour de la fête de Clémence Radety.

LOGERAIS.

Pauvre petit gosse... (*Il ferme doucement le compartiment.*) Et qu'est-ce qu'il y a sur les feuillets de notes... Les heures de ses cours... Voilà quelques lignes écrites tout récemment. Attends que je mette mon lorgnon... (*Il lit.*) « Une pensée de Stendhal : Nos maîtres et nos parents sont nos premiers ennemis... »

MADAME LOGERAIS.

Fais voir !... (*Elle lit.*) « Nos maîtres et nos parents sont nos premiers ennemis. » (*Ils se regardent sans rien dire. Coup de timbre.*) C'est lui !

Entre André. — 23 ans. — Très correct.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANDRÉ.

MADAME LOGERAIS.

Comme tu es en retard. Qu'est-ce que tu fais ?

ANDRÉ.

J'ai eu une aventure... Pas moi... Mais enfin, j'ai été témoin d'un accident. En traversant le Pont-au-Change,

je remarque un ouvrier qui paraissait un peu gris. Tout à coup, il enjambe le parapet et se jette dans la Seine. Un autre ouvrier qui passait s'y jette à son tour et l'en retire. J'étais descendu sur la berge. L homme a dit qu'il avait voulu se suicider parce qu'il ne trouvait pas de travail.

LOGERAIS.

Tu lui as donné quarante sous ?

ANDRÉ.

Oui. J'ai fait autre chose. J'ai peur que tu me grondes. Mais si tu me désapprouves, il sera toujours temps demain, de lui dire que la place est prise.

LOGERAIS.

La place ?

ANDRÉ.

Oui. Dans l'emballement où j'étais, je me suis rappelé qu'on avait besoin, ici, d'un homme de peine. Je lui ai dit de venir... J'ai eu tort, n'est-ce pas ? Tu m'en veux ?

LOGERAIS.

Pas du tout.

ANDRÉ.

C'est que... il boite un peu... Je me rends compte maintenant que j'ai agi précipitamment... C'est mon défaut, tu sais. Sur le moment, je ne réfléchis pas... Mais on pourra bien lui dire que la place est prise.

LOGERAIS.

Pourquoi ?... S'il est capable de faire ce qu'il faut faire, on le prendra. Il sera moins exigeant qu'un autre.

ANDRÉ.

Comme tu voudras.

LOGERAIS.

C'est tout... Allons, ça n'est pas grave... Ta mère a une nouvelle à t'apprendre... Moi, je vais voir par là si on ne me fait pas de bêtises.

Il sort par l'atelier.

SCÈNE VIII

ANDRÉ, MADAME LOGERAIS.

MADAME LOGERAIS, *après un silence.*

Tu ne penses plus à mademoiselle Clémence ?

ANDRÉ.

Plus du tout. Pourquoi me demandes-tu cela ?

MADAME LOGERAIS.

Réponds toujours.

ANDRÉ.

Non, je ne pense plus à elle.

MADAME LOGERAIS.

Si on te disait que tu peux l'épouser ?

ANDRÉ.

Je refuserais. Je ne veux pas me marier avant d'avoir une situation.

MADAME LOGERAIS.

Ce sont les idées de ton père.

ANDRÉ.

Je reconnais maintenant qu'elles sont bonnes.

MADAME LOGERAIS.

Cependant, si tu apprenais qu'elle en épouse un autre, tu aurais du chagrin ?

ANDRÉ.

Non.

MADAME LOGERAIS.

Il en est question.

ANDRÉ, *indifférent.*

Ah!

MADAME LOGERAIS.

Cela ne te fait rien ?

ANDRÉ.

Rien.

MADAME LOGERAIS.

Je vois bien que si Tu n'as pas besoin de cacher tes sentiments devant moi.

ANDRÉ.

Je ne puis pas te dire que j'ai de la peine, puisque je n'en ai point.

MADAME LOGERAIS.

Tu manques de confiance en moi.

ANDRÉ, *sans élan.*

Mais non, mère.

MADAME LOGERAIS.

Tu ne m'as jamais fait de confidences. Regarde ton camarade Jacques. Tout petit, il a pris l'habitude de considérer sa mere comme son meilleur ami : il lui dit tout.

ANDRÉ, *sans reproche.*

Tout petit, j'étais à la pension. Après, j'étais au lycée. On avait trop peu de temps au parloir.

MADAME LOGERAIS.

Les jours de sortie...

ANDRÉ.

Nous n'étions pas seuls.

MADAME LOGERAIS.

Tu ne m'aimes pas, André.

ANDRÉ, *sincère, mais sans élan.*

Si, mère, je t'aime bien.

MADAME LOGERAIS.

Alors, embrasse-moi.

ANDRÉ, *de même.*

De grand cœur.

Baiser froid qui les laisse tristes tous deux.

MADAME LOGERAIS.

Tiens, tu avais oublié ton porteteuille.

ANDRÉ.

Merci, mère.

Il sort. Après un moment, Logerais apparaît à la porte de l'atelier. Il fait entrer Maria et Léontine et reste dans l'entre-bâillement de la porte.

LOGERAIS.

Rangez un peu, mes petits enfants. Vous partirez tout à l'heure.

Il disparaît.

MADAME LOGERAIS.

Et la commission ?

MARIA.

Monsieur Logerais ne veut plus qu'elle parte aujourd'hui.

LÉONTINE.

C'était bien la peine de nous faire travailler le dimanche.

MADAME LOGERAIS.

Allons, mes petites chattes, ne vous montez pas la tête... Moi, cela ne me regarde pas... Faites votre travail et ne dites rien.

Elle sort.

SCÈNE IX

MARIA, LÉONTINE, *puis* MARGUERITE *et* LOGERAIS.

LÉONTINE.

Je ne rangerai pas.

MARIA.

Moi non plus.

Elles s'asseyent. Un silence.

LÉONTINE.

Aujourd'hui, tout ce que fait Marguerite est superbe, comme il dit.

MARIA.

Elle ne va pas tarder à savoir ce que cela signifie.

LÉONTINE.

Oui, depuis quelque temps, il la regarde avec des yeux que je lui connais...

Entre Marguerite, toute rouge, bouleversée. Elle ferme violemment la porte.

MARGUERITE, *à mi-voix.*

Vieux misérable!

LA VOIX DE LOGERAIS, *après un silence.*

Mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE, *sans bouger.*

Monsieur.

LOGERAIS, *au dehors.*

Apportez-moi les échantillons de la rue Vivienne.

MARGUERITE, *de même.*

Je ne sais pas où ils sont.

LOGERAIS, *de même.*

Cherchez-les. J'en ai besoin.

MARGUERITE, *de même.*

Je ne les trouve pas, monsieur.

Entre Logerais.

LOGERAIS.

Je vous dis de les chercher. Vous ne voulez pas m'obéir ?

MARGUERITE, *le regardant en face.*

Non, monsieur.

LOGERAIS, *aux autres.*

Vous pouvez vous en aller, mesdemoiselles.

MARIA.

Bonsoir, monsieur Logerais.

LÉONTINE.

Bonsoir, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Restez, mademoiselle Marguerite. Vous fermerez à six heures.

SCÈNE X

LOGERAIS, MARGUERITE, MADAME LOGERAIS.

MARGUERITE, *allant à la porte de droite qu'elle entr'ouvre.*

Madame Logerais.

MADAME LOGERAIS, *du dehors.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGUERITE.

Voudriez-vous venir, s'il vous plaît ?

MADAME LOGERAIS.

Voilà.

MARGUERITE.

Je vous demande la permission de m'en aller.

LOGERAIS.

Mademoiselle, je vous ai dit que vous resteriez pour fermer. Vous m'obéirez ou vous partirez d'ici.

MARGUERITE.

Il n'y a rien à faire, je n'ai pas besoin de rester.

LOGERAIS.

Il y a à faire. Il y a la commission de Lyon à revoir.

MARGUERITE.

On peut bien la revoir demain.

LOGERAIS.

Je veux la revoir aujourd'hui.

MARGUERITE.

J'ai besoin de sortir.

LOGERAIS.

Moi, je veux que vous restiez.

MARGUERITE.

Je ne resterai pas.

LOGERAIS.

Vous dites ?

MADAME LOGERAIS, *qui a à peu près deviné.*

Allons, allons, je vais arranger cela. Laisse-moi prendre Marguerite en particulier.

LOGERAIS.

Elle va inventer quelque histoire...

MADAME LOGERAIS.

Je ne suis pas au monde d'aujourd'hui. Si elle invente quelque chose, je m'en apercevrai bien. Tu ne veux pas me laisser causer avec elle...

LOGERAIS.

Moi!... Oh! vous pouvez faire la conversation jusqu'à demain. Cela m'est bien égal. (*Il va à la porte de l'antichambre.*) Seulement, j'entends être le maître dans la maison, tu sais ?

MADAME LOGERAIS.

Oui, oui, je sais.

SCÈNE XI

MARGUERITE, MADAME LOGERAIS.

MADAME LOGERAIS.

Eh bien! Marguerite, je ne vous reconnais pas. Vous êtes, à l'ordinaire, très obéissante, très zélée... Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGUERITE.

Il n'y a rien.

MADAME LOGERAIS.

Mais si, il y a quelque chose.

MARGUERITE.

Je veux m'en aller.

MADAME LOGERAIS.

Ne faites pas l'entêtée, allons!... A quoi cela va-t-il avancer? Vous allez vous faire mettre à la porte.

MARGUERITE.

Qu'on me mette à la porte.

MADAME LOGERAIS.

C'est la morte-saison. Où irez-vous?

MARGUERITE.

Eh bien! madame, dites à M. Logerais qu'il me laisse tranquille.

MADAME LOGERAIS.

Qu'il vous laisse tranquille ?

MARGUERITE.

Oui, madame. Vous m'avez comprise. Je ne demande pas mieux que de travailler et même de rester pour fermer... Seulement, je ne veux pas être seule avec M. Logerais.

MADAME LOGERAIS.

Ma chère enfant, vous comprenez bien que depuis trente-quatre ans que je suis mariée et que j'occupe des ouvrières, ce n'est pas la première fois que j'entends de pareilles plaintes. Je n'en suis ni plus fière ni plus heureuse, je vous en réponds. Il m'est arrivé de faire des scènes de jalousie à mon mari. Le résultat c'est qu'il a failli abandonner son enfant et sa maison pour s'en aller avec celles qui étaient l'objet de ces scènes. Depuis, je sais que mes reproches seraient inutiles ou dangereux et je m'abstiens. Il faut donc, chez moi, qu'on se défende soi-même.

MARGUERITE.

Ou que l'on cède pour éviter le scandale ou le renvoi.

MADAME LOGERAIS.

L'on n'évite pas le renvoi si l'on a cédé. Je vois plus clair que je ne veux en avoir l'air, et la meilleure des employées commet assez de fautes pour me fournir le prétexte d'un congé sans que j'aie à lui en donner le vrai motif.

MARGUERITE.

C'est monstrueux.

MADAME LOGERAIS.

Mon enfant, si vous pouviez voir le fond de moi-même,

et si vous saviez les larmes que j'ai cachées, vous parleriez autrement. Mais j'ai connu trop d'intrigantes et d'effrontées qui n'avaient d'autre but que de me prendre ma place, ici, pour que mon cœur ne soit pas endurci. Je me défends comme je peux et du mieux que je peux.

MARGUERITE.

Tant pis pour les vraies victimes.

MADAME LOGERAIS.

Qu'elles s'en prennent aux vraies coupables, ce sont celles-là qui m'ont faite ce que je suis. Dure, je le veux bien. On l'a été pour moi plus que je ne pourrai l'être pour les autres.

MARGUERITE.

Mais, moi, madame, je suis digne de votre estime.

MADAME LOGERAIS.

Les plus dangereuses de celles que j'ai eu à combattre, avaient, par hypocrisie, l'attitude même que vous avez peut-être par vertu.

MARGUERITE.

Peut-être?...

MADAME LOGERAIS.

Eh! oui, peut-être...

MARGUERITE.

Vous êtes sans bonté.

MADAME LOGERAIS.

Dans un sens, c'est vrai... Maintenant, je vous en ai assez dit. Je n'en ai pas confié autant à tout le monde. Mais vous m'étiez sympathique et à tout hasard, je vous devais cette explication.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que je vais faire?

MADAME LOGERAIS.

Tenez-vous tranquille.

MARGUERITE.

J'ai peur de monsieur Logerais.

MADAME LOGERAIS.

Allons! allons! n'exagérez rien. Ses caprices ne résistent pas à un refus nettement exprimé. Il y en a eu de plus jolies que vous et qui l'ont lassé. Peut-être avez-vous un peu trop d'imagination, ma petite. Il y en a eu aussi qui sont venues se plaindre de poursuites qu'elles avaient rêvées... ou désirées. Je ne dis pas cela pour vous, seulement je vous prie de ne plus me reparler de ces choses. Si vous ne savez pas vous garder comme beaucoup ont su le faire... eh bien, mon Dieu, il n'y a pas que ma maison à Paris. Je vous regretterai beaucoup, mais si vous croyez devoir vous en aller, je ne vous retiendrai pas de force.

MARGUERITE.

Vous le disiez vous-même, madame, c'est la morte-saison, et j'ai besoin de manger.

MADAME LOGERAIS, *émue.*

Pauvre fille!... Croyez-moi, il se découragera bien vite, s'il sent que ses efforts sont destinés à rester toujours inutiles. Restez. Restez N'ayez pas l'air d'avoir peur de lui... Et si vous êtes forcée de partir, je vous trouverai une autre place. Travaillez.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XII

MARGUERITE, *puis* ANDRÉ. *Marguerite commence à mettre tout en ordre. Entre André, après un moment, par le fond gauche.*

ANDRÉ.

Bonjour, mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE.

Bonjour, monsieur André.

ANDRÉ.

Comment se fait-il que vous soyez encore là un dimanche ?

MARGUERITE.

C'est madame Logerais qui a voulu que je reste.

ANDRÉ.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Une commande pressée.

ANDRÉ.

Vous avez l'air triste.

MARGUERITE.

Oui. Je devais aller retrouver mes parents à la campagne, et me voilà forcée de dîner toute seule, à Paris.

ANDRÉ.

Nous, nous allons dîner en ville chez des gens qui m'assomment... J'ai bien envie d'inventer un prétexte pour ne pas assister à cette petite fête...

MARGUERITE.

Il faut y aller. Vous contrarieriez vos parents.

ANDRÉ.

Est-ce bête, l'existence... On se croit forcé à des devoirs de politesse, et on court au-devant d'un ennui certain, au lieu de faire ce qui vous plairait.

MARGUERITE, *distraitement, en poursuivant son travail.*

Qu'est-ce qui vous plairait?

ANDRÉ.

Dîner avec quelque camarade, devant qui je pourrais penser tout haut au lieu de me contraindre à paraître « bien élevé » comme je vais y être forcé.

MARGUERITE, *pour dire quelque chose.*

Une soirée passe bien vite.

ANDRÉ.

Vous croyez ça, vous?... Tenez, s'il n'y avait pas tant de préjugés imbéciles, savez-vous ce que nous devrions faire tous deux, bien honnêtement, bien gentiment...

MARGUERITE.

Vous prenez trop de précautions; vous m'effrayez. Dites.

ANDRÉ.

Vous me gronderez.

MARGUERITE.

Alors, ne dites pas.

ANDRÉ.

Vous n'êtes pas curieuse?

MARGUERITE.

Non.

ANDRÉ.

Je vais vous le dire tout de même... Nous devrions dîner tous les deux ensemble...

MARGUERITE, *tout en rangeant le magasin, riant.*

Sur l'herbe?

ANDRÉ.

Si vous voulez.

MARGUERITE, *jeune, gaie, simple, pendant toute la première partie de la scène.*

On attendra qu'il fasse plus chaud, pas?...

ANDRÉ.

Vous avez tort de refuser.

MARGUERITE.

Je sais bien!

ANDRÉ.

Vous êtes très vilaine!

MARGUERITE.

Ah! voilà!...

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'on ferait de mal?

MARGUERITE.

Oui, je vous le demande?

ANDRÉ.

Vous êtes forcée de dîner toute seule à Paris, un dimanche; moi, de mon côté je ne tiens pas à accompagner mes parents; nous unissons nos deux solitudes, c'est tout simple!

MARGUERITE.

Mais c'est tellement simple, mesdames et messieurs, qu'un enfant de trois ans le comprendrait.

ANDRÉ.

Vous n'êtes pas sérieuse!

MARGUERITE, *riant.*

Non, répétez un peu... pour me faire plaisir...

ANDRÉ.

Certainement. Je vous fais une proposition...

MARGUERITE.

... Des plus honorables...

ANDRÉ.

... Vous me répondez par des plaisanteries.

MARGUERITE.

Voulez-vous que je pleure ?...

ANDRÉ.

Vous vous moquez de moi.

MARGUERITE.

Je vous rends la monnaie de votre pièce.

ANDRÉ.

Je vous affirme, Marguerite, que je ne plaisante pas.

MARGUERITE.

Ne dites pas ça, monsieur André !

ANDRÉ.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

Parce que si vous ne plaisantiez pas, c'est que vous me prendriez pour une autre.

ANDRÉ.

Je vous jure que j'ai pour vous la plus grande estime...

MARGUERITE.

Zuze un peu, comme disait Machin... Tenez... voulez-vous être gentil, passez-moi donc le livre de caisse qui est à côté de vous.

ANDRÉ.

Voilà.

MARGUERITE, *elle le range.*

Merci.

ANDRÉ.

Nous aurions été au théâtre après.

MARGUERITE, *très souriante.*

Si on parlait d'autre chose, voulez-vous ?...

ANDRÉ.

Non. Écoutez, mademoiselle Marguerite ; je vous assure que vous m'inspirez la plus grande sympathie.

MARGUERITE, *de même.*

J'en suis très contente...

ANDRÉ.

Vous ne me croyez pas, je vous jure que c'est vrai... Vous ne me croyez pas ?

MARGUERITE.

Et quand je vous croirais...

ANDRÉ, *très sincère.*

Ce serait de la bonté, Marguerite, de m'en montrer aussi un peu. J'en ai besoin.

MARGUERITE.

Comme vous dites cela.

ANDRÉ.

Je suis très malheureux.

MARGUERITE.

Vous?

ANDRÉ.

Oui... je sens que par l'aumône d'un peu d'amitié, vous me feriez voir le ciel plus bleu et la vie moins sale... C'est une vilaine chose, la vie!

MARGUERITE, *rêveuse.*

Oui.

ANDRÉ.

Vous avez aussi vos chagrins... Pourquoi me refusez-vous cette cordialité que je vous demande. Je me sens si fortement attiré vers vous, moi... Il ne faut pas trop tôt parler d'amour, mais...

MARGUERITE, *riant.*

Oh ! non, monsieur André, n'en parlez pas !

ANDRÉ.

Ne riez pas... votre rire m'énerve... Je ne sais pas, mais il me semble, quand vous riez ainsi, que...

MARGUERITE.

Allons! allons! Si vous tenez à parler sérieusement

monsieur André, je veux bien. Ce sera une fois pour toutes ! Quand on a passé dans les ateliers de modistes, on est très tristement savante sur bien des choses qu'on aimerait mieux ignorer, mais enfin, on les sait, et l'on comprend! Vous voulez que je sois votre maîtresse...

ANDRÉ.

Le vilain mot !

MARGUERITE.

Ce n'est pas le mot qui est vilain...

ANDRÉ.

Croyez-moi, Marguerite, je vaux mieux que cela. Je vous demandais votre amitié... un peu de tendresse... J'aurais voulu que nous fussions bons camarades.

MARGUERITE

Camarades !

ANDRÉ.

Très sérieusement, je me sens sur le point de vous aimer, peut-être même je vous aime déjà, mais vous pouvez avoir confiance en moi...

MARGUERITE.

Bon. Je veux bien. Vous m'aimez. Vous me respectez, même. Combien de temps me respecterez-vous ?

ANDRÉ.

Aussi longtemps que vous le voudrez.

MARGUERITE.

Mais vous voudrez, vous, que ce soit le moins longtemps possible. Allons, ne me trompez pas, ou ne vous trompez pas. L'amour platonique, on n'en parle même plus dans les romans... Vous ne pouvez pas m'épouser, n'est-ce pas ?

ANDRÉ.

Malheureusement.

MARGUERITE.

Vous l'avouez et vous dites « malheureusement » par

politesse. Vous le pourriez que vous ne m'épouseriez pas, et je vous comprends. Je n'ai pas de dot, je suis fille d'ouvriers et je ne sais rien. Vous, vous avez été élevé pour faire un beau mariage. Je vous répète que je vous approuve. Alors? Alors, si je vous écoutais, je deviendrais votre maîtresse dans un mois, dans deux ou dans six...

ANDRÉ.

Je n'ai pas dit cela.

MARGUERITE.

Je vous dis que c'est certain... Vous n'êtes pas un saint, et moi-même, je ne suis pas une sainte... Après? Vous me garderiez jusqu'à votre mariage, et un beau jour, vous me tireriez la révérence, en me laissant là, peut-être avec un enfant...

ANDRÉ.

Oh! Marguerite.

MARGUERITE.

Quoi « oh! Marguerite ». Ce n'est pas vrai? Je ne serais pas la première à qui cela arriverait...

ANDRÉ.

Vous me faites de la peine...

MARGUERITE.

A moins qu'il n'y ait pas même cela dans votre proposition et que vous me trouviez bonne simplement à vous faire passer l'ennui d'une soirée...

ANDRÉ.

Je vous en prie, Marguerite. Taisez-vous. Je ne raisonne pas parce que je vous aime.

MARGUERITE.

Vous ne m'aimez pas...

ANDRÉ.

Je...

MARGUERITE.

Mais non, vous ne m'aimez pas, vous me trouvez à

votre goût, voilà tout... Moi, je n'ai pas non plus d'amour pour vous. Alors, je n'aurais pas d'excuse si je vous écoutais. Parlons d'autre chose, je vous le répète, cela vaut mieux.

ANDRÉ.

Vous me détestez.

MARGUERITE.

Non. Même, vous me plaisiez plutôt, parce que, jusqu'à aujourd'hui, je croyais que vous étiez autrement que les autres.

ANDRÉ.

Eh bien, voulez-vous me faire une grâce?

MARGUERITE.

Dites?

ANDRÉ.

Oubliez tout ce que je vous ai dit.

MARGUERITE.

Je ne demande pas mieux.

ANDRÉ.

Pardonnez-moi...

MARGUERITE.

Vous êtes pardonné...

ANDRÉ.

Alors, donnez-moi la main... de bon cœur.

MARGUERITE.

Voilà.

Très sincères tous les deux, ils se donnent une poignée de main masculine.

ANDRÉ.

Je vous ai fait du chagrin : je vous ai blessée. Il faut m'excuser si je suis méchant, mademoiselle Marguerite, parce que j'ai eu, ces jours-ci, une grande tristesse.

MARGUERITE.

Oui, je sais.

ANDRÉ.

Vous savez?

MARGUERITE.

Je suppose...

ANDRÉ.

Le mariage de...

MARGUERITE.

C'est cela. Vous l'aimez donc encore?

ANDRÉ.

Non. Mais la célébration de ce mariage m'a rappelé ce que j'ai souffert il y a huit mois... Vous avez déjà vu des gens ordinairement gais et chez lesquels un anniversaire fait jaillir de nouvelles larmes et ressuscite pour un jour une douleur qu'on croyait morte.

MARGUERITE.

Je vous comprends... Plus que vous ne pouvez le supposer.

ANDRÉ.

Je n'ai personne à qui raconter tout cela... Mon père se moquerait de moi... maman... maman, je n'ose pas... quant aux amis ils m'écouteraient et après, ils riraient entre eux... C'est peut-être mon bonheur que j'ai perdu en ne l'épousant pas.

MARGUERITE.

Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

ANDRÉ.

Mon père n'a pas voulu.

MARGUERITE.

Pourquoi?

ANDRÉ.

Des idées à lui... Ah! je puis bien le dire : parce qu'elle n'était pas assez riche... Qu'est-ce que ça me fait, la richesse? Au moins, j'aurais quelqu'un qui m'aimerait...

tandis que maintenant, je suis isolé, abandonné. (*Il pleure.*) Je vous demande pardon...

MARGUERITE.

Pauvre garçon!

ANDRÉ, *lui prenant la main.*

Comme vous êtes bonne, de m'écouter et de vous attendrir... J'avais le cœur gros depuis si longtemps, si vous saviez... Quand je suis tout seul, même, je n'ose pas pleurer; je me dis qu'un homme doit être fort, je me raidis... je pose devant moi-même... C'est imbécile!...

Nouvelles larmes.

MARGUERITE, *très douce.*

Consolez-vous, monsieur André. Il ne faut plus songer au passé... il faut penser à votre avenir... oubliez tout à fait celle que vous avez aimée puisqu'elle, elle ne vous a pas assez aimé pour vous attendre. Et puis... quand vous vous plaignez d'être seul... si vous êtes isolé, n'est-ce pas parce que vous avez un peu trop... comment dirai-je... pas trop d'orgueil, si vous voulez, mais enfin il y a toujours un peu de cela, quand on n'a confiance en personne... Votre maman... je suis certaine qu'elle vous comprendrait...

ANDRÉ.

Vous avez raison... je n'ai pas assez confiance en elle.

MARGUERITE.

Moi, je n'ai plus ma mère : c'est pourquoi je sens mieux qu'une autre combien ça doit être doux, d'en avoir une... Mon père est remarié.

ANDRÉ.

Pauvre petite... Vous devez pleurer souvent...

MARGUERITE, *retirant sa main.*

On ne peut pas toujours rire... Allons, je vais ranger l'atelier. Bonsoir, monsieur André.

ANDRÉ.

Bonsoir, mademoiselle Marguerite.

Elle sort. Peu de temps après, entrent M. et madame Logerais en toilette, redingote et robe de ville. Il se gante.

SCÈNE XIII

ANDRÉ, M. *et* MADAME LOGERAIS.

LOGERAIS, *entrant, à madame Logerais.*

Mais je te demande pardon, nous sommes en avance. Nous sommes en avance d'un gros quart d'heure.

MADAME LOGERAIS.

Un quart d'heure, allons!

LOGERAIS.

Je sais ce que je dis... Est-ce que tu crois que je veux arriver là-bas un quart d'heure trop tôt?

MADAME LOGERAIS.

Évidemment. Et toi, André?

ANDRÉ.

Je n'ai que ma redingote à passer.

MADAME LOGERAIS.

Va... Allons, va vite...

Il sort.

LOGERAIS, *qui regardait dans la caisse sur le comptoir.*

Ah! par exemple, ça c'est trop fort!

MADAME LOGERAIS.

Qu'est-ce qu'il y a?

LOGERAIS.

Mais on l'a fait exprès, on l'a fait exprès... Viens voir!

viens voir comment on a emballé la commission d'Arras... Oh! Oh!... Une plume d'autruche brisée...

MADAME LOGERAIS.

Oh!... c'est certain qu'elles l'ont fait exprès.

LOGERAIS.

Pour se venger d'avoir travaillé le dimanche.

MADAME LOGERAIS.

Et celui-là?

LOGERAIS.

Non, mais celui-ci!... celui-ci!... regarde, c'est le comble? Qui est-ce qui a fait cet emballage!...

MADAME LOGERAIS, *colère renfermée.*

C'est Marguerite... Je vais aller lui dire deux mots...

Elle sort par la gauche.

LOGERAIS, *seul.*

Je ne veux plus voir cela.

Il met un couvercle sur la caisse. Entre André.

SCÈNE XIV

LOGERAIS, ANDRÉ.

LOGERAIS, *geignard.*

On veut ma ruine, mon pauvre enfant. On veut ma ruine... Je parierais que mes concurrents payent de misérables filles pour venir ici gâcher mes modèles et me déshonorer... Je ne m'occupe plus de rien...

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il y a?...

LOGERAIS.

Rien... Rien... Ça n'a aucune importance... Je suis

habitué à tout... Je vais laisser tout aller à la débandade... Je ne veux pas me tuer, n'est-ce pas?... Alors, mon cher André, te voilà prêt... Je te trouve bonne mine... Je suis content de toi... J'ai confiance dans ton avenir. Tu seras ma consolation et mon orgueil... (*Poussant la caisse.*) Je ne veux plus voir cela... Ah! mon Dieu!... (*Assis. S'épongeant. D'une voix faible de faux malade.*) Et il faut encore ce soir aller dîner en ville... C'est pour toi...

ANDRÉ.

Pour moi! Mais alors...

LOGERAIS.

C'est pour toi, et quand c'est pour toi, rien ne me coûte...

ANDRÉ.

Mais c'est que j'ai la plus grande envie de ne pas y aller, moi, chez les Duramet.

LOGERAIS.

Tu y viendras. Je vais te dire pourquoi. Ne me force pas à parler trop fort : je suis brisé... Cette lutte de tous les instants me tue... Elle me tue, il n'y a pas d'autre mot... D'abord il y a là Pernet, Charton, Sébradin.

ANDRÉ.

Je ne les connais pas.

LOGERAIS.

Comment, tu ne les connais pas : ce sont mes plus vieux amis.

ANDRÉ.

Il est possible qu'ils soient tes plus vieux amis, mais je ne les connais pas : ils ne sont jamais venus me voir au lycée...

LOGERAIS.

Il y a une autre raison... majeure... celle-là. Mademoiselle Chéron est invitée... maintenant, tu m'as compris, n'est-ce pas?...

ANDRÉ.

Mais non.

LOGERAIS.

Si. Mademoiselle Chéron. Son mariage est rompu. Cent mille francs de dot.

ANDRÉ.

Peu m'importe. Tu as déclaré toi-même que je ne devais pas me marier avant d'avoir trente ans.

LOGERAIS.

J'ai changé d'avis. Tu es fait pour te marier jeune.

ANDRÉ.

Alors, pourquoi m'as-tu empêché d'épouser mademoiselle Clémence Radety.

LOGERAIS.

Je ne te connaissais pas.

ANDRÉ.

Ah! très bien...

LOGERAIS.

Ce n'est pas en dînant ensemble une fois par hasard les jours de sortie que je pouvais t'apprécier.

ANDRÉ.

Il fallait ne pas m'imposer l'internat, tu aurais eu le loisir de me connaître avant de modifier ma vie selon ta volonté. Je t'ai cédé, cette fois-ci je résiste : jamais je n'épouserai mademoiselle Chéron.

LOGERAIS.

Toi aussi, mon fils. Toi aussi, tu es contre moi.

ANDRÉ.

Je ne suis pas contre toi, je suis contre l'idée d'épouser mademoiselle Chéron, voilà tout.

LOGERAIS.

Une raison : je te demande une raison. Mais une bonne, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Je t'en donnerai trois. Elle est laide, bête et méchante.

LOGERAIS, *se levant.*

Allons : il faut que je retrouve des forces... J'en retrouve toujours lorsque mon devoir est en jeu... Il faut que je fasse ton bonheur malgré toi, mon fils...

ANDRÉ.

Écoute, père. Ne discute pas. Ma volonté est bien arrêtée. Jamais je n'épouserai mademoiselle Chéron, eût-elle cent millions de dot...

LOGERAIS.

Tu l'épouseras, et je vais te dire pourquoi.

ANDRÉ.

Non. Je t'en prie, ne parlons plus de cela. Tu es fatigué.

LOGERAIS, *animé.*

Je ne suis pas fatigué.

ANDRÉ.

Mais si, toi-même, tout à l'heure...

LOGERAIS.

Je ne le suis plus. Tu épouseras cette personne parce que jamais, tu m'entends, jamais, tu ne retrouveras un aussi beau parti. Pour le moment d'ailleurs, je te demande très peu de chose : je te prie d'être aimable avec elle, de lui faire un doigt de cour. Ce n'est pas difficile, cela?

ANDRÉ.

Non. Je n'irai même pas ce soir chez les Duramet, cela tranche tout.

LOGERAIS.

Qu'est-ce que tu dis?

ANDRÉ.

Je n'irai pas chez les Duramet.

LOGERAIS.

Je t'ordonne d'y venir.

ANDRÉ.

Je ne t'obéirai pas.

LOGERAIS.

Ah ! ça, mais sais-tu que tu parles à ton père ? Oublies-tu le respect et l'obéissance que tu me dois ?

ANDRÉ.

Je ne suis pas un gamin, et il s'agit d'une chose assez importante pour que j'aie le droit d'avoir une opinion à moi.

LOGERAIS.

Alors, tu te révoltes contre mon autorité paternelle ?

ANDRÉ.

Je résiste à l'abus que tu voudrais en faire.

LOGERAIS.

Tu es un ingrat.

Madame Logerais est entrée depuis quelques instants.

SCÈNE XV

LOGERAIS, MADAME LOGERAIS, ANDRÉ.

MADAME LOGERAIS.

Je t'en prie, Pierre, je t'en prie. (*A André.*) Mon enfant, tu parles à ton père sur un ton qui n'est pas convenable. Veux-tu que je te dise la vérité ? Tu ne nous aimes pas... Quand je vois ton ami Jacques...

ANDRÉ, *à mi-voix.*

C'est que les parents de Jacques ont su se faire aimer.

LOGERAIS.

Qu'est-ce que tu as dit ? J'espère avoir mal entendu.

MADAME LOGERAIS.

Mon ami, tu as bien entendu, hélas !

LOGERAIS.

Voilà qu'il nous fait des reproches, maintenant !...

MADAME LOGERAIS.

Laisse-moi lui parler... Mon enfant... viens là... regarde-moi... Compare ce que tu es et ce que tu aurais pu être... Regarde le fils des Dumoulin... Il a ton âge et il fait la place, quelquefois avec des boîtes sur le dos...

LOGERAIS.

Et le fils des Renaudet...

MADAME LOGERAIS.

Oui. J'allais l'oublier... Et le fils des Renaudet !

LOGERAIS.

Au lieu de porter des colis, tu es licencié en droit. Tu vas être docteur. Le plus bel avenir s'ouvre devant toi.

MADAME LOGERAIS.

A qui dois-tu tout cela ?

LOGERAIS.

C'est malgré lui que nous l'avons poussé...

MADAME LOGERAIS.

Ton père a raison... A partir de douze ans, chaque année il fallait te faire rentrer de force au lycée.

LOGERAIS.

De force !... Quand je pense qu'il y en a tant qui voudraient être bacheliers et que lui, il a fallu le battre pour qu'il consente à mériter cette distinction !

MADAME LOGERAIS.

Tu ne réponds rien ?

ANDRÉ.

Tout ce que vous me dites là, vous me l'avez déjà reproché tant de fois ! Oui, vous avez raison, je vous ai

coûté cher : mais vous dites vous-mêmes que c'est malgré moi.

LOGERAIS.

La conclusion, n'est-ce pas, c'est que tu ne nous dois rien... Je m'y attendais... Nous sommes tes ennemis !... Le sais-tu ce que tu nous coûtes ?... Au 1er janvier dernier tu nous coûtais trente-deux mille francs passés.

ANDRÉ.

Tu exagères.

LOGERAIS.

Tu ne le crois pas ! Eh bien, mon petit je le prévoyais que tu ne le croirais pas, et j'ai conservé toutes les factures, et je vais te les montrer. (*Il sort un trousseau de clefs de sa poche et se dirige vers la droite.*) Et j'ai inscrit toutes les dépenses faites pour toi sur un livre rouge que j'ai acheté exprès, à ta naissance.

MADAME LOGERAIS.

Mon ami, nous allons arriver en retard.

LOGERAIS, *continuant et parlant de la coulisse.*

Je m'en moque ! Oui, je m'en doutais que tu contesterais mes chiffres, et comme je suis un homme d'ordre, moi... je vais te les montrer.

ANDRÉ.

Ce n'est pas la peine, je te crois.

LOGERAIS.

Non, tu ne me crois pas... Les voici... Je les ai encore regardés hier. (*Rentrant en scène avec une liasse et un livre rouge et remettant son trousseau de clefs dans sa poche.*) Les voici... Tous les reçus, toutes les quittances, et la récapitulation... sur ce livre... Regarde...

ANDRÉ.

Je te dis que je m'en rapporte à toi... Tiens, tu en laisses tomber... (*Il ramasse deux factures, les regarde et les*

lui rend...) Une robe de soirée, et celle-là... de ton tailleur... un habit... Ce n'est pas pour moi, cela, pourtant...

LOGERAIS.

Ce n'est pas pour toi ! (*Il regarde.*) C'est le costume de soirée et la robe que nous nous sommes commandés pour le jour de ta première communion !...

Il ressort son trousseau de clefs et va rapporter les factures et le livre dans la pièce voisine. Même jeu que précédemment.

MADAME LOGERAIS.

Ne fais pas l'entêté, viens avec nous.

ANDRÉ.

Non.

LOGERAIS, *rentrant.*

Allons-nous-en. (*A son fils.*) Je n'ajouterai qu'un mot : Tu n'as guère de dignité...

ANDRÉ.

Qu'est-ce que tu veux dire...

LOGERAIS.

Lorsqu'on entend se gouverner soi-même, on s'arrange de façon à se suffire à soi-même.

MADAME LOGERAIS.

Pierre, je t'en prie, laisse-le. Viens. Nous allons être en retard.

ANDRÉ.

Soit, si tu le désires, je me suffirai...

LOGERAIS.

Je voudrais bien savoir comment...

ANDRÉ.

Je donnerai des leçons, j'écrirai.

LOGERAIS.

Eh bien, essaye...

MADAME LOGERAIS, *donnant à Logerais son chapeau et l'entraînant.*

Je t'en prie, Pierre... Viens... Il est six heures, voyons...

LOGERAIS, *sortant.*

Essaye, je te dis... Essaye...

ANDRÉ.

Quand tu voudras.

M. et Madame Logerais sortent.

SCÈNE DERNIÈRE

ANDRÉ *seul, puis* MARGUERITE.

Le jour a baissé peu à peu. On voit s'illuminer quelques fenêtres des maisons d'en face. Six heures sonnent au loin à une église. Marguerite entre sans voir André. Elle va fermer les fenêtres, puis elle pleure. Très long silence. Le rideau baisse lentement.

ACTE DEUXIÈME

Même décor, mais les chapeaux d'été sont remplacés par des chapeaux d'hiver.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LOGERAIS, ANDRÉ, LOGERAIS.

LOGERAIS, *entrant joyeux.*

André, ton noyé est rentré. Tranquillise-toi!

ANDRÉ.

Qu'est-ce qui lui est arrivé?

LOGERAIS.

Tu le demandes? Il a fait la noce pendant deux jours avec les trente francs de la facture qu'il était allé toucher, parbleu... Il aura causé ma joie, ton noyé. Je le trouve admirable... je te dis qu'il est admirable... Tous les défauts, tous, il les a... Il finit par devenir beau.

MADAME LOGERAIS.

Pourquoi l'as-tu envoyé toucher une facture?

LOGERAIS.

Tu remarqueras qu'elle n'est que de trente francs.

MADAME LOGERAIS.

Même de trente francs.

LOGERAIS.

Tu veux le savoir. Je vais te le dire. Parce que depuis cinq mois qu'André nous l'a amené, j'avais constaté chez lui tous les vices ! Il était menteur, poltron, ivrogne, oh ! ivrogne ! il buvait l'alcool des lampes, — lubrique... il courait après les apprenties et les septuagénaires ; quoi encore ? Il était insolent que ça m'en faisait plaisir. Mais je n'avais pas encore pu le pincer comme filou. Ça y est ! Maintenant je suis satisfait, je l'ai assez vu, je viens de le mettre à la porte.

MARGUERITE, *paraissant à la porte de l'atelier.*

Madame Logerais !

Elle disparaît. Madame Logerais sort.

LOGERAIS.

Il veut te parler avant de partir. Je vais te l'envoyer !... (*A la porte de l'atelier.*) Allons, Charlot, arrive don Juan, arrive, ivrogne... Viens, mon ami, mon doux ami, M. André est là... (*S'effaçant pour le laisser passer*). Passez, monseigneur.

Logerais sort. On voit paraître un être hébété, minable et souffreteux, boitant. Rien de risible. Il entre.

SCÈNE II

ANDRÉ, CHARLOT.

ANDRÉ.

Eh bien ! Charlot, voilà que vous avez encore fait des bêtises. Mon père a été forcé de vous mettre à la porte ?

CHARLOT.

A sa place, il y a vraiment longtemps que je m'y serais mis.

ANDRÉ.

Vous l'avez donc fait exprès?

CHARLOT.

Non, monsieur André. C'est dans ma nature. Je vous l'avais bien dit quand vous m'avez fait entrer ici, que vous n'auriez que des désagréments avec moi!

ANDRÉ.

Où irez-vous, maintenant? A la Seine?

CHARLOT.

Non, monsieur. Je suis de sang-froid. J'étais gris quand je m'y suis jeté la dernière fois. Non. Je venais vous prier de m'écrire une demande d'emploi. Je voudrais être cantonnier de la Ville de Paris. Je sens que c'est ce qui me conviendrait le mieux. On est à l'air et on n'a pas de tentations.

ANDRÉ.

Mais, mon pauvre garçon, on ne voudra pas de vous.

CHARLOT.

Pourquoi ça?... (*Surprenant le regard d'André.*) Parce que suis bancroche? Si, on en prend!

ANDRÉ.

C'est de naissance que vous êtes infirme?

CHARLOT.

Non, monsieur André. Ma nourrice m'avait oublié dans mon berceau, et comme elle avait aussi oublié de me donner à manger, j'ai voulu aller au buffet, je suis tombé, je me suis cassé la cheville... Cette femme, on ne peut pas lui en vouloir, on ne la payait pas.

ANDRÉ.

Vos parents étaient très pauvres?

CHARLOT.

Ma mère était servante.

ANDRÉ.

Et votre père?

CHARLOT.

J'en ai pas. On est trop : il n'y a pas des pères pour tout le monde. Paraît que j'en avais un tout de même, un bourgeois...

ANDRÉ.

Je vous préparerai votre demande. Vous avez des papiers?

CHARLOT.

Oui, monsieur André. Je les ai là-haut. Je vas aller dire au revoir à l'atelier, faire mon baluchon, et je vous les descendrai.

ANDRÉ.

Vous n'aurez qu'à recopier... Ah! j'oubliais : vous ne savez pas écrire?

CHARLOT.

A l'école, on me renvoyait tout le temps, ce n'est pas ma faute... A tout à l'heure!

ANDRÉ, *rêveur.*

Non. Ce n'est pas votre faute.

Entre M. Logerais.

LOGERAIS.

Comment, il est encore là?

CHARLOT.

Je m'en vais, monsieur Logerais, je m'en vais.

ANDRÉ, *en sortant.*

Venez me donner les renseignements dont j'ai besoin... Vous avez votre casier judiciaire...

CHARLOT.

Non, monsieur André... Est-ce qu'il faut en avoir un pour...

Ils sortent.

SCÈNE III

LOGERAIS, *puis* JEANNE.

LOGERAIS *prend un chapeau et va à la porte de l'atelier.*

Mademoiselle Jeanne.

Jeanne paraît, beaucoup mieux habillée qu'au premier acte.

JEANNE.

Monsieur?

LOGERAIS, *pendant qu'elle referme la porte.*

Savez-vous de quelle maison vient la soie de ce... (*La porte fermée, il pose le chapeau sur le comptoir. A Jeanne, humblement.*) Tu n'es pas venue, hier?

JEANNE.

Non, monsieur.

LOGERAIS, *très doux.*

Pourquoi me dis-tu : « Monsieur »? Il n'y a personne.

JEANNE.

Vous me l'avez si souvent recommandé.

LOGERAIS, *de même.*

Autrefois, dans les commencements, lorsque je ne croyais pas que j'aurais pour toi une affection comme celle qui m'est venue... Je n'en ai jamais connu d'aussi méchante que toi... tu me réponds mal... tu me trompes, oui... tu me trompes... (*Avec prière.*) Combien de fois t'ai-je demandé de ne plus revoir le bijoutier?

JEANNE.

Je ne le revois plus.

LOGERAIS, *triste et soumis.*

Si! Tu le revois, je le sais... Je te dis : Je n'en ai jamais connu d'aussi méchante que toi, et jamais je n'ai aimé personne autant que je t'aime. Pourquoi n'es-tu pas venue? Je t'ai attendue jusqu'à sept heures et demie.

JEANNE.

Je n'ai pas pu.

LOGERAIS, *honteux.*

Tu étais peut-être avec...

Regard à la fenêtre.

JEANNE.

Non!

LOGERAIS, *pitoyable.*

C'est bien vrai?... Je ne demande qu'à te croire, moi. Seulement, tu ne te donnes même pas la peine d'inventer une excuse.

JEANNE.

Je n'ai pas besoin d'excuse. Je n'ai rien fait de mal.

LOGERAIS.

Vrai... Si c'était vrai... (*Parlant à la manière des enfants.*) Si c'était vrai que ne petit coco séri n'aimait touzours son vieux toutou, ne vieux toutou ne ferait une tite surprise à son petit coco séri... C'est vrai, dis?

JEANNE.

Oui.

LOGERAIS.

Tu ne le jurerais pas?

JEANNE, *avec une tape sur la joue.*

Je te le jure, gros bébé.

LOGERAIS, *ému.*

Merci... Tu es bien gentille... bien gentille... Tu comprends, moi, je suis vieux, il n'y a que toi qui m'aime... (*Silence. Larme à l'œil.*) Alors, tu viendras demain soir, dis?

JEANNE.

Il y aura la petite surprise?

LOGERAIS.

Voui!

JEANNE.

Alors, c'est entendu.

LOGERAIS.

Merci.

Il lui baise la main furtivement. — Elle sort.

SCÈNE IV

LOGERAIS, *puis* MARGUERITE, *puis* ANDRÉ.

LOGERAIS, *après avoir regardé chez les bijoutiers.*

Il ricane, lui, là-haut...

Entre Marguerite.

MARGUERITE.

Monsieur Logerais?

LOGERAIS, *avec une sorte de déférence.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle Marguerite?

MARGUERITE.

Je voulais vous demander la permission de m'absenter pendant deux heures.

LOGERAIS.

A quel moment?

MARGUERITE.

J'aurais besoin de partir dans dix minutes...

LOGERAIS.

C'est entendu... (*Elle va pour sortir.*) Mademoiselle Marguerite?

MARGUERITE.

Monsieur Logerais?

LOGERAIS.

Vous avez l'air d'être mal portante depuis quelque temps.

MARGUERITE.

Oui, monsieur, je suis un peu malade... C'est pour aller chez le médecin que je vous demandais la permission de sortir.

LOGERAIS.

Il faut vous soigner... Vous êtes une brave, une honnête fille... il ne faut pas que vous tombiez malade... Nous vous aimons et nous vous estimons beaucoup.

MARGUERITE.

J'en suis très heureuse.

LOGERAIS.

Ah! je n'en dirai pas autant à tout le monde, ici... Léontine, par exemple... et Jeanne?... (*Après un silence.*) Elle a un des bijoutiers d'en face, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Je ne sais pas, monsieur.

LOGERAIS.

Oh! c'est le secret de Polichinelle.

MARGUERITE.

Je ne sais pas!

LOGERAIS.

Maintenant, après tout... peut-être qu'on se trompe. Le monde est si mauvais... Vous croyez que ce n'est pas vrai, vous? Ce n'est peut-être pas vrai?

MARGUERITE.

Peut-être bien!

LOGERAIS.

N'est-ce pas?... (*Regard à Marguerite. — Réflexion. —*

Peur d'en avoir trop dit.) Après tout, cela m'est indifférent... Du moment que le travail de l'atelier n'en souffre pas... chacun est libre, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Certainement!

Entre André.

LOGERAIS, *indifférent.*

Tiens, André! Qu'est-ce que tu veux?

ANDRÉ.

Rien. Voilà deux heures que je travaille, je venais flâner par ici...

LOGERAIS.

Flâne, mon ami.

Il va à la fenêtre. Marguerite porte un chapeau auprès de lui.

MARGUERITE, *à voix basse à André.*

Alors, je vais chez le médecin directement?

ANDRÉ, *de même.*

Je t'y rejoins.

MARGUERITE.

Je pars, monsieur Logerais?

LOGERAIS.

C'est cela.

Elle sort.

SCÈNE V

ANDRÉ, LOGERAIS, *puis* MADAME LOGERAIS.

LOGERAIS.

Eh bien, mon gars, on travaille dur?

ANDRÉ.

Tant qu'on peut!

LOGERAIS.

Tu n'ignores pas ce qui t'attend si tu rates ton doctorat? Tu retournes à la caserne pendant deux ans.

ANDRÉ.

Sois tranquille. Les examinateurs savent cela et ils ont pour nous des trésors d'indulgence.

LOGERAIS.

Ne t'y fie pas.

ANDRÉ.

Je ne m'y fie pas, mais parmi les dispensés de l'article 23, comme moi, il en est bien peu qui soient forcés à reprendre le service militaire... si ce n'est ceux qu'une catastrophe domestique empêche de poursuivre leurs études.

Entre madame Logerais.

LOGERAIS.

Je recommandais à André de ne pas rater son doctorat.

MADAME LOGERAIS.

Ça le regarde... S'il veut reprendre l'uniforme...

LOGERAIS.

Ce serait ton avenir brisé... Plus de mariage avec mademoiselle Chéron...

ANDRÉ, *geste vague.*

Oh! le mariage avec mademoiselle Chéron...

LOGERAIS.

Ne recommençons pas, hein? Tu sais dans quelles conditions tu es rentré ici après ton équipée de huit jours, lorsque tu avais entrepris de te suffire à toi-même, comme tu disais. Ne me force pas à te le rappeler. Je t'ai fait revenir sur la plupart de tes préventions contre mademoiselle Chéron. Est-ce vrai?

ANDRÉ.

C'est vrai!

LOGERAIS.

Et tu as reconnu que j'avais de la sagesse pour deux. Tu as compris que ce mariage est celui que tu dois faire...

ANDRÉ.

Oui... Dans un an, dans deux ans... D'ici là...

LOGERAIS.

La date, en effet, n'a pas été fixée. Tu vois que je suis loyal. J'ai entretenu M. Chéron de nos projets. Je l'ai trouvé bienveillant et tu plais à la jeune fille... mais il n'y a encore rien d'officiel.

MADAME LOGERAIS.

Enfin, ne rate pas ton doctorat!

ANDRÉ.

Sois tranquille, mère... Je suis un peu fatigué. Je vais aller prendre l'air.

LOGERAIS.

Va, mon ami, va... pense à la caserne et à mademoiselle Chéron.

MADAME LOGERAIS.

Surtout à la caserne.

ANDRÉ.

Sois tranquille.

Il sort.

SCÈNE VI

LOGERAIS, MADAME LOGERAIS.

LOGERAIS.

Surtout à la caserne... Pourquoi : « Surtout à la caserne? » On croirait que tu t'appliques à détruire mon

ouvrage. J'ai eu assez de peine cependant à amener André là où il est. Hein?... Il y a seulement quatre mois il refusait d'aller dîner chez les Duramet parce que la petite Chéron était invitée... Tu te rappelles?... Aujourd'hui il accepte l'idée d'un mariage avec elle... Voilà ce que j'ai fait! Heureusement que je suis là... Certainement!... toi... tu suivrais toutes ses volontés! Est-ce que les événements ne me donnent pas toujours raison? Lorsqu'il a voulu partir, toi, tu voulais le retenir... tu l'avais enfermé dans sa chambre. Je t'ai dit : « Laisse-le aller. Avant quinze jours, il nous reviendra penaud, l'oreille basse, et docile... » Eh bien?

MADAME LOGERAIS.

C'est vrai! Mais qu'est-ce que tu veux, ce mariage avec mademoiselle Chéron ne me convient pas.

LOGERAIS.

Tu connais un meilleur parti pour André?

MADAME LOGERAIS.

Eh! je sais bien : Elle a sa dot. Ce n'est pas la dot qui me déplaît, c'est elle.

LOGERAIS.

Ce n'est pas toi qui l'épouse.

MADAME LOGERAIS.

Ce n'est pas moi, mais c'est mon fils!

LOGERAIS.

Enfin, maintenant que les choses vont de mieux en mieux, tu ne vas pas me mettre des bâtons dans les roues. Il y a deux jours encore j'ai vu M. Chéron et nous avons été plus loin que jamais dans nos confidences réciproques.

MADAME LOGERAIS.

C'est justement à cause de cela... Tant que ce mariage n'existait qu'à l'état de projet lointain, je ne me révoltais

pas contre l'idée de sa réalisation, mais plus la date en approche et plus mon antipathie pour cette jeune fille grandit. Tiens, il faut que je te le dise, je ne veux pas qu'André épouse mademoiselle Chéron.

LOGERAIS.

Tu ne veux pas ?

MADAME LOGERAIS.

Je ne veux pas !

LOGERAIS.

Tu peux ne pas vouloir. Moi, je veux, c'est assez !

MADAME LOGERAIS.

Cependant, si je refusais mon consentement ?

LOGERAIS.

Demande à André qu'il te prête son code. Tu y liras qu'en cas de dissentiment entre les parents le consentement du père seul suffit.

MADAME LOGERAIS.

Enfin, je compte bien pour quelque chose, moi... je suis la mère.

LOGERAIS.

Tu es la mère, d'accord ; mais devant la Loi tu ne comptes pas.

MADAME LOGERAIS.

Allons donc !

LOGERAIS.

C'est comme ça.

MADAME LOGERAIS.

C'est odieux ! Est-ce que je n'ai pas autant de raison que toi ? autant de clairvoyance, autant d'amour pour mon enfant ?

LOGERAIS.

La Loi dit que non.

MADAME LOGERAIS.

Tu sais bien que la Loi a tort.

LOGERAIS.

Possible, mais comme ce tort, s'il existe, a des résultats conformes à ceux que je désire, je l'excuse et j'en profite...

MADAME LOGERAIS.

Et quand je pense que tu as failli te faire fusiller, il y a trente ans, parce que tu croyais que toute autorité était un despotisme !...

LOGERAIS.

Il n'y a rien de tel que d'exercer une autorité pour comprendre qu'elle est légitime. André épousera la femme que je voudrai qu'il épouse, n'importe laquelle.

MADAME LOGERAIS.

Tu dis des bêtises.

LOGERAIS.

Point. Si je lui coupe les vivres il ne sera pas reçu docteur et il lui faudra aller terminer ses trois ans de service militaire. Tu vois donc, ma bonne amie, que la puissance paternelle n'est pas un vain mot ?

MADAME LOGERAIS.

C'est à cesser de plaindre les orphelins.

LOGERAIS.

Accepte donc ce que tu ne peux empêcher. Ne sois pas plus difficile qu'André ni moins sage que lui. Lorsqu'on est malheureux dans la richesse on a toujours un souci de moins que lorsqu'on l'est dans la pauvreté. On a prêté à sa fiancée tous les défauts du visage, du cerveau et du cœur. Tu sais bien qu'on a exagéré ou inventé !

MADAME LOGERAIS.

Évidemment ; elle n'a pas tout, comme on dit.

LOGERAIS.

Et quand même ? J'admets qu'elle soit laide : André n'aura pas lieu d'être jaloux ; qu'elle soit bête : il trouve-

rait à son foyer le repos de l'esprit. Et si elle était méchante il serait tout au moins certain d'avoir des domestiques bien stylés.

MADAME LOGERAIS.

Tu as une façon à toi d'arranger les choses...

LOGERAIS.

Voilà ce que c'est que d'avoir fait un peu de politique, même en insurgé. Crois-moi, la fortune est une dame bienfaisante, et ceux-là seuls en disent du mal à qui elle ne s'est pas donnée. Et songe aux remords que tu aurais si, par ta faute, ce mariage manqué, André se trouvait un jour dans la misère.

MADAME LOGERAIS.

Tu as peut-être raison !

LOGERAIS.

Laissez-moi tous les deux avoir de la volonté pour vous. Je suis sérieux et sage.

Entre Jeanne qui va porter un carton sur un meuble et sort aussitôt.

MADAME LOGERAIS.

Chut !

LOGERAIS, *à part.*

Elle a regardé chez les bijoutiers.

MADAME LOGERAIS *après la sortie de Jeanne.*

Es-tu certain qu'André soit aussi disposé que tu le penses ?

LOGERAIS.

André se mariera aussitôt après qu'il aura été reçu docteur. Je ne le lui ai pas dit pour ne pas le troubler dans ses études, mais c'est décidé avec M. Chéron.

MADAME LOGERAIS.

Eh bien, si tu ne veux pas avoir de mécomptes, tu ferais bien de le mettre au courant.

Entre André.

LOGERAIS.

Ça ne va pas être long.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANDRÉ.

LOGERAIS.

Tu t'es bien promené ?

ANDRÉ.

Très bien.

LOGERAIS.

J'ai une nouvelle à t'annoncer. La date de ton mariage avec mademoiselle Chéron est rapprochée. Ouvre tes bras pour y recevoir ta fiancée.

ANDRÉ.

Je ne puis pas !

LOGERAIS.

Parce que ?...

ANDRÉ.

Tu dois bien le deviner !

LOGERAIS.

Moi ?... Deviner ?... Un obstacle ?... Oui, je devine en effet... c'est une question que nous traiterons quand ta mère ne sera pas là...

ANDRÉ.

Il vaudrait mieux la traiter devant elle.

LOGERAIS.

A ton aise !... Tu as une petite amie ?

ANDRÉ.

Oui !

LOGERAIS.

Eh bien ! on y mettra les formes nécessaires et tu la quitteras.

ANDRÉ.

Je ne peux pas.

LOGERAIS.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Elle est enceinte.

MADAME LOGERAIS.

Comment ?...

ANDRÉ.

Elle est enceinte.

LOGERAIS, *ironique.*

Et alors, c'est elle que tu veux épouser ?

ANDRÉ.

Je ne sais pas. Oui, peut-être...

MADAME LOGERAIS, *à son mari.*

Eh bien, mon ami, toi qui croyais en avoir fait un garçon pratique, tu y as réussi.

LOGERAIS.

Le fait est que je ne suis pas fier de lui... (*A André.*) Comment, mon ami, c'est toi, un licencié en droit, toi, un Parisien, toi, un jeune homme de vingt-trois ans qui dis des choses pareilles, au temps où nous sommes ?

MADAME LOGERAIS.

Toi qui vis à côté d'un atelier de modistes !

LOGERAIS.

Tu lis des romans, des journaux, la « *Gazette des Tribunaux,* » tu vas au théâtre... et tu parles d'épouser une femme parce qu'elle dit avoir un enfant de toi... Mais, mon petit André, c'est un tour classique chez les demi-mondaines !... Lorsqu'une de ces demoiselles se trouve

dans cette situation-là, elle en fait l'honneur à chacun de ses amis ! Seulement il n'y a que les jobards qui la prennent au sérieux... Tu ne réponds rien ?

ANDRÉ.

Toutes vos paroles me blessent. Il ne s'agit pas d'une demi-mondaine.

MADAME LOGERAIS.

C'est une petite ouvrière ?

ANDRÉ.

Oui.

MADAME LOGERAIS.

Eh bien, mon enfant, là je puis te renseigner. Sans doute, il y a d'honnêtes filles parmi les ouvrières et plus que ne le croient ceux qui ne connaissent pas le peuple. Seulement, celles-là le sont tout à fait et quand elles se donnent c'est après le mariage, ou si elles cèdent par amour c'est à un ouvrier comme elles et non pas au fils d'un bourgeois. Celle qui t'a mis la main dessus est une *maline*.

ANDRÉ.

Maman, je t'en prie, je t'en prie !

MADAME LOGERAIS.

Parbleu ! Si tu en es amoureux, tu la défendras, et tu la défendrais même par vanité si tu ne l'aimais pas. Je te dis que c'est une *maline*. Elle savait bien, n'est-ce pas, que tu ne pouvais l'épouser ?

LOGERAIS.

Tu ne lui as pas promis le mariage ?

Silence.

MADAME LOGERAIS.

Réponds. Lui as-tu promis le mariage ?

ANDRÉ, *après un temps.*

Non.

MADAME LOGERAIS.

Alors ?... Elle n'ignorait pas à quoi elle s'exposait. L'accident qui lui arrive était prévu par elle. C'est la mauvaise chance de la partie qu'elle a jouée. C'en serait la bonne si tu étais assez sot pour tomber dans le piège.

ANDRÉ.

Elle est incapable d'un pareil calcul.

LOGERAIS.

Tous ceux à qui on a fait accepter un enfant dans la création duquel ils n'étaient pour rien ont répondu la même chose. Ils étaient convaincus comme tu l'es. Pour faire une dupe il faut d'abord quelqu'un qui ait la confiance. La confiance tu l'as.

MADAME LOGERAIS.

Dans quelle maison est-elle ? Qui est-ce ?

ANDRÉ.

Je ne sais pas si je dois vous le dire.

LOGERAIS.

Pourquoi pas ? Si tu veux l'épouser, il faut bien que nous connaissions notre future belle-fille !

MADAME LOGERAIS.

Rien n'est plus évident !

ANDRÉ.

C'est Marguerite.

MADAME LOGERAIS.

Marguerite !... Marguerite d'ici ?...

ANDRÉ.

Oui !

MADAME LOGERAIS.

Ça ne m'étonne pas... Avec ses airs de sainte-n'y-touche, celle-là, j'aurais dû me méfier...

ANDRÉ.

Tu la calomnies.

MADAME LOGERAIS.

Oui ! Elle a toutes les vertus. Je les connais ces vertus-là, il m'en est passé plus d'une sous les yeux. Je vais commencer par la flanquer à la porte, ta dulcinée. J'aurais dû le faire il y a longtemps... ah ! c'est Marguerite ! J'en trouverai donc toute ma vie sur mon chemin de ces gueuses-là ?

LOGERAIS.

Ma chère amie, tu as tort...

MADAME LOGERAIS.

Allons ! allons ! Est-ce que tu vas les soutenir, toi ? Il ne manquerait plus que cela ! Je dis que je vais la flanquer à la porte... (*A André.*) Et toi, je te défends de la revoir.

ANDRÉ.

Si tu réfléchis, maman, tu ne me feras pas cette défense-là, parce que tu comprendras que je ne pourrais pas t'obéir.

LOGERAIS.

Je t'assure que la colère te conseille mal. Cette jeune fille ne manquerait pas de dire tout à ses parents, ce qui serait tout naturel, et nous provoquerions un scandale. Il me semble que tous les trois nous nous emballons un peu... Réfléchissons. Soyons de sang-froid. Ne soyons ni des dupes ni des méchants. Nous voilà tout émus, tout bouleversés, nous sommes sur le point de nous dire les paroles les plus désagréables et au fond nous ne savons même pas si le malheur dont nous nous émotionnons à ce point est réel ou imaginaire.

ANDRÉ.

Il est réel.

LOGERAIS.

Elle a très bien pu te dire cela pour te retenir, pressentant que tu allais peut-être la quitter.

ANDRÉ.

Non ! Elle ne ment pas... (*Un silence.*) Nous venons de chez le médecin...

LOGERAIS, *après un long silence.*

Nous voilà dans de beaux draps... Qu'est-ce qu'elle dit?

ANDRÉ.

Rien !... Elle pleure. Elle est très souffrante... Elle est rentrée chez elle.

LOGERAIS.

Mais elle va revenir !

ANDRÉ.

Oui.

MADAME LOGERAIS, *après un nouveau silence. Sans dureté, simplement :*

Et tu te crois le père de cet enfant-là ?

ANDRÉ.

Oui !

MADAME LOGERAIS.

Alors ?

ANDRÉ.

Alors, je suis venu vous dire, à l'un et à l'autre, ce que je crois être mon devoir...

LOGERAIS.

Mon ami, pas de grands mots. Pas de phrases de romans. Pas de déclamation, ni de sentimentalité, n'est-ce pas?... Ton devoir ! Ton devoir !... Ce n'est pas en examinant les faits de cette façon-là que tu te tireras d'embarras. Tu vas me faire le plaisir de te tenir tranquille et de nous laisser arranger tout cela. Je ne t'adresse aucun reproche pour le moment, bien que tu en mérites beaucoup. Tu as commis une bêtise, une grosse, restes-en là et ne nous trouble pas lorsque nous cherchons à la réparer. Encore une fois, ne dramatisons rien. Ce qui t'arrive, arrive tous les jours.

MADAME LOGERAIS.

Mais c'est exactement l'histoire d'Adolphine et du petit Perrin.

LOGERAIS.

Exactement.

MADAME LOGERAIS, *à André.*

Adolphine, une assez jolie petite brune, avec un œil qui louchait un peu et un grain de beauté sur la joue... Tu te rappelles? Moi, je la vois encore comme si elle était là... Adolphine avait un amoureux, un employé du Printemps, je crois... ou du Louvre? Non, non, je ne me trompe pas, il était bien au Printemps, à la ganterie... Elle se trouve... comme ça : elle fait de l'œil au fils du patron, au petit Perrin...

LOGERAIS, *à André.*

Le petit Perrin marche, naturellement...

MADAME LOGERAIS.

Naturellement!

LOGERAIS.

Il a été sur le point de l'épouser?

MADAME LOGERAIS.

Comment, s'il a été sur le point de l'épouser!... Son père et sa mère, deux crétins, ont consenti, par peur du scandale, et les bans étaient publiés...

LOGERAIS.

Je ne me rappelle pas ce qui a empêché le mariage?...

MADAME LOGERAIS.

Ce qui l'a empêché?... La fiancée a eu le tort de mettre au monde un bébé parfaitement constitué, et cela avant la noce, en dehors de la période de temps qui pouvait encore faire illusion au petit Perrin.

ANDRÉ, *éclatant en sanglots.*

Maman! Maman! Tais-toi, je t'en prie, tais-toi!

MADAME LOGERAIS, *très étonnée.*

Mais qu'est-ce que tu as?

LOGERAIS.

Qu'est-ce qui te prend?

MADAME LOGERAIS.

C'est l'histoire du petit Perrin qui te met dans cet état-là?... Mon enfant, tu es troublé, tu es ému, nerveux... Je le comprends. Mais ce n'est pas en ce moment que tu peux t'arrêter à une décision... que d'ailleurs rien ne nous oblige à prendre immédiatement.

ANDRÉ.

Pauvre petite!... Je l'aime! Si vous saviez comme je l'aime.

LOGERAIS.

Bien entendu, tu l'aimes!

MADAME LOGERAIS.

Et tu veux l'épouser?

ANDRÉ, *sans énergie.*

Est-ce que ce n'est pas mon devoir?

MADAME LOGERAIS.

C'est possible. Nous allons réfléchir... Nous sommes d'honnêtes gens n'est-ce pas? Et si nous reconnaissons que ton devoir est là en effet, ce n'est pas nous qui t'empêcherons de l'accomplir, quelle que soit notre tristesse, car nous avions rêvé pour toi un autre avenir... Enfin!... Mais tu n'attends pas que nous te disions « oui » là tout de suite. Il faut que nous nous renseignions, que nous nous consultions ton père et moi... Va dans ta chambre. Nous t'appellerons.

ANDRÉ, *à lui-même.*

Je suis un misérable!

MADAME LOGERAIS.

Ne te monte pas la tête... Calme-toi... Va dans ta chambre.

Nous ne voulons que ton bien, mon pauvre enfant, tu n'en doutes pas ?

LOGERAIS.

Oui. Nous ne voulons que ton bien. Tu le sais...

ANDRÉ.

Je le sais, mais j'ai peur de vous tout de même.

Il sort.

SCÈNE VIII

LOGERAIS, MADAME LOGERAIS.

MADAME LOGERAIS, *à la porte de l'atelier.*

Dès que mademoiselle Marguerite sera rentrée vous me l'enverrez, n'est-ce pas ?

UNE VOIX.

Oui, madame.

LOGERAIS.

Tu as bien fait de ne pas le brusquer...

MADAME LOGERAIS.

Maintenant il faut chercher comment nous allons nous tirer de là.

LOGERAIS.

Quel imbécile !

MADAME LOGERAIS.

Et une de nos ouvrières !...

LOGERAIS.

Tout dépendra d'elle...

MADAME LOGERAIS.

Ah ! si j'étais la maîtresse, ce ne serait pas long. Je lui

dirais : « Mademoiselle, vous êtes une gourgandine ! » Et je l'enverrais se faire pendre ailleurs.

LOGERAIS.

Elle ne penserait qu'à se venger. André nous en voudrait, il la reverrait, ne nous dirait plus rien, et, alors, tout deviendrait possible.

MADAME LOGERAIS.

Elle demandera de l'argent.

LOGERAIS.

C'est ce qui pourrait arriver de mieux. Si elle n'est pas trop exigeante, je suis d'avis d'en passer par là. Tout, plutôt qu'un scandale !

MADAME LOGERAIS.

Oh ! oui. Et qu'on n'en entende plus parler.

LOGERAIS.

Oui.

MADAME LOGERAIS, *réfléchissant.*

Chez ses parents !... Qu'est-ce qu'elle est allée faire chez ses parents ?... Si elle allait vouloir se faire épouser... Elle en serait bien capable, avec ses grands airs !

LOGERAIS, *soucieux.*

Voilà...

MADAME LOGERAIS.

Dans ce cas-là, j'ouvrirais les yeux à André. Je lui montrerais les preuves de la mauvaise conduite de la demoiselle.

LOGERAIS.

Oui. Si elle a une mauvaise conduite, tout ira bien... Malheureusement, j'ai bien peur que ce soit une honnête fille.

MADAME LOGERAIS, *désolée.*

C'est que c'est possible, après tout !... Alors ça deviendrait une catastrophe.

LOGERAIS.

Sacré André!

MADAME LOGERAIS.

Si on trouvait un moyen de l'éloigner de Paris... Elle dirait chez elle que nous lui avons trouvé une place à l'étranger, en Suisse, par exemple ; elle y demeurerait jusqu'à la naissance de son enfant...

LOGERAIS.

Oui, mais il restera trace de nos envois d'argent ; cela équivaudra presque à la reconnaissance de la paternité d'André.

MADAME LOGERAIS.

Et si on s'engage dans cette voie-là ça n'en finit plus. On sera entraîné à payer les mois de nourrice, la pension. On ne sait plus où l'on va. Il faut trouver autre chose... Si j'allais consulter l'abbé Dubois qui est si digne?

LOGERAIS.

Il te conseillera de les marier.

MADAME LOGERAIS.

Peut-être... Et puis c'est un homme d'une autre époque... Je n'irai pas. Nous ne pouvons cependant pas ne rien faire, si c'est une honnête fille... De l'argent, je ne vois que ça... de l'argent une fois pour toutes, par exemple, — plus que je disais d'abord s'il le faut... à la condition qu'on n'entende plus jamais parler de rien.

LOGERAIS.

Mais si elle refuse?... (*Un long silence.*) Enfin, nom d'un tonnerre! ce n'est pas la première fois qu'elle se présente cette situation-là!... Ce n'est pas nous qui l'avons inventée! Réfléchissons... Qu'est-ce que feraient nos amis? Prenons le plus canaille, Auguste?

MADAME LOGERAIS.

Il la flanquerait à la porte.

LOGERAIS.

Nous, nous ne voulons pas de cela... Et le plus honnête : Henri?

MADAME LOGERAIS.

Lui, c'est un toqué, un fou : il les marierait.

LOGERAIS.

Nous ne voulons pas de cela non plus.

Un long silence.

MADAME LOGERAIS, *à la porte de l'atelier.*

Elle n'est pas encore rentrée?

UNE VOIX.

Pas encore, madame!

MADAME LOGERAIS.

Nous sommes là à nous manger les sangs... Je viens justement d'apercevoir, dans l'atelier, Herminie...

LOGERAIS.

Et Valentine? Elle aussi, il me semble, elle ne cessait de pleurer...

MADAME LOGERAIS, *avec mépris.*

Oh! Valentine, elle, c'est différent. Elle a su se tirer d'affaire.

LOGERAIS, *après un moment, la voix changée, honteux.*

Annette!

MADAME LOGERAIS.

Je crois que je deviendrais folle, à penser toujours à cela...

LOGERAIS.

Si elle mérite qu'on soit bon pour elle, nous agirons comme tu disais tout à l'heure. Nous l'enverrons à Genève. On lui fera accepter en une seule fois la somme nécessaire pour vivre jusqu'à... la date et pour payer un an de mois de nourrice. Je crois que c'est raisonnable.

MADAME LOGERAIS.

Il y en a beaucoup qui n'en ont pas autant.

LOGERAIS, *sans conviction.*

Après... après, elle se débrouillerait.

MADAME LOGERAIS, *de même.*

Elle ferait comme les autres, elle se débrouillerait.

LOGERAIS.

Je ne vois pas d'autre solution.

MADAME LOGERAIS, *sans conviction, cherchant des excuses.*

Le petit... Le petit... Lorsqu'il sortira de nourrice, il y aura des asiles...

LOGERAIS, *de même.*

Et puis, elle trouvera peut-être un brave homme qui l'épousera tout de même!

MADAME LOGERAIS.

Oui!... Et s'il ne vient pas d'autres enfants...

LOGERAIS.

Il sera très heureux!

MADAME LOGERAIS.

Mais s'il en vient d'autres, ou si elle ne rencontre pas ce brave homme dont tu parles... Qu'est-ce qu'elle en fera de ce petit?... (*Un long silence. — A voix basse.*) : Pierre?... Si c'était tout de même le fils d'André, ça ne te ferait pas de la peine?

LOGERAIS, *après un silence.*

Allons! Allons!... Si nous nous attendrissons, nous ne trouverons rien de sensé... Faisons ce qu'il faut. Rien de moins, rien de plus. L'avenir de notre enfant avant tout.

MADAME LOGERAIS.

Tu as raison : l'avenir de notre enfant avant tout. Nous allions le perdre de vue. De quoi vivre jusqu'à la naissance et un an de mois de nourrice, ça me paraît très gentil.

LOGERAIS.

Sur dix de mes confrères, il n'y en a peut-être pas un qui en ferait autant!

MADAME LOGERAIS.

C'est-à-dire que la plupart se moqueraient de nous s'ils savaient ce à quoi nous sommes décidés.

LOGERAIS.

Et puis, comme disait l'autre, il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin.

MADAME LOGERAIS.

A chaque jour suffit sa peine !

Entre Marguerite.

MARGUERITE.

Vous m'avez demandée, madame Logerais ?

MADAME LOGERAIS.

Un petit moment. Je vous appellerai. (*A Logerais.*) Je vais prendre des renseignements sur elle à l'atelier. Je vais faire bavarder les petites camarades. Pendant ce temps-là tu questionneras Marguerite.

LOGERAIS.

Nous la questionnerons tous les deux !

MADAME LOGERAIS.

Non. J'aime mieux ne pas être là. Je me connais, je l'agonirais de sottises ou je pleurerais avec elle. (*Elle va à la porte de l'atelier.*) Venez, Marguerite !

Elle sort. — Entre Marguerite.

SCÈNE IX

LOGERAIS, MARGUERITE.

LOGERAIS, *doux et persuasif pendant toute la scène.*

Marguerite, André nous a tout appris.

MARGUERITE, *grave, renfermée, soumise.*

C'est moi qui lui ai demandé de tout vous dire.

LOGERAIS.

Que comptez-vous faire?

MARGUERITE.

Ce que vous déciderez.

LOGERAIS.

Mais vous avez bien formé quelques projets?

MARGUERITE.

Non, monsieur!

LOGERAIS.

Avez-vous à vous plaindre d'André?

MARGUERITE.

Non, monsieur!

LOGERAIS.

Il ne vous a pas laissé espérer qu'il vous épouserait?

MARGUERITE.

Oh! non, monsieur. Je ne l'aurais pas cru.

LOGERAIS.

C'est donc de votre plein consentement que vous vous êtes donnée à lui? Vous avez vingt ans : vous n'étiez pas sans savoir à quoi vous vous exposiez?

MARGUERITE.

Je le savais.

LOGERAIS.

Il faudra vous résoudre à ne plus le voir!

MARGUERITE.

Je m'attendais à ce que vous me demanderiez cela. C'est ce qui me sera le plus dur.

LOGERAIS.

Vous deviez bien supposer que votre liaison avec lui prendrait fin un jour?

MARGUERITE.

Certainement. Mais on a beau se dire cela, lorsque le moment arrive on souffre... (*Larmes refoulées.*) Je vous demande pardon.

LOGERAIS.

Il faut être forte, mon petit chat. Si vous vous laissez aller à vos larmes, il nous sera impossible d'avoir la conversation qu'il faut que nous ayons ensemble.

MARGUERITE.

Soyez tranquille. Je me suis promis de ne pas pleurer devant vous et je me tiendrai parole.

LOGERAIS.

Il faut que vous juriez de ne plus revoir André.

MARGUERITE.

Mon Dieu!

LOGERAIS.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

MARGUERITE.

Beaucoup trop !

LOGERAIS.

Vous ne voulez pas avoir une mauvaise influence sur sa destinée, compromettre son avenir, le rendre malheureux... Allons, vous me le jurez ?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, je vous le jure !

LOGERAIS.

Vous ne pourrez donc pas rester ici.

MARGUERITE.

Non, monsieur. Je chercherai à me placer autre part.

LOGERAIS.

Vous êtes adroite et intelligente, vous y arriverez. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de vous dire que nous donnerons sur vous les meilleurs renseignements.

MARGUERITE.

Je vous remercie, monsieur.

LOGERAIS.

Maintenant, je vous demande pardon d'entrer dans ces détails, mon enfant, mais c'est pour votre bien...

MARGUERITE.

Dites, dites, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Vos parents, comment sont-ils pour vous ?

MARGUERITE.

Comme tous les parents.

LOGERAIS.

Naturellement, ils ne savent rien, ni de votre liaison, ni de...

MARGUERITE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

LOGERAIS.

Il faut que je sois fixé !

MARGUERITE.

Ils ne savent rien.

LOGERAIS.

Lorsqu'ils apprendront ce qui est, que ferez-vous ?

MARGUERITE

A ce moment-là, je verrai.

LOGERAIS.

Votre mère...

MARGUERITE.

Je n'ai plus ma mère, mon père est remarié.

LOGERAIS.

Votre belle-mère est bonne pour vous ?

MARGUERITE, *après une hésitation.*

Non, monsieur.

LOGERAIS.

Et si elle vous force à sortir de chez elle?

MARGUERITE.

Je partirai. J'ai des petites économies à la Caisse d'épargne.

LOGERAIS.

Combien?

MARGUERITE.

Trois cent vingt-deux francs. Je travaillerai tant que je pourrai. Après, cet argent me fera vivre jusqu'à mes couches. Je connais une sage-femme qui ne prend que quarante-cinq francs pour les neuf jours. J'irai là... Après, on verra.

LOGERAIS.

Vous comprenez bien, mon petit, que je ne vais pas vous laisser partir comme cela. Vous vous figurez avec trois cent vingt-deux francs pouvoir vivre pendant plusieurs mois! Vous allez nous laisser vous aider un peu.

MARGUERITE.

Non, monsieur.

LOGERAIS.

Si. Ne soyez pas orgueilleuse. Si vous le désirez, André n'en saura rien.

MARGUERITE.

Oh! qu'est-ce que ça peut me faire qu'il sache ou qu'il ne sache pas, maintenant...

LOGERAIS.

Vous auriez peut-être le droit de refuser, s'il ne s'agissait que de vous. Mais il s'agit de votre enfant dont il faudra bien payer les mois de nourrice. Enfin, supposez qu'il tombe malade parce que vous n'auriez pas eu de quoi le faire soigner, est-ce que vous ne vous reprocheriez pas, à ce moment, votre fierté d'aujourd'hui. Dites?

MARGUERITE.

Faites comme vous voudrez !

LOGERAIS.

Je vais vous donner... voyons... je vais vous donner mille francs...

MARGUERITE.

Mille francs !

LOGERAIS.

Ah ! mon petit chat, il m'est absolument impossible de dépasser ce chiffre... Les affaires sont mauvaises, vous le savez...

MARGUERITE, *simplement*.

Mais, monsieur... je trouvais que c'était trop !

LOGERAIS.

C'est beaucoup, en effet, mais je ne veux pas que vous ayez le moindre reproche à nous adresser. Je vais vous donner un chèque, cela vous est égal... je n'ai pas d'argent en caisse.

MARGUERITE.

Oh ! cela m'est égal.

LOGERAIS.

Seulement, entendons-nous bien. Cette somme représente la totalité de ce dont je puis disposer pour vous.

MARGUERITE.

Je comprends bien, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Et je vous la donne à la condition formelle que vous ne reverrez plus André... Cela, vous me l'avez juré... et à cette autre condition que vous ne nommerez mon fils à personne.

MARGUERITE.

Je vous le jure.

LOGERAIS.

Vous m'avez bien compris?

MARGUERITE.

Oui, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Asseyez-vous une minute, je vais vous préparer cela. (*Il prend son trousseau de clefs dans sa poche et disparaît par la porte de droite. Il revient presque aussitôt avec un carnet de chèques à la main.*) Voilà! (*Il s'installe au pupitre et écrit.*) Nous sommes le vingt-quatre...

MARGUERITE.

Le vingt-cinq, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Le vingt-cinq, c'est juste. (*Long silence. Logerais rédige son chèque avec précision.*) Mille francs... Payez à mademoiselle Marguerite... Barier... votre nom de famille, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

LOGERAIS.

Avec un R.

MARGUERITE.

Avec un R.

LOGERAIS.

... Ou à son ordre, la somme de mille francs. (*Il signe et sèche l'encre avec son haleine.*) Vous n'avez qu'à aller au Comptoir d'Escompte, à l'agence de la place de la Bourse... Vous savez?...

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

LOGERAIS, *lui donnant le chèque.*

Voilà... Et vous n'oubliez pas nos conventions?

MARGUERITE.

Non, monsieur... Merci, monsieur... (*Après avoir plié le*

chèque et l'avoir mis dans son porte-monnaie.) Est-ce que je dois partir tout de suite ?

LOGERAIS, *avec douceur.*

Non. Finissez votre journée... Vous êtes sur la commission Bouchard et Chalmet.

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

LOGERAIS.

Qu'est-ce qu'il reste encore ?

MARGUERITE.

Trois bords plats, deux pailles et quatre n° 23. Il manque six garnitures bleues et deux mauves.

LOGERAIS, *se dirigeant vers la porte de droite.*

Envoyez-les chercher boulevard Saint-Martin, finissez cela... et soignez bien les n°s 23.

MARGUERITE.

Oui, monsieur Logerais.

Elle sort.

LOGERAIS, *revient avec le livre du premier acte. Il l'ouvre et écrit.*

Mille francs.

Entre madame Logerais.

SCÈNE X

LOGERAIS, MADAME LOGERAIS ; *puis* ANDRÉ.

MADAME LOGERAIS.

Eh bien ? As-tu réussi ?

LOGERAIS, *allant reporter le livre.*

Tout est arrangé! Je vais te raconter cela... (*Entre André.*) Qu'est-ce que tu veux ?

ANDRÉ.

Je veux savoir...

LOGERAIS.

Tu étais là? Tu écoutais aux portes ?

ANDRÉ.

Je n'écoutais pas. Je savais qu'elle était avec toi, je l'ai entendue sortir et je viens vous demander ce qui s'est passé.

LOGERAIS.

Eh bien ! voilà. Ç'a été beaucoup plus simple et beaucoup plus facile que je ne le croyais. Elle a compris.

ANDRÉ.

Elle a compris, quoi ?

LOGERAIS.

Qu'elle devait disparaître de ta vie.

ANDRÉ.

Ce n'est pas possible : elle m'aime.

LOGERAIS.

Oui elle t'aime et elle t'aime assez pour sentir que sa liaison avec toi ne pouvait être éternelle, et que ce serait faire ton malheur que de la continuer.

ANDRÉ.

Je veux la voir.

LOGERAIS.

Tu n'en sauras pas plus.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

LOGERAIS.

Je te le répète, elle a compris tout de suite. Je ne

prétends pas qu'elle n'a pas de chagrin, un gros chagrin. Mais elle est raisonnable et forte.

ANDRÉ.

Mais moi je ne veux pas la quitter! Mais je l'aime!

LOGERAIS.

Tu l'aimes, je n'en doute pas. Tout le monde a aimé une femme avant de se marier; cela n'a pas empêché chacun de rompre avec plus ou moins de douleur, d'en épouser une autre et d'oublier.

ANDRÉ.

Je veux la voir, je ne peux pas croire qu'elle se soit ainsi résignée...

LOGERAIS.

C'est la vérité cependant.

ANDRÉ.

Mais je ne puis pas l'abandonner comme cela!

LOGERAIS.

Veux-tu donc être plus exigeant pour elle qu'elle ne l'est elle-même? Elle a reconnu que tu ne lui avais pas menti, que tu ne lui avais pas promis le mariage et qu'elle t'avait cédé de son plein gré. Elle ne t'accuse pas et ne t'adresse aucun reproche.

MADAME LOGERAIS, *à son mari, légèrement.*

Et tu as fait ce que tu devais faire?

LOGERAIS.

Son avenir est assuré pour deux ans.

Regard de madame Logerais à son fils.

ANDRÉ.

Quand même elle aurait, elle, le courage de se sacrifier ainsi, moi je n'ai pas la force de l'imiter...

LOGERAIS.

Mais encore une fois vous n'ignoriez pas l'un et l'autre

en vous aimant que cet amour aurait une fin... Tu ne l'as pas prise en pensant que tu prenais la compagne de toute ta vie... Un peu plus tôt ou un peu plus tard vous deviez en arriver à vous quitter. Ne nous parle donc plus de ton amour...

ANDRÉ.

Supposons que j'accepte de n'en plus parler. Parlons de ma responsabilité.

LOGERAIS.

Puisque Marguerite ne réclame rien.

MADAME LOGERAIS.

Puisque nous l'avons mise à l'abri du besoin!

ANDRÉ.

Alors votre conscience est tranquille?

LOGERAIS *et* MADAME LOGERAIS.

Oui!

ANDRÉ.

La mienne, pas.

MADAME LOGERAIS.

Qu'est-ce que tu aurais voulu qu'on fasse de plus?

ANDRÉ.

Si je le savais!... (*Se prenant la tête dans ses mains. Presque à voix basse.*) Pendant cinq ans j'ai étudié les livres des moralistes et des philosophes, j'ai lu ce que les plus grands cerveaux ont conçu; je suis là, avec, dans ma pauvre tête, le chaos de la pensée humaine, et je ne sais quel est mon devoir en face des premiers événements graves de ma vie.

LOGERAIS.

Il est d'intérêt général que le fort ne soit pas sacrifié au faible.

ANDRÉ.

Oui, oui... je sais... j'ai lu cela... J'ai lu aussi le con-

traire. Et puis, même en envisageant les choses à ce point de vue, qui te dit que l'enfant qui va naître et que tu veux dans une certaine mesure sacrifier, n'aurait pas été plus que moi un fort... Et même, qui te dit que l'existence de Marguerite n'est pas plus précieuse que la mienne?

MADAME LOGERAIS.

Ça, c'est trop bête... J'ai toujours été étonnée de voir comment on arrive à dire des sottises à force de lire et d'étudier. Réfléchis! Tu te mets dans l'embarras le plus grand. Nous te tirons de là sans scandale, en douceur. Encore une fois, Marguerite est satisfaite et ne réclame rien. Et toi qui devrais nous sauter au cou pour nous remercier, tu nous fais cette figure-là?

LOGERAIS.

Tu oublies trop mon garçon que nous serions en droit de t'adresser les reproches les plus vifs. Tu t'es conduit comme un polisson... Comment, c'est chez nous, c'est près de ta mère et de moi que tu prends une maîtresse!... (*Regard et sourire furtif de madame Logerais. — Logerais ne s'aperçoit de rien.*) Et ensuite tu prétends nous donner la leçon... (*Entre Charlot.*) Qu'est-ce que vous voulez?

CHARLOT.

Ce sont mes papiers que j'apportais à M. André.

ANDRÉ, *allant à lui.*

Oui, je sais... (*A Charlot.*) Votre livret militaire...

CHARLOT.

Et voilà mon acte de naissance.

ANDRÉ.

Votre acte de naissance, bon...

CHARLOT, *le lui montrant.*

Vous voyez ce que je vous disais...

ANDRÉ.

Oui : Fils de... et de père inconnu...

CHARLOT.

Merci, monsieur André.

Il sort en traversant la scène.

ANDRÉ, *après l'avoir suivi des yeux, à lui-même.*

... Père inconnu...

LOGERAIS.

Est-ce que nous ne savons pas mieux que toi ce qu'il faut faire. Est-ce que nous n'avons pas plus d'expérience que toi?

ANDRÉ.

Je veux voir Marguerite.

LOGERAIS.

Je m'y oppose absolument.

ANDRÉ.

Je veux voir Marguerite.

LOGERAIS.

Je te défends de la voir.

MADAME LOGERAIS.

Puisque vous devez vous séparer, pourquoi encore vous faire du chagrin?

LOGERAIS.

Je te défends de la voir.

ANDRÉ.

Tu as déjà eu de formidables influences sur ma vie. Tu as empêché le mariage qui m'aurait peut-être donné le bonheur. Tu avais réussi à me faire accepter l'idée d'une autre union qui t'aurait peut-être causé des remords. C'est assez. C'est de moi qu'il est question, de ma dignité, de mon honnêteté. Je ne te dis pas que je n'accepterai pas ta solution, mais je veux me rendre compte par moi-même du mal que j'ai causé et dans quelles proportions vous l'avez réparé.

LOGERAIS.

Qu'est-ce que tu comptes faire? Enfin... Tu parlais tout à l'heure d'épouser. Ce n'était pas sérieux, n'est-ce pas? Tu n'y penses pas?

ANDRÉ.

J'y pense, au contraire.

MADAME LOGERAIS.

Es-tu bien certain que tu lui donnerais le bonheur? Comment a-t-elle été élevée? Dans la misère. Je ne lui en fais pas un reproche, mais cela ne l'a pas préparée à être la femme d'un homme comme toi.

LOGERAIS.

Je vous suppose mariés. Quand vous aurez fini de vous embrasser, que vous direz-vous? Quel sera le sujet de vos conversations? Combien de fois te froissera-t-elle en un seul jour par son ignorance et l'étroitesse de son jugement? Passée la lune de miel, quels reproches ne lui feras-tu pas lorsque tu verras tes camarades arrivés aux situations qu'elle t'aura empêché d'atteindre?

MADAME LOGERAIS.

Tous les deux vous regretteriez un jour le roman de vos vingt ans.

ANDRÉ.

Je n'ai pas à me laisser influencer par l'examen de résultats à peine probables. Le devoir actuel est le seul impérieux. Si mon devoir est d'épouser, j'épouserai.

LOGERAIS.

Tu épouseras?... si je veux!... Et je ne veux pas!

ANDRÉ.

Tu abuses de ton autorité.

LOGERAIS.

J'use de celle que m'a confiée la Loi.

ANDRÉ.

La Loi me reconnaît le droit d'être père puisque je puis

donner mon nom à l'enfant, mais elle ne me reconnaît pas celui d'être mari. C'est imbécile!

LOGERAIS.

Ce n'est pas moi qui l'ai faite, la Loi.

ANDRÉ.

Si c'était toi, elle ne serait pas plus dure.

LOGERAIS.

Qui sait!

ANDRÉ.

Mais enfin, qu'est-ce que tu voudrais donc? Que je l'abandonne après lui avoir jeté une aumône...

MADAME LOGERAIS.

Une aumône de mille francs!...

ANDRÉ.

Mille francs! Si ses parents la chassent, si elle ne trouve pas d'ouvrage, combien lui en restera-t-il dans six mois? Je mets les choses au pire... Suppose qu'alors, dénuée de ressources, dans un délire, dans un accès de désespoir, elle fasse ce que font tant de malheureuses séduites et abandonnées... suppose qu'elle tue son enfant!

LOGERAIS.

Oh! oh!

ANDRÉ.

Est-ce que cela n'arrive jamais? Eh bien, si cela arrivait à Marguerite, est-ce que tu ne sens pas que ce crime-là, c'est un peu toi et moi qui l'aurions commis?

LOGERAIS.

Comme elle ne le tuera pas...

ANDRÉ, *prenant le papier de Charlot.*

S'il vit et qu'il devienne comme ce malheureux?... Décidément, non, non, non! Je ne veux pas faire peser sur ma vie la possibilité d'un tel remords. Tout à l'heure

j'hésitais. Vous m'avez contraint à la réflexion. Je vois clair en moi. J'épouserai Marguerite dans un mois si tu y consens; dans deux ans si tu t'y opposes.

LOGERAIS, *après avoir levé les épaules.*

Je me demande alors, moi qui l'ai entendue, ce qu'elle choisirait si tu lui montrais les choses sous leur vrai jour.

ANDRÉ.

Je vais le lui demander. Je veux la voir.

LOGERAIS.

Eh bien, autant en finir tout de suite... (*A sa femme.*) Va la chercher.

MADAME LOGERAIS.

Pierre, tu as tort de céder.

LOGERAIS.

Est-ce que nous pouvons ne pas céder... Dis-lui de venir et laissons-les s'expliquer. Va...

MADAME LOGERAIS, *à André.*

André, mon enfant, je t'en supplie, réfléchis bien. Ne sois pas une dupe. Écoute-moi. Pense bien à ce que je te disais tout à l'heure. Tous ceux qu'on a trompés ne l'ont été que parce qu'ils avaient la même confiance que tu as... En somme, tu ne sais pas qui elle est, cette jeune fille. Il y a six mois que tu la connais... Combien de temps as-tu causé avec elle? Elle a vingt ans. Qu'est-ce que tu connais de son passé? Ce qu'elle t'en a dit. De sa famille... qui serait la tienne? Rien. Je te parle dans ton intérêt, mon petit... Si tu savais ce qu'il m'en est passé sous les yeux, des rouées, des saintes-n'y-touche. Je ne dis pas cela pour Marguerite. Je ne sais pas. Mais, mon enfant, des histoires du même genre, ça court tous les ateliers. Des grossesses qu'on fait accepter par un amant plus riche, ça se raconte tous les jours... On en rit... Je te citais tout à l'heure le cas du petit Perrin... j'en

connais dix semblables. Réfléchis. Pense, André, que tu vas décider de ta vie et... aussi un peu de la nôtre.

LOGERAIS.

Oui, n'oublie pas cela. Tu ne le crois peut-être pas... mais je t'aime bien, André... Je te parle souvent, trop souvent peut-être des sacrifices que nous avons faits pour toi... Je ne mens pas. Nous avons rêvé pour notre vieillesse d'être fiers de toi, de te voir heureux, riche, honoré. Il n'y a pas de jour que nous n'en ayons parlé, depuis que tu es au monde.

MADAME LOGERAIS.

Nous n'avons que toi, André!

LOGERAIS.

Si nous travaillons encore, c'est pour toi. Autrement, nous nous serions retirés, il y a deux ans. N'oublie pas tout cela. Si tu perds ton avenir, c'est toutes nos peines qui auront été perdues.

MADAME LOGERAIS.

Je n'attends plus de joies que celles que tu me donneras, mon enfant.

LOGERAIS.

Veux-tu faire à ta mère... veux-tu nous faire une vieillesse désolée et solitaire? Tu parles de devoirs, tu en as aussi envers nous. Ta mère n'a pas une bonne santé; ne lui cause pas ce chagrin. Tu es un homme, André, ne te laisse pas berner ou par les autres ou par toi-même... Je ne te dis plus rien. (*La main sur l'épaule.*) Pense à nous... Allons, pense à nous.

Madame Logerais s'essuie les yeux, sincère.

ANDRÉ, *ému.*

Je vous demande pardon du chagrin que je vous fais à tous les deux. Je vous promets de n'être dupe ni des autres ni de moi-même et de ne pas manquer à ce que je vous dois.

LOGERAIS.

Va la chercher, Annette. (*Madame Logerais sort. Après un certain temps, Marguerite entre. A Marguerite.*) Mademoiselle, mon fils veut avoir un entretien avec vous. Je me borne à vous rappeler vos promesses.

MARGUERITE.

Je ne les ai pas oubliées, monsieur Logerais.

LOGERAIS.

Bien!

Il sort.

SCÈNE DERNIÈRE

MARGUERITE, ANDRÉ. *Un long silence.*

MARGUERITE, *retenant son émotion.*

Qu'est-ce que tu as à me dire, André?

ANDRÉ.

Il faut que nous causions longtemps ensemble, Marguerite... Assieds-toi. Voilà... (*Il va près d'elle, la regarde. — Eclatant en sanglots.*) Ma pauvre Marguerite, nous sommes bien malheureux!

Ils s'embrassent en pleurant.

MARGUERITE, *dans ses baisers et dans ses larmes.*

Mon pauvre loup! Mon pauvre petit loup!

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Le jardin d'un petit chalet, aux environs de Paris, au bord d'un petit bras de la Marne. — Au deuxième plan gauche, le chalet couvert de feuillages et de fleurs avec deux portes-fenêtres. On rentre en scène de chaque côté. — Un écriteau : « Chalet meublé à louer ». La rivière, bordée de grands peupliers jusqu'au jardin, vient de l'extrême fond droite, fait un angle très prononcé et disparaît dans la coulisse de droite, au premier plan, derrière un gros bouquet d'arbres. Une paire d'avirons, debout, s'appuie sur les branches. Entre les deux portes du chalet, un banc de bois devant lequel sont une table de jardin et deux chaises. — Au premier plan à droite, avant le bouquet d'arbres, un autre banc et une chaise. Une plate-bande couverte de rosiers en fleurs, au premier plan gauche. — Au loin, des coteaux et la silhouette lointaine de la tour Eiffel. Octobre.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *après l'avoir embrassée.*

Est-ce que tu as reçu la dépêche ?

MARGUERITE.

Non !

ANDRÉ.

Il n'y a pas de temps perdu...

MARGUERITE.

Tu n'as pas vu M. Maurice ?

ANDRÉ.

Mais si. Je suis allé le prendre ce matin chez Léontine comme c'était convenu, il m'a présenté à l'administrateur à qui je suis certain d'avoir plu... il n'y avait plus qu'une formalité à remplir... et j'entre demain... Maurice doit m'envoyer une dépêche... mais je te dis, c'est une affaire convenue... Enfin !... je respire... Je suis bien content, je t'assure !...

MARGUERITE.

Comme tu es bon !

ANDRÉ.

Pourquoi ?

MARGUERITE.

C'est si loin de ce que tu rêvais, ce que tu vas faire.

ANDRÉ.

Ah ! oui ! la gloire littéraire, les honneurs ! j'y penserai plus tard. Je t'assure que l'idée de gagner mon pain, le tien, et celui de notre enfant, me rend très fier.

MARGUERITE.

Quand je pense que c'est pour moi.

ANDRÉ, *bas.*

Ce n'est pas pour toi seule, c'est pour nous trois.

MARGUERITE.

Est-ce que je pourrai jamais assez t'aimer ?

ANDRÉ.

Tu n'as qu'à continuer !

MARGUERITE.

Tu verras comme on sera heureux... nous allons nous chercher un petit logement à Paris, ou à Levallois.

ANDRÉ.

Pourquoi ne pas rester ici ?

MARGUERITE.

C'est trop loin... et puis voici l'hiver, ce serait triste...

Il y a aussi une autre raison... c'est trop cher. J'ai préparé notre budget... veux-tu que je te le fasse voir... nous allons le vérifier ensemble... attends... il est là... (*Elle entre dans la maison.*) Qu'est-ce que j'en ai fait ?... Le voici ! (*Elle revient.*) Assieds-toi là... Viens... un crayon, tu as un crayon ? Merci... Voilà !

ANDRÉ, *tout près d'elle.*

Je t'adore !

MARGUERITE.

Allons, mimi, sois sage, ou je me mets de l'autre côté de la table... D'abord les recettes... Toi 175 francs, moi 150 francs : total 325.

ANDRÉ.

Comment, toi 150?

MARGUERITE.

Oui, mon mois.

ANDRÉ.

Ne parlons plus de cela... je te considère comme ma femme. Je ne veux pas que madame André Logerais soit employée dans un magasin de modes.

MARGUERITE.

Tu me considères comme ta femme, mais je ne la suis pas. J'ai bien réfléchi à tout cela. Tant que nous ne serons pas mariés, si je vis avec toi sans travailler, je serai, pour les voisins, pour tout le monde, une fille entretenue.

ANDRÉ.

Je ne veux pas...

MARGUERITE.

Il le faut, je t'assure... Il y a des insultes qu'on ne m'adresserait pas si on savait que je gagne ma vie.

ANDRÉ.

On t'a insultée ?

MARGUERITE.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'on pourrait m'insulter. Je

te le répète, si tu veux me prouver que tu me considères réellement comme ta femme, il faut me laisser travailler. Si je ne travaille pas, je ne suis plus que ta maîtresse... Nous ferons un petit ménage d'ouvrière et d'employé économes, bien courageux et nous aurons le droit d'être fiers.

ANDRÉ.

Tu as toutes les délicatesses : le seul argument que tu n'emploies pas parce que tu as peur de me blesser, et le plus fort, c'est celui-ci : avec mes seuls appointements, nous ne pourrions pas vivre... Si tu savais comme j'en souffre et comme je voudrais qu'il me fût possible de travailler plus pour gagner davantage... mais je trouverai bien quelques leçons, quelques travaux à faire le soir.

MARGUERITE.

Le soir tu auras ton doctorat à préparer, mon bon chéri.

ANDRÉ.

Je ne puis accepter l'idée de te voir au dehors, dans quelque magasin, exposée aux reproches, aux humiliations ou aux galanteries... Tu me comprends, voyons, tu me comprends.

MARGUERITE, *après un silence.*

Alors... écoute... Je ne travaillerai pas au dehors, je travaillerai chez nous. Ah !... Ah ! tu n'as plus rien à dire. Je ne sortirai que pour aller chercher de l'ouvrage ou pour en rapporter... Ah !

ANDRÉ.

Comme je t'aime !

MARGUERITE.

Ah ! mon chéri !... moi aussi, je t'aime bien... (*Étreinte grave.*) Allons ! allons ! aux choses sérieuses... Seulement, cette modification au programme va faire un trou dans notre budget. Hein ! Tu as l'air de m'écouter et tu ne m'entends pas.

ANDRÉ.

J'écoute ta voix qui est douce comme une caresse.

MARGUERITE.

Non !... non !... il n'est pas question de cela... Je te dis qu'en travaillant chez nous, il ne faut pas espérer que je gagnerai plus de 125 francs, 125 et 175. Ah ! bien, tiens ! ça vaut mieux, ça fait un compte rond. Trois cents francs... Prends cette feuille blanche... écris... Parce que voilà comment nous ferons... Je ne veux pas demeurer à l'hôtel ou en meublé. Nous achèterons des meubles à crédit... Alors, écris : Budget du mois... Tu y es ?... meubles 20 francs... Loyer 20... Ça fait 360 francs de loyer ; avec ça, on peut avoir quelque chose de très bien en n'étant pas trop exigeant. (*Il l'embrasse.*) Attends donc ! on s'embrassera tout à l'heure... Nourriture 90 francs.

ANDRÉ, *gai.*

Trois francs par jour pour quatre repas...

MARGUERITE.

C'est tout ce qu'il faut quand on sait s'arranger.

ANDRÉ.

Et toujours en n'étant pas trop exigeant.

MARGUERITE.

A la bonne heure ! tu es gai.

Elle l'embrasse.

ANDRÉ, *posant son crayon.*

Ah ! c'est maintenant qu'on s'embrasse ?

MARGUERITE.

Pas du tout... pas du tout... Veux-tu bien vite reprendre ton crayon, mauvais garnement ! Écris : Blanchissage 20 francs. Tailleur 30 francs. Robes 10 francs.

ANDRÉ.

Mais ce n'est pas assez !

MARGUERITE.

Ce sera moi la couturière... Qu'est-ce que je ferais le soir... et le dimanche lorsqu'il pleuvra... Robes dix francs. Livres dix francs. (*Sur un geste d'André.*) Tu as besoin de livres... Femme de ménage vingt-cinq francs... Oui, madame Ernest m'a demandé de l'emmener. Ça, on pourra peut-être le supprimer plus tard... Il ne reste plus que quarante francs.

ANDRÉ.

Pour...

MARGUERITE, *avec une petite tape de son papier sur la tête d'André.*

Mauvais père!... (*Très tendre.*) Et les mois de nourrice!

ANDRÉ.

Mais tu avances...

MARGUERITE.

Jusqu'à ce qu'il soit là, ces quarante francs serviront à acheter ses petites affaires.

ANDRÉ.

Tu penses à tout. (*Regardant le papier qu'elle tient.*) Et ces vingt francs-là qui n'ont pas de destination ?

MARGUERITE.

Ces vingt francs-là...

ANDRÉ.

Oui... C'est pour les menus plaisirs?

MARGUERITE.

Non... c'est pour rendre à tes parents les mille francs qu'ils m'ont donnés.

ANDRÉ.

Chérie !

MARGUERITE.

Allons... allons... ça, ça ne te regarde pas... fais l'addition.

ANDRÉ.

Cinq... Deux et trois cinq et neuf quatorze, dix-huit, vingt et un, vingt-neuf!... Total deux cent quatre-vingt-quinze francs... C'est admirable.

MARGUERITE.

Il reste cinq francs pour l'imprévu et les menus plaisirs... ce n'est pas beaucoup... mais si on avait davantage on ne saurait pas quoi en faire, puisque nos soirées sont prises.

ANDRÉ.

C'est parfaitement vrai.

MARGUERITE.

Tu vois comme nous allons être heureux!... Pauvre mignon... Tu ne l'auras pas volé.

Entre madame Ernest, une dépêche à la main.

MADAME ERNEST.

Une dépêche!

ANDRÉ, *joyeux.*

La dépêche! merci, madame Ernest.

Madame Ernest sort.

MARGUERITE.

Ouvre vite!

ANDRÉ.

Tiens, ouvre-la, toi, j'ai peur.

MARGUERITE.

Que tu es bête! (*Elle l'ouvre et, après l'avoir lue très émue.*) Mon Dieu! Du courage, mon pauvre André! Tiens, lis!

ANDRÉ, *lisant.*

« Affaire manquée. Recevrez explications. Amitiés. Maurice. » Ce n'est pas possible!

MARGUERITE.

C'était trop beau!

ANDRÉ.

Je te dis : ça n'est pas possible. L'administrateur m'a posé une foule de questions... j'ai bien vu que mes réponses lui plaisaient... il m'a quitté en me serrant la main.

MARGUERITE, *relisant la dépêche.*

« Affaire manquée. Recevrez explications. Amitiés. Maurice. »

ANDRÉ.

Il m'a demandé quand je pouvais entrer... je lui ai dit : mais tout de suite, si vous voulez, monsieur. Il m'a répondu : Non, ce n'est pas possible, il y a encore une petite formalité à remplir, mais ce n'est qu'une formalité. Votre ami vous préviendra. A demain !

MARGUERITE.

Qu'est-ce qui a pu arriver ?

ANDRÉ.

Mais je veux des explications... Enfin ! je suis un honnête homme.

MARGUERITE.

Ne te mets pas en colère, André...

Entre Léontine.

SCÈNE II

LES MÊMES, LÉONTINE.

LÉONTINE.

Bonjour, mes amis, bonjour André. (*Poignée de main.*) Bonjour, Marguerite. (*Embrassades.*) Eh bien... vous avez reçu la dépêche de Maurice ?

ANDRÉ.

A l'instant. Je suis consterné. Je me demande ce que j'ai fait!

LÉONTINE.

Après vous l'avoir envoyée, Maurice a eu comme un remords de vous avoir annoncé cette mauvaise nouvelle aussi sèchement, aussi brutalement. Il est monté à la maison pour me conseiller de venir vous voir. J'espérais arriver avant son télégramme.

ANDRÉ.

Mais qu'est-ce que j'ai fait?

MARGUERITE.

Assieds-toi... tu vas nous donner des explications.

LÉONTINE.

Je ne sais pas grand'chose. Maurice m'a chargée de vous dire de ne pas vous décourager. (*A André.*) Il va continuer à s'occuper de vous. Il vous engage, pendant ce temps-là, à reprendre les démarches que vous aviez commencées pour entrer dans un journal.

ANDRÉ.

A quoi bon... Je ne réussirai pas... Depuis un mois, je fais l'impossible pour y arriver. J'en ai assez d'aller poser dans les antichambres et d'être un sujet de gaîté pour les garçons de bureau qui reconnaissent à dix pas le littérateur affamé et évincé. J'ai été partout, partout!... Partout on est trop.

LÉONTINE.

Maurice, de son côté, ne restera pas inactif. Il va s'informer dans d'autres administrations...

ANDRÉ.

Dans les autres administrations, il y a une queue de candidats pour un emploi de cent cinquante francs par mois, ils attendent depuis six mois, depuis un an, et tous

sont recommandés par des sénateurs et des députés... Jugez quand ils entreront, ceux qui, comme moi n'ont aucun titre. Car c'est effroyable, aujourd'hui, il faut, pour trouver du travail, autant de sollicitations et de protections que si l'on demandait une injustice! Non! Je n'avais qu'une chance, c'est que Maurice, secrétaire de cet administrateur, voulût bien lui parler de moi. Il n'y avait que cette chance-là de réussir... Elle m'échappe... Alors, c'est la fin de tout. Mais je veux qu'on m'apprenne ce que j'ai fait?

LÉONTINE.

On ne dit pas...

ANDRÉ.

Alors pourquoi? Pourquoi me refuse-t-on le soir ce qu'on m'accordait le matin?

LÉONTINE.

Je ne sais pas.

ANDRÉ.

Allons donc! Maurice le sait, et Maurice vous l'a dit.

LÉONTINE.

Je vous assure que non.

ANDRÉ.

C'est impossible autrement. Maurice a demandé pourquoi on ne me prenait pas, et on le lui a avoué et il vous l'a répété.

MARGUERITE.

C'est certain cela... Il vaut mieux tout nous dire...

ANDRÉ.

Il n'y avait plus qu'une formalité à remplir.

MARGUERITE.

C'est donc en accomplissant cette formalité.

ANDRÉ.

En quoi consiste-t-elle? J'ai supposé que c'était une

recherche de renseignements de moralité... une enquête chez le commissaire de police du quartier.

MARGUERITE.

C'est cela.

LÉONTINE.

Oui. C'est à peu près cela... Écoutez, je vais vous dire la vérité... Il faut que chaque employé ait une fiche qu'un inspecteur est chargé de remplir. Alors... Tu ne m'en voudras pas, Marguerite ?

MARGUERITE.

J'ai deviné, c'est à cause de moi !

LÉONTINE.

Non, ce n'est pas à cause de toi personnellement.

ANDRÉ.

Non ! ce n'est pas cela !... Ce n'est pas possible... c'est à cause de notre situation ?

LÉONTINE.

Vous me le faites dire malgré moi.

ANDRÉ.

On a su que je vivais avec elle sans être marié ?

LÉONTINE.

Ils sont très renseignés. Ils savent même que vous allez avoir un enfant.

ANDRÉ.

Et c'est pour cela qu'on ne veut pas de moi !

LÉONTINE.

On est très sévère... Maurice et moi, nous avons été forcés d'habiter deux appartements.

ANDRÉ, *en pleine exaltation.*

C'est pour cela qu'on ne veut pas de moi... Eh bien ! elle est admirable, la morale bourgeoise... Si j'étais comme tant d'autres, un coureur de filles, un noceur, on

m'ouvrirait la porte. Mais j'ai rencontré une femme que j'aime, une femme qu'on m'empêche d'épouser, je la garde avec moi, me rapprochant le plus possible de ce mariage en dehors duquel il n'y a pas de vertu, paraît-il — c'est à mourir de rire! je vais avoir un enfant, je veux nourrir ma femme et élever mon petit, et à cause de cela, on me croit capable d'enlever la caisse! J'ai eu tort. Je le reconnais, j'ai eu tort! Je sais maintenant comment j'aurais dû me conduire pour mériter l'estime de tous... (*A Marguerite.*) Oui, ma pauvre Marguerite, si je t'avais abandonnée, toi et ton enfant, si je t'avais réduite à la misère, à la prostitution ou à l'infanticide, la société d'aujourd'hui me regarderait comme un des siens, et me donnerait un brevet de parfaite moralité!... ah! les hypocrites, les cuistres! Les mufles, les canailles!

Il entre dans la maison.

SCÈNE III

MARGUERITE, LÉONTINE.

LÉONTINE.

Qu'est-ce qu'il va faire?

MARGUERITE.

Je ne sais... pleurer peut-être. J'ai peur qu'il ne redevienne comme il était lorsqu'il a eu enfin l'idée de s'adresser à Maurice. L'espérance lui avait rendu le calme, nous étions redevenus heureux.

LÉONTINE.

Redevenus? il te faisait donc souffrir?

MARGUERITE.

Oh! ce n'est pas sa faute, le pauvre chéri! Mais il était

si découragé. Personne ne peut deviner ses chagrins et ses déceptions. Dans une Revue où il était parvenu à entrer comme rédacteur, on le forçait à faire « la place » pour des annonces. Il a essayé, le malheureux... il était trop timide, il n'a pas réussi, naturellement!... Qu'est-ce qu'il va faire! Quelles extravagances, quelles folies va-t-il imaginer encore?... Tiens, un matin — il avait passé la nuit à écrire, il m'avait dit qu'il avait un travail pressé à terminer, — je l'ai trouvé endormi sur une lettre qu'il voulait envoyer aux journaux et dans laquelle il disait qu'il allait voler pour passer en Cour d'assises... Puis il parlait politique... il disait des choses comme celles qu'on met dans les livres... il ne sait pas que je l'ai lue cette lettre, et il ne m'en a jamais parlé... Une fois qu'il a écrit, il se figure avoir agi... (*Un grand soupir.*) Ah! mon Dieu!

LÉONTINE.

Il ne faut pas qu'il se décourage et il ne faut pas, toi, le décourager.

MARGUERITE.

Moi, je suis à bout de forces.

LÉONTINE.

Il est possible que dans quelques jours, demain peut-être, il reçoive une réponse favorable à une de ses nombreuses demandes.

MARGUERITE.

Je n'y compte plus... (*Avec un grand abattement.*) Ah! je suis lasse! Qu'est-ce que nous allons faire? Il nous reste assez d'argent pour manger jusqu'à demain.

LÉONTINE.

Justement je voulais t'offrir... Tu sais que j'ai une petite bourse à moi.

MARGUERITE.

Merci! Tu es bonne! mais je ne pourrai pas lui cacher

cet emprunt et il refuserait... il est fier!... Mais pourquoi n'a-t-on pas voulu de lui... Ce n'est pas un crime, cependant, de vivre avec moi! Ils sont donc bien sévères, bien rigoureux ces gens-là? Qu'est-ce que nous faisons de mal?

LÉONTINE.

Maurice m'a dit qu'il n'y comprenait rien lui-même... Cela arrive que des employés se mettent dans votre situation. S'il n'y a pas de bruit, de scandale, on ferme les yeux. On est déjà plus exigeant lorsqu'il s'agit de prendre un nouveau. Mais pour vous, on a été impitoyable. Maurice a essayé d'attendrir M. Teulin, l'administrateur, en lui racontant votre histoire. M. Teulin ne l'a pas laissé commencer. Il a dit « C'est inutile, ne me parlez plus de lui », et il lui a montré les renseignements.

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'ils disaient donc, ces renseignements?

LÉONTINE.

Ce que tu devines.

MARGUERITE.

Mais encore... on disait qu'il vivait avec une fille des rues, quoi?

LÉONTINE.

Non!

MARGUERITE.

Enfin répète-moi ce qu'ils disaient, que j'étais une voleuse!... Je veux que tu me dises la vérité... Si tu es mon amie, tu vas me dire la vérité.

LÉONTINE.

Tu te fais des idées!... Il y avait ceci : « Vit en meublé aux environs de Paris, depuis deux mois, sans ressources connues avec une petite ouvrière dont il va avoir un enfant. »

MARGUERITE.

Qui donc a pu si bien les renseigner?

LÉONTINE.

Écoute... je crois bien m'en douter.

MARGUERITE.

Qui ?... Il avait donné son adresse à Paris... C'est son père.

LÉONTINE.

Pour moi, c'est lui.

MARGUERITE.

Mais il ne sait pas où nous sommes.

LÉONTINE.

Il le sait... Comment... Je l'ignore... Il vous a fait rechercher... Marguerite, ma bonne Marguerite, il faut que tu aies du courage.

MARGUERITE.

Ah! tu vois bien que j'en ai!

LÉONTINE.

Je suis venue... ce n'est pas seulement pour la dépêche... mais je voulais te prévenir de ce que j'ai entendu, hier, par hasard au magasin. Le père d'André est au courant de tout. Il sait que vous n'avez plus un sou, qu'on va vous renvoyer d'ici... Il pense qu'André est à bout de résistance, et il croit le moment venu de le reprendre.

MARGUERITE.

Il va venir ?

LÉONTINE.

Probablement.

MARGUERITE.

Eh bien ! j'en ai assez de faire le malheur de l'être que j'aime le plus au monde. Car c'est pour moi qu'André souffre tout ce qu'il souffre... Qu'il me quitte, qu'il s'en aille loin de moi qui ne lui ai fait que du mal... Oui, dis à son père qu'en effet, il peut venir le chercher . Tu me donneras bien l'hospitalité pendant quelques jours ?...

Quoi ?... Je ferai comme les autres... A force de travail j'arriverai tout de même à élever mon enfant... et j'aurai, de plus que les autres, le souvenir de mon bonheur et l'estime de celui à qui je me suis donnée.

LÉONTINE, *la prenant dans ses bras.*

Si tu te décides à cela, viens. Tant qu'il y aura du pain pour moi il y en aura pour nous deux... Et tu auras quelqu'un à qui parler de lui, et je te laisserai pleurer tout doucement, sans vouloir te consoler trop vite.

MARGUERITE.

Tu es bonne... je t'aime bien... Il ne faut pas qu'André me trouve dans cet état... Laisse-moi le préparer... à bientôt... et merci... pas un mot de tout cela devant lui... Attends, je vais l'appeler. (*Raffermissant sa voix.*) André. Voilà Léontine qui s'en va... elle veut te dire au revoir.

Entre André. Il tient à la main une lettre qu'il met dans la poche de son veston.

ANDRÉ.

Au revoir... remerciez bien Maurice de ce qu'il a fait pour moi.

LÉONTINE.

Adieu... et bon courage.

ANDRÉ.

Merci.

Léontine sort.

SCÈNE IV

MARGUERITE, ANDRÉ, *puis* MADAME ERNEST.

MARGUERITE.

C'est moi qui suis la cause de tout. C'est à cause de

moi que tu ne peux pas gagner ta vie. Je fais ton malheur, je brise ton avenir. André, il faut nous quitter !

ANDRÉ.

Tais-toi !

MARGUERITE.

Il faut nous quitter, André.

ANDRÉ.

Ne me parle jamais de cela, tu m'entends, jamais. Je ne commettrai pas cette lâcheté. Demain j'irai trouver mon père. Je lui demanderai de nous aider, de me donner du travail ou de l'argent.

MARGUERITE.

Il refusera.

ANDRÉ.

S'il refusait, j'irais trouver des usuriers, mais il ne refusera pas parce que, s'il le faut, je lui montrerai la lettre que j'avais écrite il y a déjà quelques jours et que j'enverrais aux journaux. Écoute, je vais te la lire. (*Il lit.*) « *Je commettrai demain un acte de révolte contre la société, un vol, et je saurai l'entourer de circonstances telles qu'il faudra me juger au grand jour de la Cour d'assises...* »

MARGUERITE, *avec force.*

Non, André, tu ne feras pas cela.

ANDRÉ.

Écoute ! écoute !... (*Il lit.*) « *... J'ai vingt-trois ans. Il y a dix-sept ans que mes parents, mes maîtres et mes professeurs surmènent mon pauvre cerveau et me gavent de leurs paroles et des phrases de leurs livres jusqu'à l'étouffement. Je suis la victime de leur routine, de leur indifférence et de leur orgueil. Mais puisque je vais payer de mon bonheur les erreurs des uns et le despotisme des autres, on me reconnaîtra bien le droit de jeter ce cri de détresse et de vengeance ! Lorsque mon père lira cette lettre, il ne me comprendra pas, il me reprochera, et non sans apparente raison, la faiblesse de mon caractère, mon*

impuissance à assurer les conditions matérielles de ma vie. De plus clairvoyants me reprocheront encore mon orgueil et ma désespérance. Ils ne penseront pas que ces erreurs et ces vices, c'est eux qui les ont mis en moi et qu'ils devraient, non pas me blâmer de les avoir, mais se blâmer eux-mêmes de me les avoir donnés. Nos maîtres sont coupables de nous prendre toute notre première jeunesse, pour nous charg r d'un savoir dont le néant apparaît au premier contact avec la réalité. Ils sont coupables d'avoir conservé et développé la tyrannie des examens dont le résultat est d'abolir les personnalités et dont les sanctions ne sont en réalité que des prix de mémoire. Ils sont coupables aussi parce qu'ils nous renvoient la tête encombrée et le cœur vide, parce qu'ils jettent brutalement toutes les intelligences dans le même moule officiel qui semble établi pour faire de tous les Français des hommes de lettres et des avocats, c'est-à-dire des experts à l'usage et à l'abus des artifices de l'écriture et de la parole...

— Quels reproches la génération à laquelle j'appartiens n'est-elle pas en droit d'adresser à celles qui l'ont immédiatement précédée ? Lorsqu'à la fin de nos études nous ouvrons les yeux sur le monde où devront s'exercer nos énergies, nous éprouvons la plus douloureuse déception. On nous a fait marcher longtemps à travers mille obstacles et au lieu des splendeurs de la Terre promise, nous ne voyons devant nous qu'un désert couvert de ruines. En arrivant à la vie, nous constatons qu'elles seront inutiles toutes les armes dont on nous a chargés, nous constatons que la faculté d'agir est abolie en nous par notre facilité à susciter des objections, par le doute des autres et de nous-mêmes. Nous manquons de la naïveté et de la confiance qui président à la conception des grandes choses. Nous ne voyons aucune besogne pour nos cœurs, aucune pour nos cerveaux. Dans la plaine immense où vous nous avez conduits, nous ne découvrons que la trace de vos dévastations. Il n'y a plus une idole à saluer, plus une petite fleur à cueillir. Dans la société que vous avez faite et où s'est exercé votre esprit critique, il n'y a pas un grand homme à

admirer, pas un héros à suivre, à défendre, à imposer aux foules, et il ne naît en nous aucune idée noble dont nous puissions être les apôtres triomphants ou les martyrs. Vous n'avez pas effacé par des noms de victoires la liste des défaites que votre insouciance fêtarde avait méritées, et vous avez laissé s'abaisser jusqu'à n'être plus guère qu'une école de corruption mutuelle le suffrage universel dont la conquête autorisa tant d'espérances. Nous n'avons rien à aimer, et nous sommes veules au point de ne trouver rien à haïr. Nous nous sentons inutiles, nous sommes malheureux parce que nous manquons de raisons de vivre. Nous avons la bouche amère des lendemains d'orgie ; mais l'orgie, c'est vous qui l'avez faite, et vous ne nous avez laissé que les miettes de la table, la lassitude, l'énervement, le remords et la note à payer. »

(Pendant la lecture de cette lettre, Marguerite a paru plus découragée, plus renfermée. Elle n'a pas partagé la passion d'André, et elle l'a à plusieurs reprises regardé avec un sourire douloureux en secouant doucement la tête. Entre madame Ernest.)

MADAME ERNEST.

Il y a là un monsieur et une dame âgés qui veulent vous parler, monsieur André, à vous seul. (*Bas.*) Ce sont vos parents.

ANDRÉ.

Mes parents !... A moi seul !... Je suis ici avec celle que je considère comme ma femme... S'ils veulent venir, qu'ils entrent !

MARGUERITE.

Je vais m'en aller... Reçois-les, André !

ANDRÉ.

Non !... je ne veux pas les voir !... Pas aujourd'hui. C'est eux qui sont la cause de tout. Je suis hors de moi, je ne veux pas les voir ! Fais ce que tu voudras, moi je ne veux pas les voir !

Il prend la lettre restée sur la table et sort.

MARGUERITE.

Dites-leur ce que vous avez entendu; s'ils veulent me parler, je suis là.

MADAME ERNEST.

Oui madame.

Elle sort.

MARGUERITE, *seule.*

Il faut que je le leur rende.

Entrent M. et madame Logerais.

SCÈNE V

MARGUERITE, MONSIEUR *et* MADAME LOGERAIS.

MONSIEUR *et* MADAME LOGERAIS.

Bonjour, mademoiselle. Bonjour.

MARGUERITE.

Bonjour, madame Logerais. Bonjour, monsieur Logerais.

MADAME LOGERAIS.

Alors, vous défendez à André de nous recevoir ?

MARGUERITE.

Non, madame.

MADAME LOGERAIS.

Vous ne voulez pas que nous causions avec lui?

MARGUERITE.

Vous causerez avec lui.

MADAME LOGERAIS.

Vous avez peur que nous vous le reprenions.

MARGUERITE.

Non, madame, je veux vous le rendre.

LOGERAIS.

Ah! ah!...

MARGUERITE.

Vous pouvez croire tous les deux que votre devoir est de me maltraiter — de m'injurier, mais vraiment, vous devriez bien me faire l'aumône d'un peu de patience et attendre de savoir ce qui s'est passé, avant de me traiter comme une fille ! (*Un silence — elle se reprend.*) Vous connaissez André, vous savez qu'il est fier ! Il était convaincu que le journalisme lui donnerait du pain, et si le journalisme manquait, il avait cent projets... La réussite d'un seul devait nous assurer l'aisance... nous n'avons pas mangé tous les jours à notre faim. Parfois il rentrait à neuf ou dix heures, disant qu'il avait dîné, tandis qu'il sentait encore l'absinthe.

MADAME LOGERAIS, *adoucie.*

Mon pauvre André ! (*Après un silence.*) Eh bien, et vous... qu'est-ce que vous mangiez?

MARGUERITE, *très douce.*

Je m'arrangeais, je me privais un peu ; mais moi, ça ne fait rien, j'avais l'habitude, n'est-ce pas?... Je vais vous envoyer André. Il faut que nous nous séparions, parce qu'il faut que je travaille. Il est à bout de forces... vous le déciderez à vous suivre si vous lui parlez doucement... Pour... pour l'argent... je tâcherai de vous le rendre plus tard, quand je pourrai, un petit peu à la fois... Adieu, monsieur et madame.

MADAME LOGERAIS, *comme à elle-même.*

Pauvre fille!

MARGUERITE, *sur le pas de la porte.*

Voilà la seconde fois, madame, que vous me dites « pauvre fille ». Si la première fois vous m'aviez défendue

au lieu de vous borner à me plaindre, tout cela ne serait peut-être pas arrivé.

Elle sort.

SCÈNE VI

MONSIEUR *et* MADAME LOGERAIS *seuls, puis* ANDRÉ.

LOGERAIS.

Sais-tu ce que tu devrais faire, toi ?

MADAME LOGERAIS.

Non.

LOGERAIS.

Tu devrais rentrer à la maison.

MADAME LOGERAIS

Parce que ?

LOGERAIS.

Parce que tu commences à faire des bêtises. Je te connais, si tu restes ici, tu vas continuer.

MADAME LOGERAIS.

Je ne fais pas plus de bêtises que toi.

LOGERAIS.

J'avoue que je viens d'en commettre une.

MADAME LOGERAIS.

Laquelle ?

LOGERAIS.

Celle de t'accompagner. Ce que je t'ai prédit arrivera. Tu ne le ramèneras pas.

MADAME LOGERAIS.

Nous allons voir cela.

LOGERAIS.

Pardon... Je voudrais seulement que tu répondes à deux petites questions.

MADAME LOGERAIS.

Ce n'est pas le moment...

LOGERAIS.

Je voudrais que tu répondes d'abord à deux petites questions. La première est celle-ci : Est-il vrai que tu es déjà troublée par ce que t'a dit Marguerite...

MADAME LOGERAIS.

Oui... Comment pourrais-je...

LOGERAIS.

Oui... Je ne t'en demande pas plus long. Est-il vrai, de plus, que je t'avais prévenue de ce qui est arrivé ?

MADAME LOGERAIS.

Tu m'avais prévenue. C'est vrai, mais...

LOGERAIS.

Ça me suffit. Permets-moi donc de m'autoriser de mon intuition pour te donner un conseil.

MADAME LOGERAIS.

Lequel?

LOGERAIS.

Allons-nous-en.

MADAME LOGERAIS.

Je veux revoir André.

LOGERAIS.

Tu veux revoir André ?... Revoyons André... Seulement, tu ne me feras aucun reproche si mes autres prédictions se réalisent comme la première.

MADAME LOGERAIS.

Non...

André paraît sur le pas de la porte.

ANDRÉ, *à Marguerite qu'on ne voit pas.*

Te quitter!... Jamais! J'ai rabaissé mon orgueil. Je vais les supplier de venir à notre secours.

Il se retourne et se trouve en face de ses parents. Moment d'indécision.

MADAME LOGERAIS.

Mon pauvre petit! Comme tu es maigre. Comme tu es changé...

ANDRÉ, *sans cri, mais avec émotion.*

Maman!

Baiser. Il va à son père et lui donne la main.

LOGERAIS, *un peu ému.*

Allons, mon enfant, je suis content que tu sois venu spontanément me donner la main.

MADAME LOGERAIS.

Il y a des parents qui te feraient des reproches, qui t'auraient oublié, abandonné. Nous, nous t'ouvrons nos bras... Est-ce que tu diras encore que nous sommes tes ennemis?

ANDRÉ.

Non.

MADAME LOGERAIS.

Allons! Nous féterons le retour de l'enfant prodigue.

ANDRÉ.

Tu ne m'as pas compris, mère.

LOGERAIS.

Tu ne veux pas rentrer à la maison?...

ANDRÉ.

J'y veux rentrer avec ma femme...

LOGERAIS, *triomphant, à madame Logerais.*

Eh bien?... Eh bien?... Non, mais réponds... Qu'est-ce que je t'avais dit?... (*Il rit.*) Les mots... les mêmes mots

que je t'avais annoncés... Je ne suis pas fâché, d'ailleurs, qu'il me donne raison aussi complètement... Tu es contente, n'est-ce pas... Tu as ce que tu voulais? Oui?... Alors, allons-nous-en.

MADAME LOGERAIS.

Je croyais te ramener avec nous, mon enfant.

ANDRÉ.

Je n'abandonnerai jamais Marguerite.

LOGERAIS.

C'est entendu... Ne te fatigue pas, nous connaissons le refrain... Il paraît que tu trouves bon goût à la vache enragée... Manges-en, mon petit... Manges-en... Lorsque tu en auras une indigestion, tu reviendras au pot-au-feu de la famille.

ANDRÉ.

Si vous voulez me revoir, vous me reverrez lorsque j'aurai épousé Marguerite.

LOGERAIS, *toujours sur le point de partir.*

Ça ne sera pas demain.

ANDRÉ.

Ce sera dans deux ans.

LOGERAIS.

Tu crois?

ANDRÉ.

Oui. Parce que dans deux ans, j'en aurai vingt-cinq...

LOGERAIS, *à sa femme.*

Qu'est-ce que je te disais?... Non, mais, qu'est-ce que je te disais?... C'est admirable... Non! j'en suis moi-même surpris... moi-même!... Je croyais bien deviner ses réponses, mais à ce point-là, je suis forcé de reconnaître que... (*Geste. A André.*) Mon vieux, tu n'épouseras pas plus Marguerite dans deux ans que tu ne l'épouseras demain... Oui, oui, les actes respectueux... connu... ça n'est pas pour toi, ces plaisanteries-là.

ANDRÉ.

Parce que?

LOGERAIS.

Parce que je te tiens, mon bonhomme, et plus solidement que tu ne le crois. Quand tu auras vingt-cinq ans, je saurai, par des oppositions, par des moyens que le Code me donnera, retarder encore ton mariage d'un an. Alors, tu en auras vingt-six, et, là, je te tiendrai de nouveau.

ANDRÉ.

Comment cela?

LOGERAIS.

Tu oublies ta situation, mon petit. Tu n'as fait qu'un an de service militaire, et si tu n'es pas reçu docteur avant vingt-six ans, tu es rappelé sous les drapeaux pendant deux ans; or, comme je ne te donnerai pas un sou, il te faudra bien travailler pour vivre et tu ne pourras pas continuer tes études. Tu vois que je puis retarder ton mariage jusqu'à ce que tu aies vingt-huit ans.

ANDRÉ.

C'est d'un méchant homme, ce que tu fais là...

LOGERAIS.

C'est d'un bon père...

ANDRÉ.

Eh bien! nous saurons nous passer du maire et du curé!

LOGERAIS.

D'accord. Mais je me demande avec quoi vous mangerez.

ANDRÉ.

Avec ce que je gagnerai par mon travail.

LOGERAIS.

Si tu en trouves... Tu en as cherché, déjà?

ANDRÉ.

Oui.

LOGERAIS.

Tu en as trouvé?

ANDRÉ, *après un temps.*

Oui.

LOGERAIS.

Vraiment?

ANDRÉ.

J'entre demain dans une maison de banque.

LOGERAIS, *secouant la tête en souriant.*

Non.

ANDRÉ.

Qu'en sais-tu?

LOGERAIS.

Je le sais.

ANDRÉ.

Eh bien, puisque tu m'y forces, j'aurai recours à des usuriers.

LOGERAIS, *à sa femme, les bras écartés, avec un sourire.*

Je ne le lui fais pas dire... C'est admirable!... (*A son fils.*) Oui, mon coco, tu pourras t'adresser à eux. Mais il faut que tu saches ceci : moi qui n'ai pas fait mon droit... j'ai tout de même trouvé une combinaison — que je n'ai pas besoin de te faire connaitre — et qui me permettra de te déshériter complètement. Maintenant, si tu empruntes, tu emprunteras en sachant que tu ne pourras pas rendre : cela s'appelle voler.

ANDRÉ.

Oh! tu as pensé à tout.

LOGERAIS.

Parfaitement.

ANDRÉ.

Eh bien, tu avais deviné, tout à l'heure. Je n'ai pas d'emploi. Je n'ai pas pu en trouver. Aujourd'hui, je croyais enfin avoir découvert une place, on n'a pas voulu de moi, à cause de ma situation.

LOGERAIS.

Tu vois bien.

ANDRÉ.

Cette place, c'était mon dernier espoir. On a donné de mauvais renseignements sur moi... Qui est-ce qui peut avoir eu cette cruauté de m'empêcher de gagner ma vie?

LOGERAIS, *après un silence et sous un regard de madame Logerais.*

Je ne sais pas, moi.

ANDRÉ.

Nous sommes dans la misère... absolument dans la misère. Alors, je t'en supplie, aide-nous.

LOGERAIS.

Moi!... que je...

ANDRÉ.

Il est impossible que je ne trouve pas quelque chose à faire... n'importe quoi... Mais d'ici là, il faut manger, et, je te dis, nous n'avons plus rien. Alors, je te demande, je te supplie de me prêter un peu d'argent... Je te le rendrai...

LOGERAIS.

Tu es d'une naïveté qui me déconcerte... Tu me demandes, à moi, de te fournir les moyens de perpétuer ta liaison.

ANDRÉ.

Tu sais bien qu'il y a mieux qu'une liaison entre elle et moi.

LOGERAIS.

Allons, réfléchis! Je ne puis pas, moi, ton père, te donner les moyens d'entretenir un faux ménage... Voyons! Je fais appel à ton bon sens...

ANDRÉ.

Mais moi, je ne puis pas abandonner Marguerite.

LOGERAIS.

Alors, qu'est-ce que tu veux que je te dise!... Fais-la vivre!

ANDRÉ.

Oh! que tu es féroce dans l'abus de ton droit et de ta logique! Mais tu ne peux pas nous laisser dans l'état où nous sommes! (*Prenant une résolution.*) Je vais tout te dire. Le propriétaire de ce chalet nous renvoie; il nous faut partir demain. Demain, nous serons sur le pavé. Je ne saurai pas où aller coucher. Tout ce qui pouvait être accepté au Mont-de-Piété, je l'y ai porté et j'ai vendu les reconnaissances. Ma montre que mon parrain m'avait donnée, l'épingle de cravate. Tout. Tu ne me crois pas, je te dis que je ne sais pas comment nous déjeunerons demain. Je n'ai plus d'amis puisque je suis dans le besoin. Tu ne me crois pas. Si tu me croyais, tu aurais pitié... enfin, un mendiant qui viendrait te dire cela, tu lui ferais l'aumône...

MADAME LOGERAIS.

André! mon pauvre petit!

ANDRÉ.

Je te supplie... à mains jointes... Et Marguerite et notre enfant... je n'ai plus rien... père... Tiens, regarde si je mens. (*Il s'est assis, il pleure comme un enfant, en parlant, il tire son porte-monnaie de sa poche.*) Regarde! (*Il l'ouvre.*) Voilà tout ce qui nous reste... Trois francs et huit sous... quand nous aurons payé le chemin de fer... Tu ne veux pas qu'elle aille faire ses couches à l'hôpital!

LOGERAIS.

Eh non, je ne le veux pas! Je ne suis pas un bourreau... Et si tu insistes pour que je te donne de l'argent, je vais t'en donner. Mais à quoi cela servira-t-il? Quand tu l'auras dépensé, tu te retrouveras dans la situation où tu es aujourd'hui. Alors? Autant en finir tout de suite...

ANDRÉ.

Non. Écoute-moi bien. Ne me demande pas cela, c'est inutile. Abandonner ma femme et mon enfant, c'est un

crime que je ne commettrai pas. Je me ferai ouvrier, je mendierai s'il le faut...

MADAME LOGERAIS.

André! Toi, un ouvrier. Toi, mendier!

ANDRÉ.

Oui, mère.

MADAME LOGERAIS.

Pierre, tu l'entends. Trouve un moyen de tout concilier...

LOGERAIS.

Alors, vous vous mettez tous les deux contre moi!... Je le savais .. Je le savais... (*A sa femme.*) Nous n'avons plus rien à faire ici, allons-nous-en. (*A son fils.*) Quand tu en auras assez, tu connais la maison.

MADAME LOGERAIS.

Pierre! Pierre!

LOGERAIS.

Mais ne te désole pas comme ça!... Demain, tu le verras reprendre sa place à côté de nous Est-ce que ça n'est pas déjà arrivé?... Il y a six mois .. Est-ce que je ne te l'avais pas prédit, qu'il reviendrait? Est-ce qu'il n'est pas revenu?...

ANDRÉ.

Cette fois, maman, je ne reviendrai pas... Toi, écoute-moi... Toi, tu me comprends. Tu m'exauceras, toi!... D'ailleurs, tu ne peux pas ne pas être avec moi... Lorsque tu t'es mariée tu étais une ouvrière comme Marguerite en est une. Tu ne peux donc pas lui reprocher de n'avoir pas de dot et de n'avoir pas été élevée au couvent.

LOGERAIS.

Mais moi je n'étais qu'un ouvrier! tandis que toi...

ANDRÉ.

Réponds, maman, réponds...

MADAME LOGERAIS.

Est-ce que je sais! Tu me bouleverses!... Tu évoques de tels souvenirs...

ANDRÉ.

Son enfant... c'est ton petit enfant... c'est moi qui reviens!... Alors... tu veux que nous le mettions aux Enfants-Trouvés? Réponds, ma petite maman!... Tu veux que nous le mettions aux Enfants-Trouvés!...

MADAME LOGERAIS.

Mon Dieu! que tu me fais souffrir, André!... Si ton père consent, moi je consens aussi. (*A son mari.*) Allons, Logerais... as-tu la force de résister encore? Moi, je ne l'ai plus... Accepte-la pour ta fille.

LOGERAIS.

Enfin, si je suis convaincu, fortement, absolument convaincu au fond de mon âme qu'en t'écoutant je fais le malheur de toute ta vie, je ne puis pourtant pas céder à tes menaces, à vos larmes, à votre nervosité à tous les deux!... Mais, mon enfant, tu ne sais pas combien tu me tortures, combien tu me meurtris, et le mal que j'ai à ne pas te dire « Oui! » Écoute... déjà une fois, je t'ai résisté ainsi, je t'ai refusé ce que tu me demandais avec des larmes, comme aujourd'hui. C'est pendant que tu avais la fièvre typhoïde. Le médecin avait dit que si on te donnait à manger, on te tuait. Et tu avais faim! tu avais faim! Tu m'as demandé un morceau de pain en pleurant, avec des cris qui me faisaient passer un souffle sur la peau. Te refuser du pain, c'était cruel, c'était dur, n'est-ce pas? J'ai tenu bon, malgré tout, et je t'ai sauvé la vie. Cette fois, c'est encore ta vie, c'est ton bonheur que je défends. Je t'assure que j'ai raison, André : je te le jure! Est-ce que tu crois que je n'aimerais pas mieux tout t'accorder, te donner de l'argent, te permettre de l'épouser, tout — et te voir content — plutôt que d'être là comme nous sommes à nous faire du mal, à nous haïr... Je te jure, André, c'est comme l'autre fois... Enfin, j'ai eu raison ce jour-là, tout de même!...

MADAME LOGERAIS, *froide.*

Ce n'est pas parce que tu as eu raison, ce jour-là, que tu dois toujours avoir raison.

LOGERAIS.

Comment, Annette, est-ce que tu vas?... Qu'est-ce que tu dis?... Tu ne réfléchis pas, voyons! Par ta sensiblerie, tu ferais le malheur de notre enfant.

MADAME LOGERAIS.

Toi, tu le feras par ton entêtement.

LOGERAIS.

Je te prie de te taire.

MADAME LOGERAIS.

Non, je ne me tairai pas... Non! Non! Il n'aura pas faim, il ne mendiera pas! Non! non! pas ça! pas ça pour mon petit. De l'argent, je lui en donnerai, moi! Je lui en donnerai, de l'argent! Je me moque de tes ambitions, moi... Qu'il ne pleure plus, qu'il n'ait pas faim, voilà tout! Le reste, je m'en moque, je te dis... Il ne sera pas un grand homme, il ne sera pas millionnaire... Tant pis... On vit sans ça... La preuve, nous deux... Mais au moins, il ne pleurera plus... il sera heureux... Moi, je leur donne mon consentement.

LOGERAIS.

C'est le mien qu'il leur faudrait.

MADAME LOGERAIS.

Mon Dieu! j'aurai donc souffert pour rien, tout ce que j'ai souffert!

LOGERAIS.

Qu'est-ce que tu as souffert?

MADAME LOGERAIS.

Tu ne le sais pas! Oui, tu ne t'en es jamais aperçu... Parce que je me cachais pour pleurer... Mais à chaque nouvel affront qu'il me fallait avaler, je me disais : « Cou-

rage, c'est pour ton petit! » Tout ça, d'avoir supporté tout ça, c'est inutile, c'est perdu; et je n'aurai pas pu, comme je le croyais, acheter le bonheur de mon fils en le payant avec le mien...

LOGERAIS.

Mais tu déraisonnes! Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

MADAME LOGERAIS, *affolée.*

Tu ne comprends pas!... Tu ne veux pourtant pas que je dise cela devant lui. J'ai connu toute ta conduite depuis dix ans, toute! Comprends-tu maintenant! Et si j'ai fait semblant de tout ignorer, c'est que je n'ai pas osé t'exposer à la tentation de nous quitter tous les deux!

ANDRÉ.

Maman! Tais-toi! Maman!

LOGERAIS.

Tu es folle! Pour m'adresser de tels reproches devant ton fils — quels qu'aient pu être mes torts, il faut que tu sois devenue folle!

MADAME LOGERAIS.

Moi, folle!...

ANDRÉ.

Maman, tais-toi!

MADAME LOGERAIS.

Oui. Tu as raison. Je me tais... Je n'en dis pas plus... Je ne puis rien pour toi, mon pauvre petit...

LOGERAIS.

C'est mal ce que tu viens de faire!

MADAME LOGERAIS.

Je suis ta mère et je ne puis rien pour toi... Je m'en vais... Je m'en vais parce que j'ai peur de ce que je pourrais lui dire encore...

LOGERAIS.

Mépriser le père devant le fils, c'est mal!

MADAME LOGERAIS.

Quel malheur !... Je ne puis rien pour toi ! Quel malheur ! je ne puis rien pour toi !

Elle sort.

LOGERAIS, *à André, fou de colère.*

Tu es content, toi ! Tout cela c'est ta faute, mais tu me le paieras, je t'en réponds. Tu peux inventer ce que tu voudras, je ne céderai jamais ! (*Sur un geste d'André.*) Assez !... je te dis de te taire... jamais, jamais !... Tu ne l'épouseras pas, tant que je pourrai t'en empêcher. Et je t'en empêcherai par tous les moyens, tous ! Tu n'auras pas un sou ! Tu retourneras à la caserne ou tu m'obéiras.

ANDRÉ.

Et si je me tue ?

LOGERAIS.

Tu ne te tueras pas.

ANDRÉ.

Tu es peut-être trop sûr de ma lâcheté.

LOGERAIS.

Et tu seras forcé de revenir, parce que tu ne trouveras pas à gagner ton pain.

ANDRÉ.

Si c'est vrai, c'est la preuve que tu m'as dupé. Tu me promettais une existence plus facile si j'étais studieux. Je l'ai été. Ce qu'on m'a appris n'est pas ce qu'il faudrait savoir.

LOGERAIS.

Il y a des ouvriers qui gagnent leur vie et qui n'en savent pas autant que toi.

ANDRÉ.

Je suis trop chétif pour être un ouvrier.

LOGERAIS.

Je n'y puis rien.

ANDRÉ.

Je serais peut-être plus fort, si tu n'avais pas attendu d'être riche pour créer une famille.

LOGERAIS.

Tu es ingrat. Je n'ai jamais voulu que ton bonheur.

ANDRÉ.

Tu ne t'es jamais soucié que du tien.

LOGERAIS.

Moi ?

ANDRÉ.

Tu m'as abandonné dans la tristesse de l'internat par égoïsme, pour être plus libre dans tes plaisirs.

LOGERAIS.

J'ai voulu que tu puisses parvenir à une situation plus haute que la mienne et c'est pour cela que je t'ai fait instruire.

ANDRÉ.

Non, c'était par orgueil. Tu te préparais de futurs motifs de vanité.

LOGERAIS.

Je voulais que tu réussisses là où j'ai échoué et que ta vie fût une revanche de la mienne.

ANDRÉ.

Je n'avais pas ton existence à recommencer, j'avais la mienne à vivre.

LOGERAIS.

Assez.

ANDRÉ.

Tu sens que j'ai raison : c'est pourquoi tu veux m'imposer le silence.

LOGERAIS.

Tais-toi.

ANDRÉ.

Je suis ta victime.

LOGERAIS.

Tais-toi !...

ANDRÉ.

Tu m'as empêché la réalisation de mes premiers projets de mariage. Tu as brisé ma vie par despotisme.

LOGERAIS.

André, je suis à bout... Prends garde à toi !

ANDRÉ.

Tu m'as perdu par tes conseils... Oui, oui... c'est toi qui me disais : « Il faut que jeunesse se passe ». C'est toi qui me vantais ce proverbe de lâcheté morale et de débauche.

LOGERAIS, *courant à lui la main levée.*

Mais pense donc à ce que tu dis, morveux !

ANDRÉ, *à voix basse, mais résolu.*

Ah ! ne me touche pas !

LOGERAIS *fait un violent effort sur lui-même et pose ses mains sur les épaules de son fils. D'une voix profonde :*

Tu prétends que je ne t'ai jamais donné de preuves d'affection, André... eh bien, je vais t'en donner une, et une grande... Tu te doutes bien, n'est-ce pas, que tu viens de me causer la plus grande douleur de ma vie, et ce ne sont pas les moins justifiés de tes reproches qui m'ont fait le plus souffrir... Malgré tout, lorsque tu te décideras à revenir, je te tendrai les bras et tu n'entendras jamais sortir de ma bouche une parole qui puisse te faire croire que je me rappelle ce qui vient de se passer... Reviens quand tu voudras ! je t'attends.

ANDRÉ.

Adieu.

LOGERAIS *sortant, le dos courbé, vieilli, bougonnant.*

Non... au revoir... au revoir...

ANDRÉ, *allant à la porte de gauche et appelant.*

Marguerite !... (*Elle entre.*) Mon père reste inflexible. Devant lui, je te jure de ne jamais t'abandonner. (*A son père.*) Voilà ma réponse !

MARGUERITE.

André !... Je ne te donnerai que du malheur... Obéis à ton père... suis-le !

ANDRÉ.

Jamais !

SCÈNE DERNIÈRE

MARGUERITE, ANDRÉ.

MARGUERITE, *à part, pendant qu'André regarde son père s'éloigner.*

Pourvu que je sois assez forte, mon Dieu ! et que je ne me mette pas à pleurer. Je ne pleurerai pas ! (*Elle rassemble tout son courage.*) André !... Viens t'asseoir là, à côté de moi, et écoute-moi bien, mon chéri.

ANDRÉ.

Je t'écoute.

On sent pendant ce qui va suivre que Marguerite a les plus grandes peines à s'empêcher de pleurer. Sa voix est changée. Souvent elle s'arrête pour reprendre des forces. Elle affecte un ton raisonnable et simple.

MARGUERITE.

Voilà ! Tu vas bien m'écouter, bien raisonnablement... tu vas me laisser parler... Voilà... J'ai réfléchi beaucoup. J'ai beaucoup réfléchi. Il faut que nous causions de tout cela bien sérieusement, sans nous emballer, en laissant les nerfs

de côté. Tu veux bien. Tu vois, je suis très calme. Eh bien, mon chéri, tu as vraiment fait pour moi ce que tu devais... Plus que tu ne devais... Beaucoup plus, car en somme, tu ne me devais rien. Tu ne m'as pas séduite, je savais ce que je faisais, n'est-ce pas ! Je me suis donnée à toi volontairement... Et je savais bien que tu ne pouvais pas m'épouser... attends !... Tu m'as promis de m'écouter jusqu'à la fin... Tu as fait, je te dis, tout ce que tu pouvais. Si nous ne sommes pas mariés, ce n'est pas de ta faute. Quand tu as vu le mariage impossible, nous sommes venus ici... nous avons été bien heureux, bien heureux, n'est-ce pas ?... Puis, pendant un mois tu as cherché du travail. Tu avais renoncé à tes beaux rêves. Pour moi, tu consentais à n'être qu'un employé. Je t'en remercie, je t'en suis bien reconnaissante. Seulement, tu vois, ce n'est pas possible... Alors, tu comprends, il faut nous quitter, voilà !

ANDRÉ.

Tu me fais peur, Marguerite... C'est toi qui parles de cela et avec ce sang-froid...

MARGUERITE.

Je t'en supplie. Ne m'enlève pas mon courage. Il le faut. Pour toi, pour moi, pour tes parents.

ANDRÉ.

Mes parents...

MARGUERITE.

Oui, et pour toi. Il ne faut pas que ta vie soit perdue... Tu n'as pas le droit de renoncer...

ANDRÉ.

Je n'ai pas le droit de t'abandonner, voilà tout !

MARGUERITE.

Si. Et je t'ai dit pourquoi. Je te le répète, tu ne m'as pas trompée, tu ne m'as pas séduite. Je ne mérite pas que tu me sacrifies ton bonheur.

ANDRÉ.

Mon bonheur, c'est d'être auprès de toi.

MARGUERITE.

Tu me dis les mots qui peuvent le plus me faire souffrir. Est-ce que je ne demanderais pas mieux ! (*Elle sent qu'elle ne va pas pouvoir continuer sans pleurer. Elle s'arrête.*) Attends... ce n'est rien... Je ne veux pas pleurer... Non ! tu vois, je ne pleure pas. Ne fais pas attention. Seulement, n'est-ce pas, cette dépêche, tout à l'heure, tout cela... j'ai les nerfs un peu tendus. (*Elle s'est reprise.*) Oui... Je te disais... oui... Est-ce que je ne demanderais pas mieux que de rester avec toi... Mais puisque c'est impossible. (*Elle s'arrête.*) Je te dis que c'est impossible... Alors... si tu m'aimais bien, tu me dirais oui tout de suite... c'est impossible.

ANDRÉ.

Mais pourquoi impossible... pourquoi ?

MARGUERITE, *dans la même tension nerveuse.*

Et qui sait ! peut-être serions-nous plus malheureux en restant ensemble qu'en nous séparant !... Oui, moi je souffrirais de penser à tout ce que tu m'aurais sacrifié et peut-être un jour, tu me le reprocherais avec raison... quittons-nous... tu arriveras, tu réussiras, on parlera de toi, et moi, en apprenant tes succès, je penserai avec une joie bien douce que j'y serai un peu pour quelque chose... moi, je m'arrangerai. Il y en a bien d'autres comme moi. Je suis courageuse... peu à peu...

ANDRÉ.

Tu m'oublieras ?

MARGUERITE, *à bout de forces.*

Tu sais, peu à peu... le temps... (*Après un cri déchirant, elle éclate en sanglots, affalée sur la table. Elle relève la tête.*) Je ne peux pas, tiens ! Je ne t'aime pas ! J'aurais dû être plus forte, j'aurais dû m'en aller ou te mentir, je ne sais

pas, moi... te dire que je ne t'aimais plus... mais ça... il ne faut pas m'en vouloir, André je n'ai pas pu. (*Avec des sanglots et des baisers.*) Non, je ne t'oublierai pas, jamais ! jamais !... Je t'aime !... Il le faut, je te dis, il le faut. Mon Dieu ! je ne sais pas te le faire comprendre !... Écoute-moi... Je t'aime... Il y a des mots qui te décideraient cependant !... Il le faut !... Et puis qui sait !... lorsque tu aurais l'âge... dans trois ans, si tu voulais encore de moi, moi, je serais là, je t'attendrais.

ANDRÉ.

Et tu crois que je vivrais trois ans sans te voir ?

MARGUERITE.

Oui... Si on se revoyait, tes parents... Mais alors, je ne sais pas ! je ne sais pas ! (*Elle se jette dans ses bras. Elle est sur ses genoux... Elle le couvre de baisers en disant.*) Je t'en prie, je t'en supplie ! quitte-moi ! Je t'aime ! Quitte-moi ! Oh ! mon chéri ! mon chéri ! que je t'aime et que je suis malheureuse !

ANDRÉ.

Te quitter ! te quitter maintenant ! j'aimerais mieux mourir !

MARGUERITE, *se levant à demi et les deux mains sur les épaules d'André.*

Veux-tu ?

ANDRÉ.

Tous les deux ?

MARGUERITE.

Tous les deux ! Maintenant je puis bien tout te dire... J'y pensais pour moi seule.

ANDRÉ.

Moi aussi j'y ai pensé !

MARGUERITE.

Alors, tu veux bien ?

ANDRÉ.

Oui !

MARGUERITE.

Tout de suite ?

ANDRÉ.

Tout de suite.

MARGUERITE.

La rivière.

ANDRÉ.

Mais c'est un crime que je fais en t'emmenant avec moi.

MARGUERITE.

Non ! tu me délivres de la souffrance. — Viens, viens !

ANDRÉ.

Viens !

Ils s'enlacent.

MARGUERITE.

Serre-moi ! Serre-moi ! que nous soyons bien sûrs !... (*Elle passe son bras autour de sa taille.*) Attends ! attends, mimi... comme cela.

ANDRÉ.

Marguerite, tu as bien réfléchi. Tu ne regrettes rien ?

MARGUERITE.

Rien ! je vais mourir en pleine joie !

ANDRÉ.

Allons !

Ils sont au fond du théâtre. Ils font quelques pas vers la rivière.

MARGUERITE, *tout à coup, d'une voix blanche.*

André. Embrasse-moi ! J'ai peur !

ANDRÉ.

Nous sommes fous ! il ne faut pas.

MARGUERITE.

Si ! Si ! Embrasse-moi, je t'aime !

ANDRÉ.

Je t'aime!

Il lui donne un long baiser sur les lèvres.

MARGUERITE.

Allons! (*Elle marche comme une somnambule, les yeux fixes et répétant sur un ton monotone comme des litanies.*) Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

Ils disparaissent derrière le bouquet d'arbres. On entend un grand cri brusquement étouffé.

RIDEAU.

TABLE

Les Avariés 1
Les Hannetons 103
La Petite amie. 219

FIN DU TOME SIXIÈME

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

A LA MÊME LIBRAIRIE

(Volumes à 6 fr. 75, sauf indication contraire)

ANDERSEN. — *Contes* (Traduction Leyssac) 6 fr. 75.
G. APOLLINAIRE. — *L'Hérésiarque.*
BARBEY D'AUREVILLY. — *Polémiques d'hier.*
— *Dernières Polémiques.*
E. BARRET-BROWNING. — *Aurora Leigh.*
— *Poèmes et Poésies.*
BJŒRNSTJERNE-BJŒRNSON. — *Au delà des Forces.*
— *Un Gant ; Le Nouveau Système.*
LÉON BLOY. — *Belluaires et Porchers.*
— *Propos d'un Entrepreneur de démolitions.*
— *Le Sang du Pauvre.* 6 fr. 75.
— *Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam.*
— *Lettres à sa fiancée* (sur vélin Lafuma) : 22 fr.
ELEMIR BOURGES — *La Nef.* Édition complète (sur vélin Lafuma) : 55 fr.
— *Le Crépuscule des Dieux.*
BRIEUX de l'Académie française. — *Théâtre complet.* Le vol. 9 fr.
JACQUES CHARDONNE. *L'Épithalame.* Roman, 2 vol.
CHTCHÉDRINE. — *Les Messieurs Golovleff.* 6 fr. 75.
MARGUERITE COMERT. — *Mes Images.*
ABEL FAURE. — *L'Individu et l'Esprit d'autorité.*
— *L'Individu et les Diplômes.*
PAUL GÉRALDY. — *Toi et Moi.* Poèmes.
— *Aimer.* 6 fr.
ÉMILE GUILLAUMIN. — *La Vie d'un Simple* (Journal d'un Fermier).
LÉON HENNIQUE. — *Un Caractère.*
— *Pœuf.* 2 fr. 80.
IBSEN. — *Le Canard sauvage.*
— *Solness le Constructeur.*
— *La Dame de la Mer. Un Ennemi du peuple.* 1 vol.
SELMA LAGERLÖF. — *La Légende de Gösta Berling* (6 fr. 75).
— *Jérusalem en Dalécarlie* (6 fr. 75).
— *Jérusalem en Terre Sainte* (6 fr. 75).
J. H. ROSNY. — *Le Bilatéral.*
— *L'Immolation.*
RUDYARD KIPLING. — *Lettres de Marque.*
— *Au Hasard de la Vie.*
— *La Cité de l'Épouvantable Nuit.*
— *Parmi les Cheminots de l'Inde. Une vraie Flotte.* — 1 vol.
— *Nouveaux Contes des Collines.*
— *Trois Troupiers.*
— *Brugglesmith.*
— *Chez les Américains.*
KROPOTKINE. — *Autour d'une Vie.* Mémoires, 2 vol. à 5 fr
— *La Grande Révolution.*
— *Champs - Usines - Ateliers.*
— *La Conquête du Pain.*
JEAN LORRAIN. — *Les Lépillier.*
— *Très Russe.*
— *Modernités.*
PIERRE MILLE. — *Paraboles et Diversions.*
MARLOWE. — *Théâtre.* 2 vol.
T. de QUINCEY. — *Les Confessions d'un Mangeur d'Opium.*
— *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'Opium.*
SHELLEY. — *Œuvres Poétiques.* 3 v.
— *Œuvres en Prose.*
STEVENSON. — *Enlevé !*
STRINDBERG. *La Danse de Mort.*
SWINBURNE. — *Chants d'avant l'Aube.*
A. SCHNITZLER. — *Anatole.*
— *La Ronde.*
TOURGUENIEFF. — *Dimitri. Roudine* (6 fr. 75).
PIERRE VEBER. — *Les Belles Histoires.*
OSCAR WILDE. — *Intentions.*
— *Le Crime de Lord Arthur Savile.*
— *Le Portrait de Dorian Gray.*
— *La Maison de la Courtisane.*
— *Une Maison de Grenades.*
— *Théâtre.* 3 vol.
St. E. WHITE. — *Terres de Silence.*
TOLSTOÏ. — *Œuvres Complètes.* Traduction littéraire et intégrale sur les manuscrits originaux.

PQ
2201
B5
1921
t.6
cop.2

Brieux, Eugène
Theatre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 06 14 014 9